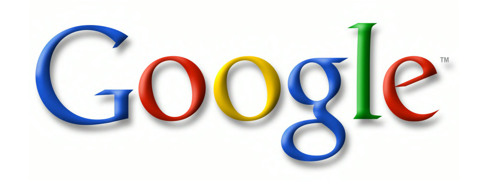
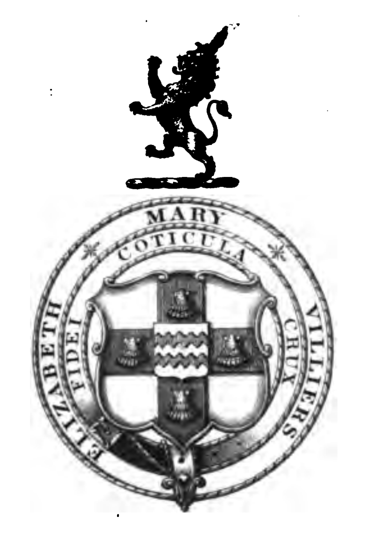





Boek- & Papierverkopers
De Gebroeders
van Cleef
's GRAVENHAGE & AMSTERDAM

2 vols.

4/-


MARY
COTICULA
FIDEI
CRUX
ELIZABETH
VILLIERS

IPSIBOÉ.

IMPRIMERIE DE MADAME HUZARD
(NÉE VALLAT LA CHAPELLE).

IPSIBOÉ,

Charles d'Arlincourt

Par M. le Vicomte d'Arlincourt.

TOME I.



A PARIS,

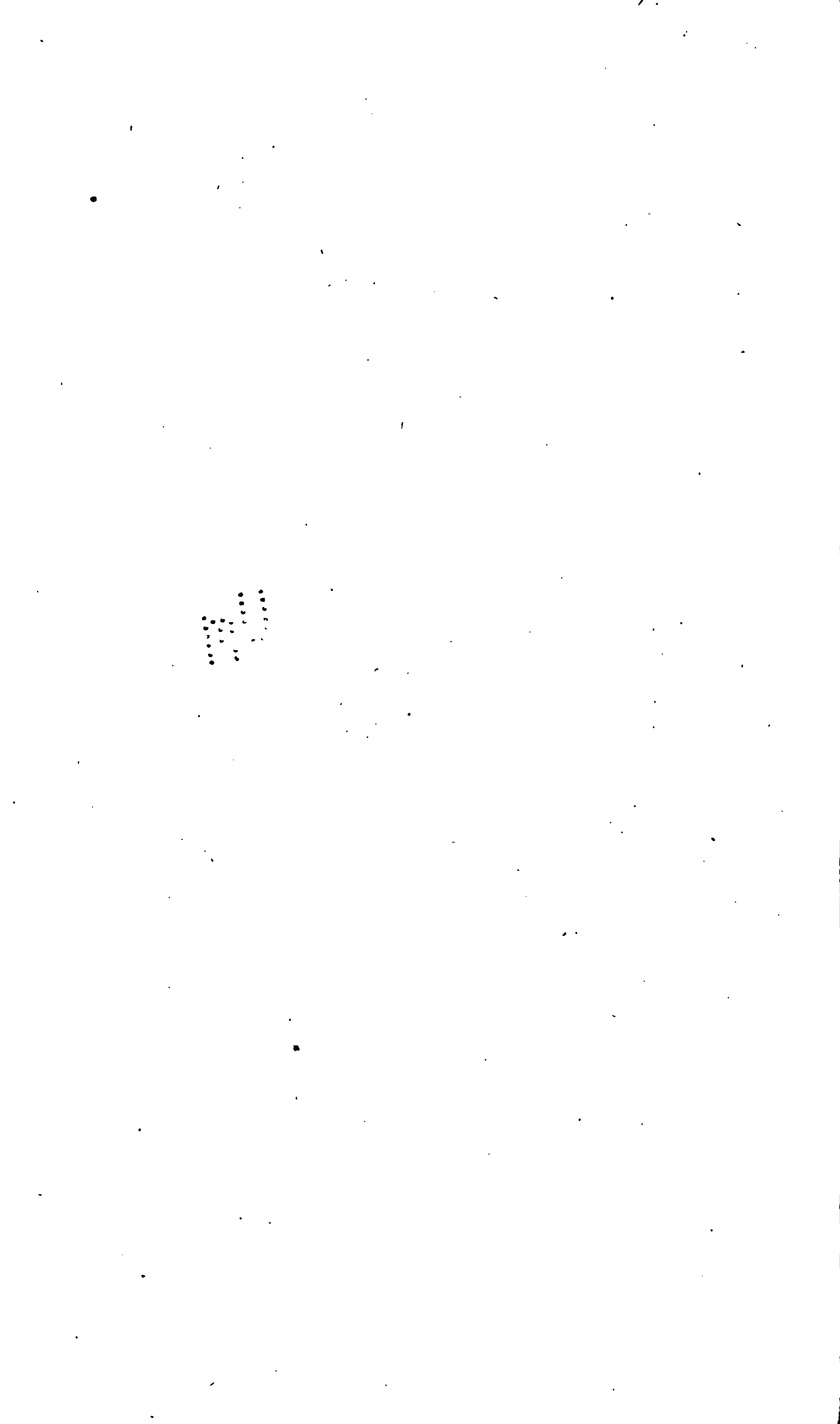
CHEZ BÉCHET AINÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, N°. 57.

A ROUEN,

BÉCHET, LIBRAIRE, RUE GRAND-PONT, N°. 73.

1823.



PRÉFACE.

Le nouvel ouvrage que j'offre au public est un aperçu rapide des mœurs et coutumes de la Provence au douzième siècle. Les faits principaux et presque tous les noms en sont historiques, les notes en fourniront la preuve.

Il diffère, par le genre et par le style, du *Solitaire* et du *Renégat* : ces derniers étaient d'un caractère sombre et sévère, celui-ci est d'une couleur riante et satirique.

Imbu des sentimens d'un véritable Français, je n'ai point voulu faire un ouvrage de parti, ni écrire un livre de circonstance : sans doute il se trouve en ma nouvelle composition des rapprochemens malins qui n'échapperont point au lecteur; mais ma plume n'est jamais trempée de fiel; et mes traits, lancés indistinctement, ne font à peine qu'effleurer.

Aussi sincère admirateur de nos grands guerriers que de nos célèbres orateurs, et fier d'avoir suivi dans les camps les immortelles phalanges qui firent trembler l'Europe, je révère plus que personne les institutions sacrées que notre patrie a achetées par tant de malheurs, de gloire et de sacrifices; et

loin de moi la pensée d'affaiblir jamais le respect qui leur est dû !

Si ma plume, en retraçant les ridicules et les folies des temps passés, laisse tomber parfois des sarcasmes sur le temps présent, c'est que tous les siècles ont eu leurs exagérations, et qu'il n'est rien d'ailleurs sur la terre, même les œuvres les plus sublimes, qui n'offre son côté plaisant : l'épigramme est l'arme française ; la raillerie parmi nous est en quelque sorte nationale ; et jamais on n'a fait un crime, chez le plus aimable des peuples, de la malice et de la gaîté.

Pénétré des saines doctrines constitutionelles, monarchiques et religieuses, je connais les devoirs qu'elles

imposent à l'homme d'honneur et ne saurais m'en écarter. Je n'ai donc eu le dessein ni de heurter aucune opinion, ni de blesser aucun pouvoir, ni de déverser le ridicule sur aucun principe, ni d'offenser aucun individu : mon seul but a été d'égayer un instant mes lecteurs par un badinage léger; et l'on verra que, dans mes attaques, je n'ai pas même épargné le genre de littérature que j'aime, et auquel j'ai pu devoir quelque célébrité.



LIVRE PREMIER.

L'étoile du matin scintillait à l'Orient; et l'aube printanière, étendant ses froides rosées sur les collines d'Aiguemar, annonçait la belle et tendre Aurore à ses admirateurs. L'amante de Céphale, toujours peinte couronnée de roses et environnée d'harmonies, avait oublié cette fois ses parfums, ses urnes, ses

fleurs et ses concerts d'amour ; de son char rembruni tombait, au lieu de rayons d'or et de pourpre, une petite pluie imperceptible et glaciale.

« — Doux printemps ! s'écriait un chevalier » s'arrêtant sur une éminence qui dominait » un vaste marais, printemps si cher aux trou- » badours ! nature au moment du réveil ! où » sont vos dons et vos délices ?..... Ménestrels » dont la lyre emphatique a célébré le point » du jour, je ne m'étonne plus de la froideur » de vos hymnes ; ce qui vous inspirait m'a » saisi : pour achever de me glacer, il ne me » manque ici que vos chants. »

En achevant ces mots, il dirige son coursier vers une chaumière voisine, et, descendu de sa monture, y cherche un abri momentané. Un jeune villageois a ouvert la porte au voyageur ; et bientôt, auprès d'un bon feu, l'inconnu réchauffe ses membres engourdis.

L'habitant de la cabane, le jeune Izorin, examine l'étranger, dont la contenance est noble et martiale : âgé d'environ cinq lustres, le chevalier serait parfaitement beau, sans l'expression fière et dédaigneuse de son visage. A peine a-t-il paru remarquer les soins attentifs de son hôte ; et lorsqu'il s'est levé pour continuer sa route, il a jeté plusieurs pièces d'or sur la table de la chaumière, avec cette orgueilleuse générosité qui pourrait être qualifiée indifféremment du nom d'insulte ou de bienfait.

Rejetant son manteau sur ses épaules, et prêt à remonter son destrier, il porte ses regards vers la vallée : « — Quel est, dit-il, ce » manoir gothique dont j'aperçois au loin les » tourelles ?

» — Sire chevalier, c'est Aiguemar.

» — Aiguemar ! répète l'inconnu. Le suze-

» rain de ce castel, le marquis Eral, vit-il en-
» core ?

» — Oui, répond le villageois; mais depuis
» quelque temps bien des chagrins l'ont acca-
» blé : les maladies, la discorde, la tristesse,
» la méfiance, les haines et la confusion, sont
» en résidence au manoir; et qui faut-il en ac-
» cuser ?... *Ipsiboé de Saint-Chrisogone.* »

Le paladin sourit. « — Ipsiboé de Saint-
» Chrisogone ! Quel nom remarquable et bi-
» zarre ! Je n'en ai pas ouï prononcer de
» plus étrange, même aux rives du lac As-
» phalte (1). *Ipsiboé !* Serait-ce un moine, un
» pieux ermite ?

» — Un moine, un ermite, non certes.

» — Serait-ce une belle ?

» — Encore moins.

» — Est-ce un diable, un esprit follet ?

---

(1) Mer Morte.

» — Pas davantage.

» — Et l'as-tu vu ?

» — Certainement.

» — A-t-il une forme ?

» — Assez laide.

» — Parle-t-il ?

» — Du matin au soir.

» — C'est donc une femme ?

» — Sans doute.

» Sire chevalier, poursuit Izorin, on voit » facilement, d'après vos questions, que vous » êtes étranger ici ; car qui n'a ouï parler » en ces lieux de la fameuse Ipsiboé ?

» — Je ne suis point un étranger, je suis » Hugues de Monterolles, fils d'un des ban- » nerets de ces contrées ; mais absent du ma- » noir paternel depuis plus de dix ans, je » connais, comme presque tous les chevaliers » croisés, toutes les villes de la Palestine, » et pas un hameau de mon pays. »

Les réponses d'Izorin relatives à Ipsiboé avaient vivement piqué la curiosité du paladin; il se rapproche du villageois : « — Et comment, » reprend-il, cette Ipsiboé de Saint-Chrisogone » a-t-elle porté le trouble au château d'Ai- » guemar ? Est-ce un être pervers ?

» — Non, vraiment. Elle est la bienfai- » sance même.

» — Où demeure-t-elle ?

» — En ce grand marais. D'ici, noble sei- » gneur, vous pouvez apercevoir son habi- » tation.

» — Serait-ce ce bâtiment noir, presque » entièrement caché par des bois épais, en- » touré d'eaux stagnantes, et qui me paraît » surmonté d'une énorme lanterne allumée ?

» — Oui, sire Hugues; et ce qui vous paraît » une grande lanterne est une petite salle à » vitrages d'où elle examine des étoiles, où

» elle allume de grands feux, où elle distille
» des herbages, où elle transmue des mé-
» taux, et qu'elle nomme son laboratoire.

» — Elle est sorcière ? « — Juste ciel ! non.
» Elle est aussi généreuse et aussi pieuse que
» la bonne sainte Saba qui, comme nous l'a
» fort bien raconté le chapelain d'Aiguemar,
» fit don de tous ses joyaux au roi-pontife
» Salomon, selon ce que rapporte l'Écriture. »

Un nouveau sourire éclaircit le front sévère du paladin. « — Depuis huit jours, con-
» tinue Izorin, la dame de Saint-Chrisogone
» est réinstallée en son domaine du marais
» après une absence de cinq ans; aussi, de-
» puis huit jours, brouhaha général en ces
» lieux.

» — Et vous appelez cette femme la bien-
» faisance même ?

» — Beaucoup le disent; j'aime à le croire.
» Parmi nous il n'est bruit que d'elle.

» — Mais faire constamment du bruit n'est » pas toujours faire du bien.

» — Seigneur, et le bien et le bruit, Ipsiboé » fait tout à-la-fois.

» — Et pourquoi fût-elle absente cinq ans » de son domicile?

» — Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est » qu'elle disparut subitement de son logis le » lendemain du grand embrasement qui dé- » vora trente maisons du village.

» — Est-il possible! En ce hameau il y a » eu un incendie?

» — Aussi vrai qu'il y a eu un déluge.

» — Et sans doute Ipsiboé fut soupçon- » née?....

» — Ipsiboé! Que dites-vous là?.... le can- » ton se méfierait plutôt du Père Eternel que » des intentions d'Ipsiboé.

» — Il me semble cependant que cette » dame du marais, *la bienfaisance même*,

» n'aurait pas dû quitter le pays lorsque ses » secours et ses consolations y étaient né» cessaires.

» — J'en conviens, sire chevalier ; mais » dans ses actions, même les plus belles, il » y a toujours du confus et de l'équivoque. » Je ne puis m'empêcher de l'avouer, à sa » suite est je ne sais quel malin esprit qui » brouille et dérange toujours ses entreprises » bienfaisantes. Je le dis à regret, n'a-t-on » que faire d'Ipsiboé ? elle arrive inconti» nent ; et malgré ses excellentes vues, tout » se désorganise autour d'elle. A-t-on besoin » d'Ipsiboé ? impossible de la trouver, on ne » sait jamais où elle est.

» — L'excellente personne ! s'écrie le pala» din ; la précieuse ressource ! l'admirable » soutien ! Combien je vous félicite de pos» séder en ces parages cet inestimable tré» sor !.... A-t-elle des parens, une famille ?

» — C'est à quoi nul ne peut répondre. » Cependant quelques-uns se sont imaginé » dans le hameau que le jeune Alamède, le » bel orphelin d'Aiguemar, l'élève du marquis » Éral, lui tient de plus près qu'on ne pense, » et pourrait bien être son fils.

» — Et connais-tu ce jouvencel ?

» — Si je le connais !.... Compagnon de » ses jeux, et souvent témoin de ses études, » j'ai passé toute mon enfance auprès de lui ; » et j'y serais encore sans le fatal retour » d'Ipsiboé.

» — Mais quel rapport peut-il exister entre » l'élève du marquis et la bonne femme du » marécage ?

» — La bonne femme du marécage !..... » répète Izorin avec une sorte d'indignation. » Sire chevalier, Ipsiboé a été vue revêtue » d'un manteau écarlate doublé de petit gris;

» elle porte à son poing un faucon; on lui
» connaît une écharpe brodée d'armoiries; et
» à son doigt brille un sceau mystérieux en-
» châssé dans un anneau d'or (1).

» — Elle est donc d'une illustre naissance?

» — Pour moi j'oserais l'affirmer; car la
» dame de Saint-Chrisogone ne cherche ja-

(1) C'étaient, en ces temps-là, des preuves d'une haute origine. La couleur écarlate ne pouvait être portée que par les plus éminens personnages. Le vair, l'hermine et le petit gris étaient spécialement réservés aux grands seigneurs. Le faucon était l'oiseau de la noblesse; et le sceau gravé en un anneau n'appartenait qu'aux familles illustres. *Voyez*, sur ces usages et priviléges, La Roque, *Traité de la noblesse*, ch. III, p. 443. — *Eust. Desch. poës. mss.*, fol. 136, col. 1. — Le Laboureur, *Origine des armoiries*, pag. 139 et 147. — Ordonnance du Roi, citée par le P. Ménestrier, *De la chevalerie*, pag. 131 et 132. — *Histoire de la pairie*, pag. 267 et 268, par Le Laboureur. — *La Curne de Sainte-Palaye*, *mém. sur l'ancienne chevalerie*, tome II; etc. Voyez aussi, sur le faucon, une des notes du V[e]. livre.

» mais à tromper. Ses ennemis toutefois sou-
» tiennent au contraire qu'elle était fille d'un
» fauconnier; que sa mère était bohémienne;
» et que peu après sa sortie du berceau elle
» gagnait son pain à la manière de Noémi,
» qui, d'après les traditions saintes, glanait
» au beau milieu des gerbes d'un suzerain
» de Jérusalem. »

Élevé près d'Alamède, Izorin avait assisté depuis l'enfance aux leçons données à l'orphelin par le chapelain d'Aiguemar. Ayant retenu une grande partie de tout ce qu'il avait entendu, il employait en ses discours les termes les plus recherchés, et manquait rarement l'occasion de donner à ses auditeurs un aperçu de ses vastes connaissances; mais souvent malheureux dans ses citations, il confondait à-la-fois les temps, les lieux et les personnes, et se montrait dans ses jugemens presque aussi ridicule et non moins

absurde que certains gazetiers obscurs du brillant siècle des lumières.

Fatigué des continuelles divagations d'Izorin, le chevalier ne souriait plus. Essayant une nouvelle question : « — En ma première jeu-
» nesse, reprend-il, je me souviens d'avoir
» joué sur ces rives avec le page d'Aiguemar :
» ses parens étaient alors inconnus. A-t-on
» percé depuis ce mystère, et sait-on qui est
» Alamède?

» — Non : quant à sa naissance on l'ignore;
» mais quant à son entrée au castel, voici l'a-
» venture en deux mots; c'est un récit qui
» fait rêver.

» Quoique vous reveniez du saint Sépulcre,
» ce qui est presque sortir du tombeau, vous
» n'ignorez pas que trois factions divisent le
» royaume de Provence : les défenseurs des
» Bérengers, comtes de Barcelone, dynastie
» régnante; les partisans des Jourdains, comtes

» de Toulouse, qui prétendent avoir des droits
» au trône et qui arment depuis long-temps ;
» enfin les admirateurs du temps passé, qui
» pleurent la race des Bozons, et regardent
» avec la même haine et le même mépris les
» Jourdains et les Bérengers, qu'ils traitent
» tous d'usurpateurs (1).

» — Ton préambule est-il fini ? interrompt
» l'impatient Hugues ; enfin parleras-tu d'A-
» lamède ?

» — Un peu de modération, seigneur : point
» de narration sans début, comme sans chaire
» point de sermon. Le marquis Éral, admira-
» teur des jours anciens, était du parti des
» Bozons il y a vingt ans. A cette époque, un
» soir vers la onzième heure, une femme
» d'une taille élevée, d'une figure extraordi-

(1) Voyez *Histoire de Provence*, de Papon, vol. 2, in-4°.

» naire et d'une tournure insolite, se pré-
» sente à la porte du château d'Aiguemar.
» Elle était enveloppée d'un manteau à triple
» collet, et parlait un langage à double sens.
» Sa robe était brodée d'images et ses dis-
» cours semés de figures, ce qui, d'après les
» remarques du chapelain, mettait en parfaite
» harmonie et son physique et son moral.
» Cette inconnue était......

» — Ipsiboé de Saint-Chrisogone! c'est à
» merveille; mais Alamède ?.....

» — Alamède était, sous sa mante, âgé de
» trois ou quatre mois : la dame en fit pré-
» sent au marquis.

» — Singulier genre de cadeau! Et le suze-
» rain l'accepta?

» — Il fit mieux; n'ayant point d'enfans, il
» déclara qu'il l'adoptait; et long-temps on
» crut au hameau que le jeune et bel orphelin
» serait l'héritier d'Aiguemar.

» — Aurait-on cessé de le croire?

» — Oui, et en voici la raison. L'opinion » politique d'Éral changea tout-à-coup il y a » cinq ans; l'homme dévoué à la race des » Bozons se jeta dans le parti des Toulousains, » et Ipsiboé furieuse vint l'accabler en son » castel de tout le poids de son indignation. » On eût dit la reine Médée incendiant la » Toison d'or pour se sauver des Argonautes.

» — Et qu'advint-il de cette scène?

» — Que le châtelain d'Aiguemar prit en » horreur Ipsiboé; qu'elle disparut cinq ans » du pays; et qu'Éral qui de son élève avait » fait son page et qui comptait en faire son » héritier, lui retira son affection. Néanmoins » la grâce de l'aimable orphelin, son zèle em- » pressé, sa tendresse dévouée, son esprit, sa » jeunesse commençaient à lui regagner l'a- » mour de son père adoptif, lorsque la dame » de Saint-Chrisogone est venue, pour ainsi

» dire, retomber des nues au milieu de son » marais, comme la pomme de discorde sur » la table du dieu Pélée aux belles noces de » Cana.

» — Elle n'aime donc point Alamède?

» — Bien au contraire, elle l'adore. A peine » arrivée en ses humides domaines, elle l'a » mandé auprès d'elle; mais le marquis a in- » timé l'ordre à son page de ne plus sortir du » marais. De plus, il a chassé du castel tous » ceux qui passent pour être les partisans » d'Ipsiboé, et par malheur je me suis trouvé » de ce nombre. Alamède est au désespoir, le » chatelain est en fureur, Ipsiboé est aux abois, » et la contrée est en rumeur.

» — Mais cette femme singulière n'aurait- » elle point à redouter les violences du suze- » rain ?

» — Seigneur, aucun danger ne l'effraie; » le ciel verse sur elle ses grâces. J'ai ouï ra-

» conter qu'un jour étant en un péril ex-
» trême, elle appela le grand saint Chrisogone
» à son aide, et que sur une cloche volante,
» à carillon libérateur, il accourut incontinent.
» Cependant ce fait remarquable ne fut pas
» parfaitement prouvé.

» — Es-tu monté à son laboratoire ?

» — Jamais peronne n'y pénètre. Elle y attise
» de grands fourneaux, elle y broie de petites
» herbes, elle y dissout des minéraux, elle
» y tamise des poussières. Aussi savante qu'Es-
» culape, qui, selon l'histoire romaine, res-
» sucsitait les Immortels, elle compose un suc
» admirable qui guérit toutes les plaies du
» corps; et l'on assure qu'elle cherche en ce
» moment deux ou trois plantes qu'elle nomme
» des *panacées*, qui, habilement confondues,
» pressurées, réduites et sucrées, formeront
» un élixir merveilleux qui donnera la vie
» éternelle.

» — Ainsi soit-il, répond le chef.

» — Vous m'avez mal compris, seigneur. » J'entends par la vie éternelle l'immortalité » sur la terre......

» — Pour moi, je l'aime autant dans les » cieux, interrompt le noble croisé. Votre » folle de Saint-Chrisogone est-elle seule en » son marais?

» — Votre folle !..... murmure Izorin mé» content, il en est peu dans nos provinces » qui parlent d'Ipsiboé sur ce ton.

» — Vassal! point d'observations! a repris » le guerrier hautain, contente-toi de me ré» pondre. Ta visionnaire aux alambics mene» t-elle une vie solitaire?

» — Solitaire! pas précisément, réplique » Izorin courroucé. Depuis son retour parmi » nous, elle a reçu chez elle, dit-on, secrè» tement et déguisés des bannerets du plus » haut parage, des commandeurs, de saints

» prélats, des suzerains, des héros fameux,
» des chefs auprès desquels peut-être on ferait
» à peine attention, même au sire de Mon-
» terolles.

» — Serf impudent, c'en est assez! s'est
» écrié le paladin. Laissons-là ces récits ab-
» surdes. Que me fait la dame aquatique, ses
» intrigues et ses panacées!..... Où est la route
» de Monterolles?

» — Descendez le sentier du bois, vous
» serez ce soir sur vos domaines. »

Le fier Hugues s'est éloigné; puis, redevenu maître de lui-même, et reprenant l'air le plus calme, il est retourné sur ses pas.

» — Comptes-tu revoir Alamède?

» — Ce matin même, si je le puis.

» — En ce cas, dis-lui de ma part que s'il
» se trouve jamais sans appui, privé d'asile
» et sans secours, il peut venir à Monterolles,
» Hugues sera son protecteur. »

A ces mots, le bon et sensible Izorin lève un regard attendri sur le banneret.

«—Magnanime guerrier, reprend-il, quoi! » vous protégeriez Alamède ? Quoi ! s'il est un » jour malheureux, vous seriez son soutien, » son ami ? Ah ! pardon, sire chevalier ! pardon » de ma phrase offensante ! que maintenant » je m'en repens ! »

La touchante réparation du villageois émeut le cœur du paladin ; mais trop superbe pour écouter la voix du sentiment :

« — Vassal présomptueux ! répond-il, je » ne sais ce que tu veux dire. La piqûre d'un » insecte impatiente, mais elle ne peut of- » fenser. Néanmoins, si ta vanité tient à l'hon- » neur de mon pardon, sois satisfait, je te » pardonne. »

Izorin, stupéfait, recule.... et se reprochant un élan de reconnaissance qu'un affront ve-

nait de payer, il siffle un air champêtre et s'éloigne.

Hugues s'est dirigé vers les bois : — « Il re-
» vient de la Palestine, se dit le villageois à
» lui-même. Quelle humilité chrétienne il
» rapporte de son pélerinage armé !... Ce saint
» croisé ne me pardonnera jamais, à moi
» pauvre pâtre, de l'avoir fait sortir, en l'irri-
» tant, de sa dignité compassée, et d'avoir
» ainsi dérangé la symétrie de son orgueil. »

A cette époque, la reine Zénaïre, fille de Raimond Bérenger, comte de Barcelone, gouvernait la Provence et tenait sa cour à Aix. Célèbre par ses charmes, elle l'était aussi par ses vertus et sa bienfaisance ; mais, hélas ! son royaume, livré à toutes les horreurs des discordes civiles, offrait le tableau déplorable du désordre et de l'anarchie.

En ces temps malheureux, l'art de régner ne passait point encore pour un problème dont il fallait chercher la solution pour la plus grande gloire des rhéteurs et la plus haute fortune des factieux; les hommes n'avaient imaginé aucun des lumineux modes de gouvernement développés depuis, revus, corrigés, commentés, et parvenus jusqu'à notre âge avec thèmes, variations et brevets de perfectionnement; ils n'avaient point fait les merveilleuses découvertes politiques qui, comme on le sait, rendent aujourd'hui parmi nous le repos et le bonheur immuables; néanmoins ils se croyaient éclairés, et peut-être ils l'étaient aussi : car pour y voir est-il besoin d'astres? Quand Dieu dit : « Que la lumière soit », aussitôt la lumière fut; et pourtant il n'avait créé ni la lune ni le soleil, et les étoiles étaient à faire.

Les souverains du douzième siècle, toujours

chancelans sur leur trône, luttaient parfois en même temps contre les princes étrangers, leur clergé, leurs grands et leurs peuples. En leurs états et selon leur besoin, chaque parti divers triomphait tour à tour : aussi les lois rendues la veille n'étaient plus celles du lendemain. Les personnages fêtés le matin souvent le soir étaient proscrits. Une place était un passage, une ordonnance un passe-temps, une élévation un essai ; et le grand char des potentats, ou s'arrêtant ou reculant, soit accroché, soit embourbé, changeait de coursiers à toute heure et n'avançait que pour verser (1). Aussi, faut-il bien l'avouer, les rênes de ce char monarchique étaient des toiles d'araignées, les routes étaient des traverses, et les chevaux étaient des rosses.

---

(1) *Voyez* Papon, *Histoire génér. de la Provence*, tom. II. — *Procop. de bell. Goth.*, l. I. — *Cassiod. var.* lib. V, p. 43 et seq.

Mais reprenons d'un peu plus haut l'histoire de la belle Provence : ce royaume, une des premières conquêtes des Romains dans les Gaules, passa ensuite aux Ostrogoths. Le changement n'était pas brillant..... : on en a vu de pire encore (1).

Les nouveaux maîtres n'eurent ni la force ni l'adresse de conserver leurs possessions, ils les cédèrent aux rois francs. Bientôt, au nom des héritiers de Clovis, une légion de gouverneurs, tyrans subalternes, viennent rendre la justice en Provence, et Thémis s'enfuit en pleurant. Les Lombards alors se présentent et chassent les Francs ; les Saxons arrivent et chassent les Lombards ; les Italiens accourent et vont chasser les Saxons, lorsque la peste survient et chasse tout le monde.....

---

(1) *Voyez* sur ce narré historique, non moins exact que fidèle, tous les historiens français, et principalement Papon, *Hist. de Provence.*

Nouveau maître, nouveaux malheurs! et pourtant de tous les pouvoirs absolus qui s'étaient si rapidement succédé, il fut reconnu que la peste avait été le moins injuste (1).

Après une longue suite de désastres, la peste et les conquérans sont expulsés. En une bataille célèbre, livrée à ces derniers, deux guerriers provençaux font des prodiges de valeur. Armés jusqu'aux dents, ils semblent les rois du carnage, et sont surnommés *les deux diables*. Après le combat et la victoire, ils sont forcés de lever leurs visières. O surprise!.... les deux diables étaient deux évêques (2).

---

(1) Elle fut apportée d'Espagne à Marseille en 589. Grégoire de Tours dit que la ville entière fut dépeuplée et devint un vaste cimetière. — *Greg. turon.*, l. IX, c. 22. — Elle ravagea quatre fois la Provence dans le cours du même siècle.

(2) Ils se nommaient *Salonius* et *Sagittaire* : l'un

Les Sarrasins, enfans d'Allah, saccagent à leur tour la Provence (1); autres mœurs, autres brigandages. Un sauveur apparaît enfin; Charlemagne a tiré le glaive, et l'empire français est fondé.

Mais au jour succède la nuit, au grand roi les petits despotes, à l'ordre la confusion. Les successeurs de Charlemagne ont démembré le grand empire; et le royaume de Provence est au monarque d'Allemagne (2).

Le fameux Bozon se révolte (3); il soulève

était évêque d'Embrun, et l'autre de Gap. *Voyez* la *Chronique de Saint-Denis*, l. III, c. 5.

(1) *Vales. rer. Fran. script.*, l. 24. — *Contin. Fredeg.*, part. 3, c. 89. — *Annal. Metens.* — *Ann. Berthin.* — *Aimon.*, l. 5, c. 23.

(2) Ce fut en l'an 869. *Voyez* Papon, *Histoire de Provence.* — *Ann. Berth.* et *Metens.*

(3) Il était fils du comte Bivin. Sa mère était sœur de Theutberge, femme de Lothaire II, roi de Lorraine et de Bourgogne; et son origine était aussi

la Provence, et la déclare nation libre. Puis exploitant à son profit ladite liberté nationale, le chef indépendant se couronne (1). Tout cède à son génie belliqueux; l'empereur d'Allemagne reconnaît le roi Bozon et lui donne sa sœur pour épouse (2). Tous les monarques étrangers s'inclinent devant le héros; et le pape, admirant l'épée (3), confirme, absout, bénit et sacre.

Le grand homme a cessé de vivre : ses héritiers règnent quelque temps avec gloire;

---

ancienne qu'illustre. Voyez *Ann. Berth.* — *Chron. de Saint-Denis.* — *Ann. Fuld.* et *Bertinian.*

(1) Son couronnement eut lieu à Mantaille, en Dauphiné, le 15 octobre 879.

(2) Voyez tous les historiens du temps.

(3) Le pape vint exprès en France à cette époque. « *J'ai adopté Bozon pour mon fils*, écrivit-il à » Charles-le-Gros, roi de Germanie, *et j'excommunie » quiconque osera l'attaquer.* » — *Ann. Fuld.* et *Berth.* — *Regin. chron. ad ann.* 879.

mais la race a dégénéré ; tout à coup la dynastie change ; et Raymond Bérenger, comte de Barcelone, est devenu roi de Provence (1).

Raimond Bérenger n'était pourtant point tout-à-fait un usurpateur ; il avait épousé une princesse de la famille royale de Provence ; et nul héritier mâle des Bozons n'ayant réclamé la pourpre, il s'était fait reconnaître souverain légitime, d'abord par le droit d'hyménée, ce qui était sujet à discussion ; puis par le droit de conquête, ce qui était incontestable.

Par malheur, Alfonse Jourdain, comte de Toulouse, s'était allié aussi à une parente des Bozons, et, par son mariage, se prétendait appelé au même trône. Lequel des deux chefs

---

(1) *Voyez* Papon, *Hist. de Provence*, t. II. — Bouche, *Essai sur l'hist. de Provence*, t. I, p. 259.

avait raison? Il fut présumable que ce serait le plus fort. Ils se battirent, Alfonse fut vaincu; et, selon l'usage immémorial, il fut déclaré que le guerrier vainqueur était nécessairement le prince légitime (1).

Bérenger, satisfait, porte de là ses armes contre les Sarrasins, qui, maîtres des îles Baléares, couvraient de leurs vaisseaux les côtes de la Méditerranée. Il les attaque, les subjugue, s'empare de Mayorque, les poursuit sur les mers, en fait un massacre exemplaire, et reçoit une lettre du Saint Pontife, exprimant à l'illustre tueur des mécréans la reconnaissance des chrétiens (2).

Pendant ce temps, le comte de Toulouse

---

(1) Voyez *Hist. du Languedoc*, t. II, pag. 392 et 639. — *Gall. christ.*, t. Ier., pag. 132.

(2) *Voyez* les auteurs déjà cités. — *Chr. Pisan.*, t. X. — *Ital. sacr. nov. edit.* — *Script. rer. ital.*, t. VI.

reformait une nouvelle armée et envahissait les états de son rival. Bérenger revient en toute hâte à Marseille ; et après le carnage de quelques milliers de sujets tués préalablement de part et d'autre ; il signe avec Alfonse Jourdain un traité de partage, par lequel il lui cède toute la partie de la Provence entre la Durance et l'Isère, pour rendre la paix au royaume (1).

Raymond ayant perdu sa première épouse, qui ne lui avait laissé d'autre enfant que la princesse Zénaïre, avait repris une seconde femme, qui, héritière des royaumes d'Aragon et de Navarre, venait de lui assurer deux nouvelles couronnes (2). Pour un prince fai-

---

(1) Il fut signé en 1125. On le trouve au long dans les *Preuves à l'appui de l'hist. de Provence*, par l'abbé Papon.

(2) Ce Raymond était le deuxième de ce nom. Il

ble, un diadème est souvent d'un tel poids qu'il le fait plier et l'écrase; mais un héros leste et tranchant en porte une vingtaine à-la-fois, et n'en a la tête que plus haute. Raymond, pour aller régner en Espagne, doit quitter sa Provence démembrée; avant d'abandonner Aix, il assemble les grands de la nation et leur fait part, à leur grand étonnement, du vœu généralement ignoré, et pourtant, selon lui, hautement manifesté par le peuple d'être gouverné par Zénaïre; puis il proclame son auguste fille souveraine de la Provence. La cérémonie du couronnement fut, par mégarde ou non, supprimée; mais

---

épousa Pétronille, fille du moine Ramire, que les peuples d'Aragon et de Navarre se choisirent pour roi. Voyez *Diag. cond. de Barc.*, pag. 170. — *Arch. de Saint-Gill.*, liass. de man., n. 4. — *Hist. du Languedoc*, t. II., pag. 415. — *Roder. Tolet.*, liv. 6, c. 5. — *Marian*, liv. 10, c. 16.

une onction de plus ou de moins importe peu, dit-on, à l'affaire.

Hélas! le règne de Zénaïre commençait sous les plus funestes auspices. Raymond Bérenger, reconnu par le Pontife romain roi légitime de la Provence, avait déclaré ne plus vouloir relever de l'Empire, mais du Saint-Siége. Furieux de cet affront, Frédéric Ier, engageant Raymond Jourdain à envahir de nouveau les états de son ancien rival, et, s'obligeant à lui payer une partie des frais de la guerre, lui promettait l'investiture du royaume de Zénaïre, sitôt qu'il en aurait fait la conquête (1).

Tant que Raymond avait séjourné à Aix,

---

(1) *Voyez* Papon, *Hist. génér. de la Prov.* — Bouche, *Essai sur l'hist. de Prov.* — C'est ce Frédéric qui fut surnommé *Barberousse*. Il se noya dans la Cilicie, en se baignant dans la petite rivière de Fer.

la présence du héros avait suffi pour imposer au comte de Toulouse et aux ennemis de l'ordre public; mais il était parti pour l'Espagne, une femme le remplaçait, et la carrière des révolutions était ouverte aux audacieux.

Parmi les grands vassaux du royaume, les uns, honteux d'être gouvernés par une princesse, correspondaient secrètement avec Alphonse Jourdain, et lui promettaient aide et secours. D'autres, mécontens de voir la Provence relever de l'État romain, ne reconnaissaient pour chef suprême que l'empereur Frédéric, et l'appelaient de tous leurs vœux. Quelques vieux châtelains prétendaient que les comtes de Toulouse et de Barcelone étaient également usurpateurs; ils affirmaient qu'il existait un héritier mâle des Bozons; et en attendant sa venue, ils croyaient, provisoirement, ne devoir obéir à personne.

Quelques jeunes croisés, revenant de la Palestine, montraient un acte de Foulques, roi de Jérusalem, qui les autorisait, au nom de la chrétienté, à se former en leur patrie une principauté indépendante, et à s'y gouverner par leurs propres lois (1). Une partie des commerçans provençaux en relation avec Gênes et Pise, rêvaient la république universelle (2). Une partie du clergé s'occupait, sans en être prié, de la rédaction d'une constitution théocratique à promulguer quand faire se pourrait. Les pauvres demandaient une loi agraire, les riches un accroissement de biens, les nobles un peu plus de priviléges (3). A travers tous ces partis une grande

(1) Cet acte est relaté tout au long dans les *Preuves à l'appui de l'hist. de Prov.* de l'abbé Papon.

(2) *Voyez* les auteurs provençaux déjà cités.

(3) *Voyez* les auteurs provençaux déjà cités.

association secrète nommée *les invisibles* (1), cachée mais redoutable, inconnue mais puissante, étendant ses fils mystérieux en cent lieux à-la-fois, et fanatisant ses adeptes, travaillait sourdement, disait-on, à la régénération des peuples : et au milieu de la désorganisation générale, les paladins joûtaient aux tournois, les prélats brillaient à la chasse (2), les troubadours chantaient la

---

(1) Il ne faut pas confondre cette association avec celle des *francs-juges*, surnommés aussi *les invisibles*. Cette dernière était tout-à-fait aristocratique, et remontait au règne de *Charlemagne*. (*Voyez* note sur le tribunal secret, préface d'*Hermann d'Unna*, par M. le baron de Bock.) Les sociétés secrètes ne sont point d'invention moderne; elles affluaient aux premiers siècles; et leurs initiations étaient calquées sur celles des prêtres d'Isis. Celle que je décris fut une des marquantes de l'époque. Voyez les *Annales de Provence*.

(2) *Voyez* La Curne Sainte-Palaye, t. III. — Le *Petit Jehan de Saintré*. — Millot, *Histoire de France*,

paix, et Zénaïre tenait *des cours d'amour*.

Un mélange de raison et de folie, de terreur et de gaîté, de courage et d'inaction, de précautions et d'imprévoyance, de fêtes et de conspirations, régnait à la brillante cour de Zénaïre. Pourvu que l'étiquette royale fût ponctuellement observée, le grand-sénéchal du palais ne voyait point l'état en péril; et les jeunes chevaliers, admirateurs de leur belle souveraine, pourvu qu'ils eussent leurs lances prêtes, croyaient le royaume invincible.

Pour comble de maux, la domination des ordres militaires et religieux s'accroissait

---

t. I, pag. 239. — Canon du concile de Latran, en 1179, sur le faste déployé à la chasse par les prélats. « — Jusque dans les églises, dit l'abbé Fleury, » *Histoire ecclésiastique*, on entendait aboyer leurs » chiens de chasse et crier leurs oiseaux de proie. »

chaque jour (1). Toutes les saines idées étaient renversées, tous les droits étaient incertains, toutes les puissances déplacées et toutes les places confondues. Les forteresses royales étaient de paisibles solitudes, et les cloîtres religieux des citadelles guerrières. A la cour, les gardes du trône se paraient de toques et de plumes; aux couvens, les moines pieux portaient la cuirasse et le casque (2). Un

---

(1) Millot, *Elémens de l'hist. de France*, t. I, p. 225. — Un canon du pape Urbain II, au concile de Nîmes, décida que les moines et les chanoines étaient des anges, puisqu'ils annonçaient les volontés de Dieu. « Les moines, dit ce canon, n'ont-ils pas » six ailes comme les chérubins; deux figurées par » le capuce, deux par les manches, et les deux » autres par le reste de l'habit? Voilà bien certaine- » ment les six ailes. » (Abbé Millot, *Élémens de l'hist. de France*, t. I, pag. 216.)

(2) *Voy.* les écrivains déjà cités. — On vit, à cette époque, des abbés et des évêques capitaines de cava-

vieillard de soixante années était nommé *prince d'amour* (1); un enfant de quatre à cinq ans était promu au rang d'archevêque (2); les belles enseignaient l'art militaire, et les diplomates du royaume discutaient sur le *gai savoir*.

Alors prêchait Pierre de Bruys, fondateur d'une secte nouvelle (3). Ne voulant ni au-

---

lerie et commandans de place. — *Voy.* Orderic, Vital, *Hist. ecclésiastique*, l. VIII. — Des religieux étaient bouchers, charpentiers et maçons. — Courte-Épée, *Description de la Bourg.*, t. I.

(1) Les pontifes protégèrent *les cours d'amour*. Des magistrats et des ecclésiastiques les présidèrent, ainsi que des princes et des rois, tels que l'empereur Frédéric, le roi Richard, le dauphin d'Auvergne, etc. (*Voyez* Marchangy, *Gaule poétique*, tome VII. — Villaret, *Hist. de France*, t. XII, p. 97.)

(2) Le comte Herbert de Vermandois fit élire archevêque son fils âgé de cinq ans. — Fleury, t. XII, l. LV, pag. 2.

(3) *Voyez*, sur le fameux Pierre de Bruys, premier fondateur de la secte des Albigeois, *Vita sancti Ber-*

tel, ni messe, ni sacremens, mais un culte intérieur et des prières secrètes, ce fanatique s'était fait de nombreux prosélytes. Ainsi la religion et le trône, les gouvernemens et le ciel, tout à cette époque, en Provence, était vivement attaqué. Grâce à la propagation des lumières, il n'en est plus de même aujourd'hui; rien n'est obscur, rien n'est douteux; toutes les grandes questions sont résolues; nous expliquons tous les mystères; nous analysons tous les droits; nos autorités restent stables; nous avons des principes fixes; et nous savons tout respecter, tout croire et tout légitimer.

---

nardi, l. III, c. VI, p. 241. — *Petr. Vals. in Petr. br. bibl. Clun.*, p. 118.

LIVRE SECOND.

Le jeune Izorin, que venait de quitter le sire de Monterolles, avait pris la route du castel d'Aiguemar. Dévoué à Alamède, il ne pouvait se consoler d'en être séparé, et ne songeait qu'aux moyens de se retrouver auprès de lui. Mais comment l'espérer? S'introduire au château malgré la défense du marquis était un essai périlleux, et parvenir jusqu'au captif sans être vu et arrêté, était une entreprise impossible.

C'était à la générosité d'Alamède qu'Izorin devait la jolie chaumière qu'il habitait, et où sa mère avait paisiblement terminé ses der-

niers jours. Se retraçant les bienfaits de l'orphelin, il marche à pas lents le long des fossés extérieurs du manoir et autour de ses donjons grisâtres. Les vitrages de l'antique chapelle étincelaient aux feux du matin, sous les pampres de verdure qui, croissant entre les pierres, s'enlaçaient en festons d'arcade en arcade. Les créneaux étaient couverts de claies nommées *hourdis*; chaque sentinelle était à son poste; les ponts étaient levés; et le manoir, dont toutes les entrées étaient défendues par des retranchemens, des palissades, des machicoulis et des barbacanes (1), avait entièrement l'apparence d'une forteresse en état de siége.

« — Abominable prison! se disait Izorin;
» que je voudrais voir ces fossés comblés et

(1) Voyez la description d'un ancien château et d'un siége dans le roman de *Claris*, mss. de la Bibliothèque, n°. 7534.

» ces murailles au niveau du sol !.... Peut-être » le seront-ils aussi avant peu; car le fier châ- » telain s'est rangé parmi les ennemis de la » reine; Zénaïre lève des troupes pour com- » battre les Toulousains, et il a osé lui refu- » ser les cinq chevaliers et demi qu'il lui » doit d'après *les aveux* de ses fiefs (1). Si » la fille de Raymond triomphe, malheur au » manoir du rebelle! »

Izorin, on l'a déjà dit, ne manquait point d'instruction; il avait profité des études de son maître et avait puisé çà et là quelques idées sur toutes choses. A cette époque, la censure académique (car cette belle institution a pour

---

(1) Voyez les notes rapportées par Laroque, à la fin de son Traité du *ban* et de *l'arrière ban*. — Devoir un demi-chevalier paraît extraordinaire; cependant cela s'explique. Chaque vassal fourni par le suzerain était tenu à un service de quarante jours. Le demi-chevalier était celui qui n'en servait que vingt.

berceau les temps barbares) n'avait encore défendu dans les écoles, comme impies ou séditieux, qu'Homère, Horace, Virgile et Cicéron (1). A ces auteurs messéans elle avait substitué des écrivains convenables; et (selon le dire de saint Odon) les belles pages de saint Prudence, les poésies de saint Avit et la prose de Juvencus, dédommageaient amplement la jeunesse de la perte des livres païens (2). Des méchans osent affirmer (mais qui croit à la calomnie?..) que les redresseurs littéraires d'aujourd'hui, dans leurs arrêts impartiaux, nous reproduisent les talens, les lumières et les jugemens de leurs illustres devanciers.

Le pâtre d'Aiguemar, en son enfance, avait reçu, ainsi qu'Alamède, des leçons de musique

---

(1) Voyez *Vita Odonis*. — *Vita Majoli*. — Le Beuf, *Etat des sciences depuis Charlemagne*, etc., l. II, p. 113 et 114.

(2) Voyez les mêmes auteurs.

de la vieille Béatrix, veuve de l'ancien sommelier du marquis. Béatrix, sœur d'un troubadour et enthousiaste de l'art d'Orphée, leur avait appris d'anciens airs, des lais, des ballades, des rondeaux; et les deux élèves, doués d'une voix harmonieuse, s'accompagnaient passablement sur la mandore et la guitare.

Sous une des tours du château, dans l'espoir d'être entendu de son maître, le villageois s'arrête et chante.

Par ordre d'un tyran sauvage,
En un castel,
Languit, à la fleur de son âge,
Un jouvencel.
N'a-t-il donc point sur cette terre
Quelque soutien?
Il devrait le croire, il l'espère.....
..... Il n'en sait rien.

Beau captif ! une voix t'appele.....
C'est un signal.
Serait-ce un preux, ami fidèle ?
Non, un vassal.
Hélas ! qu'importe sa naissance ! .
Il t'aime bien.
Les grands prendront-ils ta défense ?
On n'en sait rien.

Autour de ces murs quel silence !
Nul protecteur.
Ce chantre a-t-il quelque puissance ?....
Rien que son cœur.
Un cœur sans doute est chose mince,
On le sait bien.
En avez-vous, marquis et prince ?
On n'en sait rien.

A peine Izorin avait-il achevé son dernier couplet, que des bravos répétés l'applaudissent; et de derrière une tourelle, la vieille Béatrix accourt à lui.

« — A merveille ! parfaitement ! s'écrie la » musicienne ravie : ce passage,

En avez-vous, marquis et prince?
On n'en sait rien.

» ce passage chromatique a été vigoureusement » attaqué. L'air est enchanteur; quant aux pa- » roles, d'où sortent-elles? Je ne les ai jamais » entendues; et pourtant, j'ose m'en flatter, il » est peu de complaintes, de triolets et de sir- » ventes que je ne connaisse. Mon cher Izorin, » tu es en voix, chante-moi la romance de Ca- » bestaing (1), dont la maîtresse mangea le » cœur; c'est une admirable pensée musicale!

» Bachelettes et ménestrels!
» De Marguerite oyez l'histoire!
» . . . .

» — Ma bonne dame Béatrix, interrompt

(1) La fameuse histoire de Cabestaing est trop connue pour que je la répète. Je remarquerai seulement qu'elle est la même que celle de Raoul de Coucy et de Gabrielle de Vergy : sans doute cette dernière a été copiée sur la première.

» tristement le pâtre, je chanterai tout ce que
» vous voudrez; mais accordez-moi une grâce.
» — Une grâce? Voyons laquelle.
» — Je suis expulsé du château, vous le sa-
» vez; depuis une semaine on m'a séparé du
» seigneur Alamède, faites que je le revoie
» un instant; introduisez-moi près de lui.
» — Qu'as-tu d'important à lui dire?
» — Rien de secret, je vous l'assure.
» — Est-ce Ipsiboé qui t'envoie?
» — Je ne suis l'envoyé de personne. »

Parfaitement disposée en faveur de son élève, Béatrix se rend à ses vœux. « — Eh
» bien! je te permets de me suivre; le mar-
» quis étant malade, et ayant autour de lui
» tous ses serviteurs, tu pourras, avec quel-
» que adresse et mon aide, pénétrer sans être
» aperçu jusqu'à l'appartement de ton maître.
» — Le seigneur Alamède n'est donc point
» auprès de son père adoptif?

» — Hélas! non; il a osé lui déclarer que
» rien ne l'empêcherait de se rendre auprès
» d'Ipsiboé qui l'appelle; et le châtelain irrité,
» l'ayant chassé de sa présence, lui a défendu
» d'y reparaître. L'un veut commander en des-
» pote, l'autre ne veut point obéir en esclave;
» je ne sais ce qu'il adviendra de cette déplo-
» rable lutte. Maudite soit Ipsiboé! son retour
» cause tous nos maux. »

Izorin avait trop besoin de Béatrix pour oser blâmer son opinion, et quoique la fin de son discours l'eût presque courroucé, il l'applaudit par un sourire; mais ce sourire forcé, en opposition avec son regard mécontent, ne donne à son visage qu'une expression étrange et déplacée, assez semblable à la mine contrainte que fait un écrivain jaloux auquel on vante les succès littéraires de quelque contemporain célèbre.

Le pâtre suit Béatrix. Ainsi qu'elle l'avait

annoncé et prévu, les serviteurs du marquis étaient aux grands appartemens, et le reste du château était désert. Izorin est près d'Alamède.

Le jouvencel d'Aiguemar habite, ainsi que de coutume, une des tourelles du nord; il n'est point tout-à-fait prisonnier, car il peut librement parcourir l'intérieur de la forteresse; mais il se voit gardé à vue, et chaque sentinelle a reçu l'ordre de lui fermer soigneusement toutes les sorties du manoir.

Béatrix, que son devoir appelle auprès du suzerain, a laissé seuls Alamède et le villageois. Leur joie de se revoir est extrême. Le malheur, resserrant les liens de l'amitié, rapproche entièrement les distances. Ils se sont tendrement embrassés.

Sans être de la plus haute stature, l'orphelin d'Aiguemar est remarquable par sa taille. Elle est souple, élégante, gracieuse; et une

telle harmonie règne en ses mouvemens que, sans avoir atteint la perfection, en lui le mieux semble impossible. Ses grands yeux bleus, bordés de longs cils noirs, sont surmontés de sourcils d'ébène; et ses cheveux, d'un châtain foncé, courts, bouclés et touffus, font ressortir la blancheur de son teint, quelquefois brûlé du soleil, mais toujours brillant de fraîcheur.

La pétillante malice de son regard va parfois jusqu'à la folie; pourtant qui le voudrait moins vif?... Son courage dégénère en témérité; pourtant qui le voudrait moins brave?... Imprudent, étourdi, léger, Alamède raisonne peu; mais il déraisonne si bien!... Sa tête, on l'avoue, est mauvaise, sa conduite est irréfléchie; mais son cœur est si bon, si noble, et ses écarts sont si brillans!... Ah! sans les folies d'Alamède, souvent les habitans du castel eussent péri glacés d'ennui sous leur uni-

forme raison. Il répare si bien ses fautes, que, sage, il aurait moins de charmes, et que, plus il a de torts, plus on l'aime.

Son front serait fier et imposant sans l'extrême mobilité de son visage, dont l'expression change à tous momens. S'il était calme et sérieux, son maintien aurait de la dignité; mais ce qu'il gagnerait en noblesse, ne le perdrait-il point en grâce?

Son caractère indépendant ne peut supporter l'arrogance; il passe tout à ses semblables, hormis l'insolence et l'orgueil. Malheur à qui veut l'humilier! son courroux alors est sans frein. Cependant, à peine vengé, il se repent de ses transports; et sitôt que sa main droite a terrassé l'ennemi, sa main gauche tendue le relève. Humain, généreux et modeste, il est confus de ses triomphes, et semble, lorsqu'il est vainqueur, demander pardon au vaincu.

Après les premiers instans donnés à l'amitié, — « Izorin, s'écrie Alamède, parle-moi » d'Ipsiboé. Sait-elle que je suis captif? Est-elle » encore à Saint-Chrisogone?

» — La preuve en est sous vos yeux, répond » le dévoué serviteur s'avançant vers la fenê- » tre de la tour d'où l'œil découvrait la vallée. » Voyez cette épaisse vapeur qui couvre sa » demeure isolée, c'est la fumée mystérieuse » des fourneaux de son laboratoire. Là pré- » sentement, devant elle, la grande panacée » se distille. Seigneur, qu'est-ce que *le grand* » *œuvre?*

» — L'art d'échapper à ses tyrans, du moins » je me l'explique ainsi : or sus fuyons ces » murs au plus vite.

» — Fuir! y pensez-vous? Les dangers.....

» — Aux grands dangers les grands succès.

» — Vous attirez sur vous la foudre.

» — Rien n'est beau comme une tempête.

»—Quoi! la paix du manoir?....

»—Me tue. Izorin, déclarons la guerre.

»—Au châtelain qui vous éleva?

»—A l'ennemi qui m'emprisonne.

»—Où sont vos armes?

»—On s'en fabrique.

»—Vos cohortes?

»—On se centuple.

»—Et si la porte de ce castel vous est » ensuite à jamais fermée?

»—Nous irons en ouvrir quelque autre.

»—Si le marquis vous déshérite?

»—On dit adieu à l'héritage.

»—Et des protecteurs?

»—On s'en passe.

»—Des parens?

»—On n'en a que faire.

»—Des amis?

»—On en prend tout faits.

»—Où se trouvent-ils?

» — J'en ai trois.

» — Trois !

» — Izorin, Ipsiboé.....

» — Et le troisième ?

» — L'Éternel.

» — Il méritait la première place.

» — Sans doute ; mais avec les deux autres mes » relations sont plus intimes ; et je les connais, » je l'avoue, un peu plus particulièrement.

» — Seigneur, à toute objection vous avez » une réponse prête ; mais d'ici comment » s'évader ?

» — De mille façons.

» — Et lesquelles ?

» — En sautant par une fenêtre, Izorin, » on peut.....

» — Se tuer.

» — On n'est plus captif au manoir.

» — Triste moyen de briser ses fers ! Un autre » expédient, je vous prie.

» — On met le feu à la forteresse, et à travers l'embrasement on se fraie une sortie.

» — Et si l'on périt dans les flammes?

» — On n'est plus captif au manoir.

» — Affreux mode de délivrance! N'avez-vous point d'autres ressources?

» — Le soir, à l'un des trophées de la grande salle de guerre, on peut s'armer de pied en cap; puis, à la faveur des ténèbres, on se dirige vers l'issue la moins bien gardée; on se jette sur le factionnaire, on le terrasse, on prend ses clefs....

» — Et dans la lutte s'il vous tue?

» — On n'est plus captif au manoir.

» — Mauvais, absurde, extravagant! Pardonnez, seigneur, ma franchise: en tous vos plans je vois la mort.

» — Je la préfère à l'esclavage.

» — Moi, je ne la préfère à rien.

» — Le trépas n'est qu'un beau réveil.

»—Ne nous réveillons pas encore.

»—Sont-ce là, poursuit Izorin, vos seules » voies de salut?

»—Non, certes : voici la meilleure. Béa» trix, à la fin du jour, viendra te chercher » pour te reconduire hors de la citadelle. Je » revêtirai ton sarrau, tu prendras mon man» teau de page. Je suivrai Béatrix sans parler, » tu resteras ici sans bouger, je m'échapperai » sans combattre, et tu m'auras servi sans » mourir.

»—Oui; mais, au cachot du donjon, je » pourrai payer cher votre fuite.

»—Il est vrai; mais qui sait aimer doit » savoir se dévouer : d'ailleurs, un écrivain » philosophe, je ne puis trop nommer lequel, » dit quelque part, je ne sais trop où : *Qu'est-» ce qu'un cachot pour le sage? Une habita-» tion chez autrui un peu moins commode » qu'une chambre chez soi : voilà tout.* Ah!

» Izorin, que les réponses de Pilade à Oreste » étaient différentes des tiennes! te rappelles-» tu leur histoire? »

Mettre Izorin sur la voie des citations, c'était toucher en lui la corde sensible. — « Si » je m'en rappelle, seigneur!..... Oreste et » Pilade périrent pour Castor et Pollux; et » ces héros de l'amitié, rejoints en-delà du » tombeau, ont été placés dans le ciel parmi » les constellations éthérées.

» — Justement! s'écrie Alamède, et la cons-» tellation des quatre victimes est celle que » nous appelons vulgairement les Trois-Rois, » vu que, par la force du sentiment, le plus » dévoué des amis s'est trouvé fondu dans les » autres. »

Il dit; et cette saillie moqueuse a été aussi sérieusement écoutée que les discours de certains professeurs de nos jours, qui, établissant en chaire des règles et des principes,

débitent une littérature non moins impertinente à un auditoire non moins mystifié.

» — A quoi rêves-tu maintenant ? reprend » l'orphelin d'Aiguemar; adoptes-tu mon plan » d'évasion ?

» — Reviendrez-vous, seigneur, au manoir?

» — Demain, à l'aurore naissante.

» — Eh bien ! si vous daignez m'en croire, » mettons Béatrix dans la confidence; elle » vous est tendrement attachée, elle ne pourra » résister à vos prières. Ici, je tiendrai votre » place; tous deux vous sortirez cette nuit du » château; elle vous attendra quelques heures » hors des portes; et vous rentrerez ensemble » avant l'aube. »

L'avis d'Izorin est adopté. Vers la fin du jour, Béatrix étant revenue près d'Alamède, toute l'éloquence du captif est mise en œuvre

pour l'attendrir; et vivement attachée à son élève, la sommelière peu-à-peu se laisse ébranler et convaincre.

« — Mais, dit-elle prête à céder, pour-» quoi vouloir absolument vous rendre au-» près d'Ipsiboé ?

» — N'est-ce point elle, répond l'orphelin, » qui me reçut à l'entrée de la vie? Si j'ai » été élevé au castel d'Aiguemar, et soigné » dès le berceau par ma bonne Béatrix, ne » lui dois-je pas ce bonheur? Oublier de pa-» reils bienfaits serait manquer aux plus » saints devoirs; et si je n'étais qu'un ingrat, » mériterais-je vos affections?.... »

En prononçant ces derniers mots, sa lèvre à demi relevée donnait à son visage une expression de tendresse plaisante et de malice affectueuse qu'heureusement la sommelière ne remarqua point. « — Partons, dit-elle en

» soupirant; puissiez-vous ne point vous re-
» pentir de votre nocturne entrevue avec la
» dame du marais! »

Alamède s'est revêtu des habits d'Izorin. Il descend l'escalier de la tour et suit la vieille Béatrix. Le marquis Éral étant malade, le service du fort était négligé. Ici, les postes étaient désèrts; là, le factionnaire dormait; par-tout les clefs étaient aux portes; le jouvencel baisse lui-même le pont-levis, et avec la rapidité de l'oiseau s'éloigne de la citadelle.

Outre son attachement pour la dame de Saint-Chrisogone, un motif puissant l'attirait vers elle. Ipsiboé savait le secret de sa naissance, et lui avait promis de le lui révéler lorsqu'il aurait atteint sa vingtième année. Cette époque était arrivée, et l'orphelin brûlait d'apprendre enfin à quelle famille il appartenait.

Il a descendu la montagne au sommet de laquelle s'élevaient les tours d'Aiguemar. Le ciel était étoilé ; mais des nuages épars le traversaient rapidement ; et un vent d'ouest, soufflant avec force, tantôt éclaircissait le firmament, tantôt le chargeait de nuées.

Pendant les cinq ans d'absence d'Ipsiboé, le page d'Éral ne s'était point rendu au marais de Saint-Chrisogone. La route, obstruée d'arbustes et coupée de ruisseaux, est devenue presque impraticable ; et une vapeur blanchâtre, couvrant les eaux stagnantes, ne lui laisse voir aucun sentier ni les objets qui l'avoisinent.

Selon les habitans superstitieux du canton, cette humide vallée était peuplée d'esprits malfaisans ; et les feux follets qui y apparaissaient au voyageur étaient autant d'enchanteurs perfides qui l'attiraient aux précipices. Que de fois Alamède avait ouï parler

d'ombres bleuâtres..... vues à travers les brouillards! Que de descriptions lui avaient été faites de *dracs*, de scorpions, de *terrasques* et de basilics qui tout-à-coup d'entre les roseaux dressaient des têtes monstrueuses (1)! Il se rappelle toutes les conjectures formées sur les habitudes étranges d'Ipsiboé, sur ses actions ténébreuses, sur son existence inexplicable; et une sorte d'inquiétude vague l'a saisi.

Un air hostile souffle sur ces rives. Joint

(1) « C'est à cette époque, qui vit naître l'Inquisi-
» tion, que commencèrent les contes de sorciers et
» de fées. Le troubadour Guillaume IX, comte de
» Poitou, mort en 1122, est le plus ancien auteur
» qui parle des fées. » (Papon, *Hist. de Prov.*, t. II, pag. 362, c. 62). — Voyez aussi, sur le *drac*, enchanteur, et la *terrasque*, serpent de la race de léviathan, qui habitaient le Rhône et se nourrissaient de chair humaine, *Otia Imper.*, *cap.* 85, par Guillaume de Tilburi.

au cri aigu poussé de loin en loin par l'oiseau des lacs, le triste murmure des eaux continuellement poussées par les vents au milieu des joncs agités et contre des grèves sauvages, imite des gémissemens. L'orphelin prête l'oreille à ces accens lugubres; le lieu désert où il se trouve, l'obscurité qui l'environne, la vapeur glaciale qui l'engourdit, ôtent à ses pensées leur gaîté habituelle; et quelque chose d'aride a saisi son cœur. Des exhalaisons fétides, des sons plaintifs, des clartés douteuses, des reflets inattendus, forment autour de lui une région toute fantasmagorique, au milieu de laquelle une apparition l'étonnerait peu.

Cherchant à surmonter les influences sinistres qui l'entourent : « — Non, se dit Alamède à lui-même, quelques effets extraordinaires de la nature n'égareront point mon jugement. Ipsiboé ne s'occupe point

» de l'art cabalistique. Ses sentimens me sont » connus. J'ai reçu ses sages leçons ; et ja- » mais morale plus pure, jamais maximes » plus chrétiennes ne partirent d'une âme » plus noble. Elle fut une mère pour moi : » ses singularités, ses mystères, je dois tout » respecter en elle. »

Il approche de l'habitation d'Ipsiboé : à travers l'épaisse brume il commence à en distinguer la forme. L'édifice est octogone, bâti de pierres et de briques, et de la plus sombre apparence. Comme une effrayante prison, il a pour porte une grille en fer. Ses murailles sont couvertes de caractères hiéroglyphiques, de figures du Zodiaque et de symboles égyptiens. Il n'a pour fenêtres que des meurtrières ; et à son sommet, sur une large plate-forme, il porte une petite tour en bois, tout à jour et garnie de vitres. En cette sorte d'observatoire, constamment

éclairé la nuit, Ipsiboé, selon les récits publics, étudiait l'astrologie et préparait des philtres magiques.

Cette demeure avait été jadis construite, disait-on, par une troupe d'Égyptiens qui s'y était établie. De ce point de réunion cette tribu errante, ces vagabonds de tout sexe et de tout âge se répandaient dans toute la province; ils se nommaient *les bohémiens* (1); et trafiquant avec adresse de leurs chants, de leurs prophéties, de leurs élixirs et de leurs faux miracles, ils levaient un impôt annuel sur la crédulité publique.

Peu à peu cette colonie sauvage, devenue trop nombreuse, s'était dispersée : il n'était plus resté au marais qu'une seule famille,

---

(1) Voyez, sur ces tribus errantes, *Hist. du Languedoc.* — *Hist. de Provence.* — *Hist. de France*, et sur-tout *Recherches de Pasquier*, l. IV, ch. XIX.

puis qu'une seule personne nommée *Ariparia*. Cette dernière bohémienne, d'une figure hideuse, avait alors tellement épouvanté la contrée par ses sortiléges, que la vallée de Saint-Chrisogone était devenue une sorte d'Averne dont les villageois d'Aiguemar fuyaient l'approche avec horreur. Déjà même une partie du hameau voisin avait été abandonnée lorsque Ariparia disparut. Les uns prétendirent que l'enfer avait englouti sa proie; d'autres, qu'elle résidait encore à Saint-Chrisogone, mais sous une forme invisible. Un seul habitant du canton soutint qu'un jour d'orage elle était tombée en un des étangs du marais, et y avait perdu la vie.

Environ dix ans après cet événement, une inconnue vint s'installer au bâtiment des Égyptiens : c'était Ipsiboé. Aussitôt dans le pays la frayeur passée se réveilla. Vainement l'étrangère ne répandit que des bienfaits au-

tour d'elle, sa physionomie extraordinaire, sa vie mystérieuse et cachée, ses costumes extravagans, son langage déclamatoire, ses extases religieuses, ses expériences chimiques, tout en elle parut suspect.

Cependant, humaine et sensible, elle était pieuse jusqu'au fanatisme, et haïssait la sorcellerie. Elle parvint, avec le temps, à se faire aimer du vulgaire; mais malgré sa bonté connue, elle en était toujours redoutée.

Alamède est à peu de distance de la maison aux prestiges. Un murmure confus de voix a frappé son oreille. Il se croyait en une solitude sauvage dont nulle autre que Ipsiboé n'osait fouler le sol fétide. Quelle est son extrême surprise au tableau qui s'offre à sa vue!

La grille du magique édifice ouvre ses deux battans de fer; et plusieurs hommes armés

de glaives, vêtus de brun et masqués, se rangent en haie le long des murs extérieurs. Ils portent en leurs mains de longues torches dont la flamme presque violette, obscurcie par une épaisse fumée, tantôt les montre gigantesques, et tantôt les cache aux regards. Parfois leurs formes indistinctes se détachent en noir du bâtiment rougeâtre; et ces sombres gardes alors semblent des esprits ténébreux errant sous les feux du Ténare.

Ipsiboé s'avance à l'entrée de la grille, et les hommes du dehors s'inclinent respectueusement devant elle. Un personnage marquant l'accompagne, il porte le costume d'un grand-maître des templiers (1). Un manteau blanc marqué de la croix de l'ordre est jeté sur son

(1) C'est sous le règne du premier des Raymonds Bérengers que se formèrent l'ordre célèbre des templiers, et celui des religieux de Saint-Jean de Jérusalem. — Bouche, *Hist. de Provence*, t. I, p. 252.

armure d'acier ; la visière de son casque est levée ; ses traits sont réguliers, mais dépourvus de cette expression de calme qui sied si bien à la grandeur ; son regard sévère est inquisitif et inquiet; sa marche lente et grave a quelque chose d'incertain et d'agité. Il inspire à-la-fois le respect et la méfiance, la vénération et la crainte. Quoiqu'il soit d'un âge avancé, il paraît encor plein de force. Son maintien fier et imposant dénote une haute naissance ; et tout révèle en sa personne l'habitude du commandement.

Alamède n'a jeté qu'un coup-d'œil rapide sur l'inconnu. Toute son attention s'est portée sur la dame de Saint-Chrisogone. Elle tient une des mains du templier, et ses regards sont levés au ciel avec une enthousiaste tristesse. Sa taille est noble et majestueuse ; mais trop à ses vues élevées pour descendre jusqu'à s'occuper des modes et usages du temps,

elle dédaigne tout soin frivole, et se montre, dans ses costumes, étrange jusqu'à l'extravagance. Son imagination exaltée la place constamment hors des coutumes habituelles de la vie; aussi, par son langage éloquent et ses manières inusitées, par ses admirables pensées et son indépendance sauvage, elle offre en elle tour-à-tour et quelquefois en même temps le sublime et le ridicule.

La dame de Saint-Chrisogone est vêtue d'une robe jaune à boutons de métal, ouverte, flottante, garnie de fourrures noires, et assez semblable en sa forme à l'espèce de longue soutane que portent les Orientaux. Un large cordon de laine noire destiné à lui servir de ceinture, flotte dénoué des deux côtés de sa taille sur deux sortes d'amples sacoches attachées sous ses vêtemens. Un corset fait en poil de chèvre soutient et recouvre sa gorge; une partie de ses cheveux mal re-

levés pend débouclée autour de son front. Une bande de serge fine et blanche se roulant en sa chevelure de jais, laisse tomber entre ses yeux perçans une pointe aiguë, qui, toujours agitée, y suspend et secoue un gland d'or. En travers sur ses épaules, un voile étroit et long est jeté à la manière du châle des baïadères,, et, drapé sans art et sans soin, varie ses plis à tout instant comme Ipsiboé ses discours.

Quelle est donc cette femme extraordinaire ?.... Ses traits peu réguliers et presque repoussans rappellent, au premier abord, ceux de ces vierges funèbres que les descendans d'Odin aux rives scandinaves avaient nommées *les Valkyries*. Néanmoins sa physionomie mobile a, par je ne sais quelle puissance attractive, un charme inconnu qui subjugue l'esprit et fascine le regard. Sa voix a une solennité mystique et religieure qui captive,

étonne et séduit; la magie en est telle, que l'étranger qui l'écoute croit entendre de merveilleux récits, lors même qu'il ne lui est adressé que des phrases incohérentes.

Soit qu'elle parle ou qu'elle se taise, elle est qualifiée d'oracle; soit agissante ou inactive, elle paraît une puissance. Cependant de l'affaire la moins compliquée elle en fait une inextricable, et le tableau le plus confus de la peinture la plus claire: grâce à son étrange nature, ce qu'elle conçoit, ce qu'elle explique, ce qu'elle attend, ce qu'elle projette, fût-ce les choses les plus simples, tout est un monde de mystères.

Son langage éloquent et figuré a quelque chose de prophétique et d'auguste; mais par un contraste fâcheux; ses gestes sont tellement multipliés et bizarres, qu'ils semblent parfois convulsifs, comme les mouvemens animés du ver qu'une houlette a partagé.

Pourquoi cette demeure écartée?... Poursuivie par des autorités ennemies, aurait-elle besoin d'un refuge inaccessible?... Mais elle habite si peu son marais, y reçoit de si nombreux personnages, s'y entoure de si peu de précautions, qu'elle paraît ne rien redouter. Est-ce là une solitude? Est-ce donc ainsi qu'on se cache?

Qui est-elle et quels sont ses plans?... D'après ses fréquentes relations avec les premiers de toutes les classes du royaume, elle semble chargée, elle seule, de toutes les destinées de la Provence; en cette époque de troubles et de divisions, d'associations ténébreuses et d'insurrections déclarées, de systèmes politiques et d'établissemens religieux, elle a comme le fil de toutes les combinaisons, de tous les essais et de toutes les rêveries humaines : mais, par un sort malencontreux, ses vues ont une telle étendue, ses rapports sont

si universels, ses paroles si inconcevables, ses démarches si contradictoires, que souvent, dans le labyrinthe de ses pensées et de ses intentions, elle semble perdue elle-même.

. . . .

Alamède, dérobé à tous les yeux par un buisson épais, examine Ipsiboé avec une surprise toujours croissante; et plus d'une fois en regardant la bizarrerie plaisante de son accoutrement et de ses attitudes, il a failli s'abandonner à l'expansion bruyante d'une gaîté hors de propos, gaîté que son caractère vif et léger comprime difficilement.

En ce moment, Ipsiboé s'adresse au grand-maître des templiers; et les mots qu'elle prononce arrivent distinctement jusqu'à lui : « — Noble duc, séparons-nous, l'aigle de Cî» teaux (1) m'attend. J'ai à m'occuper d'Abai-

(1) Saint Bernard.

» lard; la lettre de Foulques, roi de Jérusalem, » nécessite une prompte réponse; la belle » Alix, fille du comte de Champagne, m'a » fait mander près d'elle en secret sur les » rives de la Durance (1); et, vous le savez, » je dois conférer ici cette nuit même avec » un nonce d'Alexandre. Il faut que l'antipape » Victor..... (2)

---

(1) Cette Alix, fille de Thibaud-le-Grand, comte de Champagne, fut reine de France : Louis VII l'épousa en troisièmes noces. (*Voyez* Anquetil, *Hist. de France*, tome II, pag. 74.)

(2) Il y eut à cette époque deux papes, Alexandre III et Victor IV. Le schisme divisa l'Eglise pendant plusieurs années. Victor avait été nommé par l'empereur et par deux cardinaux; et Raymond Bérenger avait été forcé, par politique, de le reconnaître; cependant Alexandre III, nommé par tous les cardinaux, finit par l'emporter (voyez *Hist. d'Allemagne*, tome V, pag. 117.); et voici comment : saint Bernard fut le trouver une nuit, le harangua, le menaça et l'entraîna aux pieds d'Innocent : Victor y déposa la tiare. — *Chron. Cass.* c. ult.

» — Silence! interrompt le grand-maître.
» En ce temps d'usurpations et de sacriléges,
» il n'est point de solitudes inaccessibles où
» ne puisse se glisser quelque témoin per-
» fide. Victor IV gouverne à Rome : il fait
» épier nos démarches : et reconnu par le
» clergé...

» — Il ne l'est point par le Seigneur, s'écrie
» Ipsiboé avec énergie; qu'importe ce que
» décide une fraction de la terre?... La fausse
» idole couronnée tombera, brisée, de son
» trône comme la statue de Dagon au pied
» de l'Arche d'Israël.

» — Laissons ce dangereux sujet d'entre-
» tien, répond le templier à voix basse : qui
» sait si parmi ceux qui nous entourent il
» n'est point des traîtres cachés?

» — Les hommes armés qui vous suivent,
» reprend la dame du marais, ne sont-ils
» point tous initiés?... Nobles adeptes du

» grand ordre et régénérateurs éclairés, ne
» sont-ils pas tous *invisibles ?*

» — Sans doute; et le livre de vie... (1)

» — En ce cas, selon nos statuts, ils doi-
» vent regarder sans voir, tout écouter sans
» rien entendre, et obéir sans questionner.

» — Oui ; sur la croix ils l'ont juré..... Nul
» traître, ils ne l'ignorent pas, ne peut échap-
» per à la mort. Néanmoins...

» — Duc, c'en est assez! Marchons dans la
» la voie du Seigneur, et point de crainte
» puérile... La lice est ouverte, attaquons.
» J'élèverai mes accens jusqu'au ciel, et nul
» être ne me comprendra qui ne soit appelé
» à me comprendre. Tels que les monstres
» de l'Euphrate, qui jadis fuirent à ma vue,
» les puissances liberticides devront reculer
» devant moi. »

---

(1) C'était le nom de celui sur lequel étaient relatés les noms et les sermens des adeptes.

Elle dit : ce singulier mélange d'exaltation religieuse et de politique mondaine, de citations saintes et d'appels guerriers, portait au plus haut degré l'étonnement du jouvencel.

» — Que répondrai-je au grand conseil ? a » repris le chef templier. L'homme attendu » paraîtra-t-il ?

» — Sous peu de temps, je l'ai promis.

» — Prions le ciel pour que ce prince....

» — Des prières ne suffisent point ; le ciel » veut de plus des actions : a-t-il lieu d'être » satisfait de notre zèle pour sa cause ? Quoi ! » des princes chrétiens gouvernent, de puis- » sans ordres religieux étendent leur domina- » tion sur l'Europe, et la secte infâme de » Bruys vient se propager sur nos terres et » s'accroît jusque sous nos yeux !....

» — Que pouvons-nous faire contre elle ?.... » Les factions qui divisent notre malheureuse » Provence nous laissent-elles les forces néces-

» saires pour combattre à-la-fois l'usurpa-
» trice, les Toulousains, les antipapistes, les
» Bérengers, les impérialistes, les républi-
» cains et les hérétiques (1)?

» — Les *invisibles* sont nombreux, leurs
» affiliés sont par-tout; ils ont jusque dans
» les rangs ennemis des soutiens, des agens
» et des soldats. En une guerre civile, il vaut
» mieux avoir vingt petites factions divisées
» à attaquer, qu'un faisceau serré à disjoin-
» dre, qu'un seul parti puissant à combattre.

» — Mais il nous manque un chef, un Bozon.
» Que le vrai monarque se montre.

» — Je le répète, il va paraître. Mais le su-
» prême conseil des *sages* (2) a-t-il écrit sa
» grande charte?

» — Oui, le pacte fondamental est presque
» entièrement rédigé.

---

(1) *Voyez* les auteurs déjà cités.

(2) C'était le surnom donné aux chefs de l'ordre.

» — Que le nouveau règne, s'écrie la dame
» de Saint-Chrisogone avec un noble enthou-
» siasme, soit enfin celui de la justice! Que
» l'homme ne soit plus l'esclave de l'homme!
» Que la dignité humaine ne soit plus avilie
» par les autorités absolues! Que la table sa-
» crée des lois, comme l'astre de la lumière,
» soit commune à tous les mortels! Qu'un
» peuple ne soit plus un troupeau dont le
» chef, semblable au boucher, vende, à son
» gré, la chair ou le sang! Que le premier des
» priviléges soit le talent! Que la première des
» noblesses soit la vertu! Que le fardeau des
» charges publiques pèse sans distinction sur
» tous les sujets du royaume! et que le scep-
» tre souverain, s'inclinant avec un saint res-
» pect devant le tabernacle des lois, ne puisse
» plus jamais devenir dans la main d'aucun
» potentat la verge de la tyrannie! »

Elle dit : la majesté de son maintien, le

feu de son regard, la magie entraînante de ses paroles, et la sublimité de ses désirs, frappent d'une admiration inconnue le jeune orphelin d'Aiguemar. Le rire moqueur, que l'instant d'auparavant il avait eu peine à retenir, a fait place sur son visage à une gravité réfléchie. Ipsiboé, génie magnanime, a changé tout-à-coup d'aspect à ses yeux; et c'est maintenant la vénération plutôt que la curiosité, qui l'enchaîne à sa place et qui l'y retient immobile.

Le grand-maître n'a répondu à la dame de Saint-Chrisogone qu'en baisant humblement sa main. Ils se sont éloignés peu-à-peu, et la garde a suivi leurs pas. Déjà l'élève d'Éral n'aperçoit plus qu'à peine les guerriers sous l'épais brouillard que parcourent en sens divers leurs torches flamboyantes; il quitte alors le buisson qui l'avait caché, et se rapproche de l'habitation d'Ipsiboé, qu'un flambeau ré-

sineux, placé contre la muraille, éclairait seul et faiblement. Alors des pas pressés de chevaux retentissent au loin sur la plage. Le duc et sa nombreuse escorte seront bientôt hors du marais.

Alamède, craignant que sa protectrice n'ait suivi l'illustre étranger, s'arrête, inquiet et rêveur, auprès de la grille de fer : il n'ose pénétrer indiscrètement dans la mystérieuse demeure, et se contente d'y jeter un regard furtif.

A la pâle lueur d'une lampe de bronze suspendue à l'un des piliers intérieurs, il aperçoit au milieu d'une salle ronde, à murailles nues et verdâtres, une table en pierre noire et luisante, environnée de plusieurs siéges. Sur cette table s'élève une statue représentant Madelène repentante ; et autour de l'image chrétienne sont placés, sans ordre apparent, un globe céleste, un triangle, une cassolette

antique, une crosse d'évêque, un miroir symbolique, un serpent d'airain, un arbre artificiel, une châsse enfermant des reliques, un cylindre, un buste royal, une coupe, un diadème, une bible, une hache et un crucifix.

L'enceinte, dépourvue de fenêtres et sans cheminée, est non moins froide qu'une caverne; l'eau y suinte le long des murs; et le plancher en est humide. Le jouvencel a distingué dans l'éloignement, à droite de la grande table, des lances et un faisceau d'armes; à gauche, une trappe levée ouvrant sur les marches d'un souterrain; et vis-à-vis l'entrée un long rideau noir cachant quelque objet mystérieux.

La lampe funèbre vacille, et sa clarté s'éteint par degrés. Meubles, instrumens et tenture, tout se brouille et se perd dans l'ombre... Mais l'esprit frappé d'Alamède, perçant à travers

les ténèbres, y crée des images nouvelles; il lui semble que le rideau noir soulève ses draperies menaçantes; il croit voir errer sous ses plis des formes vagues et tronquées; un poignard à lame sanglante s'est comme réfléchi sur le mur; il croit entendre un sourd murmure.....; enfin, quoique intrépide, il frissonne.

Détournant sa vue de la rotonde lugubre, il la porte autour de lui sur les objets extérieurs; mais en dehors du sinistre bâtiment tout est sombre comme sa pensée. Des torches résineuses y avaient long-temps brûlé; et leur épaisse fumée, cherchant à se mêler aux humides exhalaisons du marais, figurait dans les airs une sorte de combat vaporeux et magique en harmonie avec le site. Le coassement des animaux aquatiques, un vent orageux sifflant à travers les herbes touffues et les plantes gigantesques des étangs voisins,

une solitude entourée d'abîmes, des ruines éparses et couvertes de ronces, une terre de désolations où semblaient ne devoir se plaire que des magiciens et des spectres, tout en ces lieux offrait à l'imagination troublée des emblèmes cabalistiques et des images surnaturelles.

Alamède, dans la situation d'un homme à demi éveillé que poursuit un songe pénible, classait à peine ses idées, lorsqu'un bêlement rauque et prolongé qu'un bruit de sonnettes accompagne, l'arrache à cet engourdissement moral. Un tableau rien moins qu'effrayant, aussi nouveau que disparate, est venu s'offrir à ses yeux.

La dame de Saint-Chrisogone s'avance à pas pressés. D'une main, elle conduit en laisse une chèvre blanche et rétive, dont la barbe pend jusqu'à terre, et dont les cornes arrondies se terminent en pointes aiguës; de l'autre main,

elle tient des herbes et une poignée de filasse. Sur son épaule est un faucon noir et indocile, armé d'entraves appelées *jets*, lesquelles présentent des anneaux, et d'où pendent quelques clochettes (1). Enfin, sous son bras et enveloppée dans les plis de son grand châle, s'agite, prête à s'échapper, une petite famille d'écureuils.

Qui peindrait l'embarras d'Ipsiboé que tire d'un côté la chèvre mutine, qu'égratigne de l'autre le faucon mal apprivoisé, et que tourmentent sans relâche, par sauts et par bons répétés, les écureuils malicieux?.... Effrayé à l'aspect d'Alamède, le faucon, jetant un cri sauvage, s'envole en secouant ses sonnettes; mais par malheur ses serres, prises dans le châle de sa maîtresse, enlèvent aussi un coin flottant du voile qui couvrait ses épaules.

(1) *Voyez* la note sur le faucon, au V[e]. livre.

Tandis qu'Ipsiboé retient par l'autre bout la draperie qu'emporte le noble oiseau, un membre captif de la famille écureuille est parvenu à s'échapper; mais s'étant jeté maladroitement dans le fatal paquet de filasse, il s'y prend comme en un lacet, et reste pendu par la patte au trop perfide peloton. Pendant ce temps, l'indomptable chèvre, épouvantée par les cris et les clochettes du faucon, traversait d'une de ses cornes la robe de sa conductrice, et, empêtrée en sa longue queue, bondissait sur un sol glissant. Hélas! l'indigne affront d'une chute menaçait à chaque secousse la chancelante souveraine de cette peuplade insurgée.

A cette scène inattendue, toutes les noires pensées d'Alamède se sont évanouies; et la gaîté rentre en son âme. La dame de Saint-Chrisogone vient d'apercevoir l'orphelin. En sa joie inexprimable, elle abandonne aussitôt

sa laisse à la chèvre, son châle au faucon et sa filasse aux écureuils. Chacun des animaux prisonniers s'élance libre et au hasard : Ipsiboé en un désordre complet ne s'occupe ni d'eux ni d'elle ; ses bras s'ouvrent pour Alamède.

Après le départ du templier et de sa suite, oubliant pour un moment ses vastes plans politiques et religieux, elle s'était rendue à un petit bâtiment voisin de sa demeure, où vivaient ses animaux favoris ; et, revenue à des soins plus doux, elle s'offrait maintenant à l'élève d'Éral non comme le fanatique chef d'une société ténébreuse, mais comme la simple habitante d'une métairie solitaire.

« — Alamède ! cher Alamède ! s'écrie-t-elle » en un vif transport, enfin je te revois et » t'embrasse ! »

Touché de cet accueil vraiment maternel, l'orphelin la presse contre son cœur, et lui

exprime non moins vivement son dévouement et sa tendresse. Au bout de quelques instans, Ipsiboé se dégage d'entre ses bras, recule, et debout devant lui le regarde avec enthousiasme, attendrissement et mélancolie.

« — Voilà son front, son maintien, ses » yeux !..... dit-elle continuant à haute voix » des pensées secrètement commencées ; oui, » je crois le revoir encore !.... Hélas ! il fut » beau comme lui. »

Une larme a mouillé sa paupière, et sa tête est retombée tristement sur sa poitrine. La relevant ensuite avec une expression douloureuse : « — Et toi aussi, reprend-elle, tu » seras aimé quelque jour !.... le brillant » rêve de l'amour balancera ses illusions » magiques sur ton doux et joyeux prin» temps ; la coupe des plaisirs sera portée » à tes lèvres ; tu croiras aux délices de la » terre, et tu te confieras à la vie...... Puis,

» le sort même te fût-il prospère, le prisme
» perdra ses couleurs, l'âge désenchantera
» la carrière, et tout se flétrira avec toi.
» Faibles mortels, nous voilà tous! mêmes
» erreurs, même réveil; égal voyage, égale
» fin! »

Elle dit : le contraste frappant de ses manières désordonnées et de son langage éloquent; ce passage subit en elle de l'austérité la plus âpre à la sensibilité la plus tendre, et d'une apparente démence à la plus sublime sagesse, exerçaient un grand empire sur l'imagination. Cédant au charme irrésistible de l'étonnante Ipsiboé, le jouvencel écoute en silence.

Elle s'est approchée de la torche qui brûlait contre la grille de sa mystérieuse retraite : « — Alamède, a-t-elle repris, à la lueur
» de ce fanal nocturne regarde ce visage
» décomposé, ces yeux creux et ce teint

» plombé!...... Eh bien! jadis ils séduisirent, jadis ils furent admirés. Le pourrais-tu croire aujourd'hui? je fus belle, je fus aimée...... et les guirlandes de l'amour autour de mon front s'enlacèrent. Ce corps, frêle demeure d'argile, qui maintenant tombe en ruine, reçut jadis l'encens des hommes. D'abord, aux jours de l'innocence, sur la barque voluptueuse de la jeunesse et des plaisirs, je naviguai sous un ciel pur, couronnée de roses fleuries...... Ensuite en des palais somptueux, sous des vêtemens tissus d'or, je connus momentanément les jouissances du pouvoir et les délices de l'amour....... Puis éclatèrent les tempêtes, et complet fut le grand naufrage. Alamède, regarde-moi, regarde les objets d'alentour..... La beauté, qu'est-elle devenue? L'or et les palais, où sont-ils?...... ».

Le flambeau résineux éclairait sa figure pâle et ses épaules demi-nues. Attisant la flamme mourante avec une branche de cyprès, et appuyée contre un pan de mur, auprès de sa funèbre demeure, elle eût rappelé la sibylle de Cumes, sans l'expression chrétienne de son regard et la teinte mélancolique de ses pensées. Ce n'était point la druidesse accoutumée aux sanglans sacrifices; ce n'était point la magicienne initiée à de sataniques secrets; ce n'était point une inspirée appelée à des œuvres saintes : c'était un composé vague de ces trois diverses puissances; un mélange inexplicable d'égarement et de raison, de force et de faiblesse; un vase mystérieux renfermant les plantes les plus sauvages et les fruits les plus savoureux.

« — O ma bienfaitrice! dit Alamède, votre » vie fut battue par les orages; celle de votre » fils adoptif aura sans doute un sort pareil.

» Déjà sur lui la foudre gronde. Sans protec-
» teur parmi les hommes, demain l'orphelin
» d'Aiguemar sera peut-être aussi sans asile. »

A ces mots, Ipsiboé relève son front abattu. A la sérénité triste mais bienveillante de ses traits, succède un air dédaigneux et sévère:
« —Enfant timide, répond-elle, eh! qu'im-
» porte parmi les hommes qu'un orphelin de
» plus soit sans asile!.... Tu prévois l'orage
» lointain, et, murmurant d'avance, tu trem-
» bles! Tu redoutes donc l'infortune? Ah!
» la honte seule est à craindre. Tu désires
» des protecteurs? Tu choisis donc pour lot
» le servage?.... Pauvre abandonné! calme-
» toi. Aimant à te courber, tu trouveras plus
» d'un grand de la terre disposé à prendre
» en pitié ton adolescence débile. Il est bien
» peu d'herbes rampantes qui, à force de se
» traîner, n'arrivent à trouver un soutien. »

L'irascible Alamède jette un regard indi-

gné sur la dame de Saint-Chrisogone. L'orgueil révolté se peint sur son front; et peu accoutumé à se contraindre, il déploie son caractère fier, indépendant et libre, en cette réponse farouche :

« — Moi choisir pour lot le servage !.....
» Et qui m'a porté au berceau dans le castel
» d'Aiguemar? Ai-je sollicité l'entrée du ma-
» noir féodal ?.... Qui m'a courbé dès l'en-
» fance par des ordres et des leçons sous la
» dépendance d'un étranger? Ai-je, par goût
» et bassement, plié sous les caprices d'un
» maître ?....

» En quels lieux m'a-t-on vu ramper? Ai-je
» obéi à la volonté despotique qui me défen-
» dait de me rendre au marais de Saint-Chri-
» sogone? Moi n'être ici-bas qu'un protégé,
» qu'une plante parasite! Jamais. Alamède ne
» sera l'esclave de personne, pas même celui
» d'Ipsiboé. Je ne redoute point le malheur,

» il n'abaisse que le lâche, il relève l'âme in-
» trépide. Sans honte comme sans effroi, je
» puis marcher le front levé; je ne m'entoure
» point de mystères; je ne cherche point les té-
» nèbres; je hais les prestiges magiques; et si je
» puis avoir des amis, je les avouerai haute-
» ment.... je ne les prendrai point *invisibles.* »

A cette virulente sortie, Ipsiboé ne répond point. Son sourcil noir s'est froncé, et cependant un éclair de satisfaction a traversé rapidement son regard. Ressaisissant son châle blanc, que le faucon avait laissé retomber des airs sur la grille du noir édifice, elle en tourne les plis nombreux autour de sa taille élevée; et comme tout entière à quelque invention nouvelle d'ajustement, se drapant à la manière des statues antiques, elle ne semble plus livrée qu'à l'étude du pittoresque.

Le page d'Aiguemar ne résiste point à tout ce que lui offre de plaisant le silence occupé

de la dame mystérieuse. Le rire a reparu sur ses lèvres, et son courroux s'est dissipé. D'un air demi-malin, demi-sérieux, l'orphelin se rapproche d'elle; puis relevant, avec une humble courtoisie une longue bande de son voile qui, d'un côté, traînait à terre, et la rejetant sur un bras qu'elle levait en ce moment: « — A peu de chose près, murmure-» t-il à voix basse, telle devait être, j'en suis » sûr, la grande Isis des bords du Nil. »

Mais, ni son mouvement, ni sa phrase n'ont été remarqués d'Ipsiboé. Les yeux au ciel, elle s'écrie: « — Je te remercie, Dieu » puissant! il aura l'âme de ses pères. Ma » flèche a rencontré le but; je connais le son » de la cloche, maintenant que je l'ai frappée; » de la pierre est sorti du feu; sous la roche » est cachée l'eau vive; non, ce n'est point » un roseau creux, et l'on peut s'appuyer sur » lui. »

Elle s'arrête; et contemplant avec attention le disque argenté de la lune, le firmament et ses étoiles, elle demeure ensevelie en une méditation profonde. Déjà ses mobiles pensées, à en juger par l'apparence, sont toutes à l'astrologie.

Mais ces mots: « *Il aura l'âme de ses pères* », ont vivement frappé le jouvencel. Plus d'humeur joviale et badine. D'une voix émue et craintive, il hasarde cette prière:

« — Ma famille vous est connue. Ah! daignez exaucer le plus ardent de mes vœux; » éclairez-moi sur ma naissance; dites-moi si » celle à qui je dois la vie...... »

Ipsiboé pousse un profond soupir: « — Je » ne puis rompre encore le silence.

» — Parlez! de grâce! O ma bienfaitrice! » nommez-moi celle qui me donna l'être; je » n'ai jamais, autant qu'aujourd'hui, senti le » besoin d'une mère.

» — N'en ai-je pas été une pour toi?....
» reprend Ipsiboé d'un ton de reproche. In-
» grat! quand je te presse sur mon cœur,
» peux-tu me demander une mère?....

» — Répondez : êtes-vous la mienne?.... »
interrompt l'élève d'Eral; et ses beaux yeux
s'attachent sur les siens avec une expression
inquiète d'espoir, de doute et de tendresse.

« — Heureuse la mère d'un tel fils !..... » s'est
écriée la dame attendrie. Puis d'un ton grave
et solennel : « Celle qui te porta dans son sein
» était tout autre qu'Ipsiboé; elle était fille
» de l'étranger; et ta patrie n'est point la
» sienne.

» — Et mon père?.... dit l'orphelin.

» — Ton père a rejoint ses aïeux; et la page
» où devait être écrite sa vie est restée en blanc
» dans l'histoire.

» — Mon origine est donc illustre? reprend
» le jouvenceel avec orgueil : si l'histoire dut

» une page au père, elle en peut garder une » au fils. Oui, je le sens à l'ardeur brûlante » de mon âme, à l'exaltation de mes senti- » mens, à l'indépendance de ma pensée, un » sang noble coule en mes veines.

» — Signes certains! et preuves claires!... » répond l'inconcevable femme avec un sou- » rire ironique. Insensé! crois-tu donc qu'il » ne se trouve d'ardeurs brûlantes, de senti- » mens exaltés et de pensées indépendantes » que parmi les familles nobles?.... Un chef » illustre et renommé ne laisse souvent après » lui qu'une abjecte progéniture. Les plus » grands hommes de l'antiquité sortirent d'une » race inconnue; et s'est-on enquis des an- » cêtres de ces demi-dieux de la terre? Noble, » sans doute, est le mortel qu'honore une » suite d'aïeux; mais plus noble encore est » celui.... qui illustre ses descendans. »

L'orphelin confus a rougi. « — Alamède!

» poursuit-elle d'un ton sévère, et comme » jetant la sonde en son âme, ne t'énorgueillis » point de ta naissance; parmi tes plus pro- » ches parens il est de simples artisans, et » ton dernier aïeul fut un serf. Quant à tes » destinées futures, si, d'après ton opinion, » il faut, pour parcourir une brillante car- » rière, un rang, une fortune, et des titres...., » il ne me reste qu'à te plaindre; car tu n'as » pas même de nom.

» — Eh bien! je saurai m'en faire un! s'écrie » le fougueux Alamède. Pour remplacer ce » qui me manque, un glaive et l'honneur » me suffisent. Sans titres, on peut devenir » grand; sans fortune, on peut être heureux. » Puisque sur toute classe d'hommes, la gloire, » capricieuse déesse, verse indifféremment » ses faveurs, je puis, comme ces êtres obs- » curs qu'elle tira de la poussière et mit au » temple de mémoire, voir un jour couronner

» mon front parmi la multitude étonnée....

» — Le voilà! interrompt avec enthousiasme
» la dame de Saint-Chrisogone, le voilà tel
» que mes prières ferventes le demandaient à
» l'Éternel..... Digne fils de mon adoption!
» assieds-toi sur cette pierre grise près de ce
» flambeau ténébreux. L'heure des révélations
» approche; bientôt tu pourras me compren-
» dre. Ton oeil est fait pour la lumière, ton
» âme pour la vérité, ton avenir pour la vraie
» gloire. Oui, l'on t'ouvrira, si tu frappes; et
» si tu cherches tu trouveras. »

Ces mots figurés, cet oracle, enfermaient sans doute un grand sens; mais si l'inconnue du marais était en quelque sorte le Sphinx, l'orphelin n'était point l'OEdipe; et la dame reste incomprise.

Contre un des bancs extérieurs du bâtiment, le disciple soumis s'assied, et continue à prêter l'oreille à l'habitante du désert. Lui

montrant du doigt sa demeure : « — Alamède,
» a-t-elle repris, ton regard curieux, je le
» sais, a pénétré dans cette enceinte. Indis-
» cret ! réponds : qu'as-tu vu ?

» — Quelques instrumens symboliques en
» une rotonde lugubre, une statue et un ri-
» deau noir.

» — Comment t'expliques-tu ces objets ?

» — A peine les ai-je distingués. Si mes yeux
» ont été indiscrets, mes pas du moins ne l'ont
» pas été. Je n'ai point franchi cette grille, et
» j'ai respecté vos secrets.

» — N'as-tu vu personne en ces lieux ?

» — Un templier et des soldats s'éloignaient
» quand j'y suis arrivé.

» — Et que penses-tu de ces réunions téné-
» breuses au marais de Saint-Chrisogone ?

» — Jeune et sans expérience, dois-je hasar-
» der un jugement ?

» — Tu le peux, je te le permets ; je dirai » plus, je te l'ordonne.

» — Eh bien ! je pense qu'une association » politique et religieuse, méditant la chute du » trône.....

» — Erreur ! dis sa restauration.

» — Veut abattre.....

» — Non, veut relever.

» — Mais du moins ôter la couronne.....

» — Non, la donner au roi légitime.

» — Vous comptez donc armer les peuples ?

» — Nous comptons éclairer les hommes.

» — C'est détruire.....

» — Non ; c'est fonder.

» — Je m'y perds.

» — Tu t'y trouveras.

» — Vos plans sont périlleux et hardis. Le » monde à éclairer est bien vaste !

» — Le monde a des bornes connues, le » génie humain n'en a point.

»—Mais, vous flattez-vous de changer ?....
»—Oui, s'écrie Ipsiboé avec l'exaltation la
» la plus vive, de changer la face du monde.
» Écoute, jeune servant des castels, l'espé-
» rance des hommes libres; les temps barba-
» res sont finis; les temps civilisés commen-
» cent. Les peuples sont las de la tyrannie, et
» les chrétiens de l'impiété. Le bandeau de
» l'erreur se déchire; les fers de l'esclavage
» se brisent; il faut des barrières aux trônes
» et des réformes dans l'église. Trop long-
» temps la terre asservie fut un immense
» sanctuaire toujours ténébreux et sanglant,
» dont les grands étaient les sacrificateurs, et
» le vulgaire les victimes..... O dégradation
» de l'humanité! j'ai vu le coursier d'un évê-
» que être, après marché débattu, payé deux
» hommes et trois femmes (1). En une céré-

(1) Hugues de Champfleuri, évêque de Soissons, désirant un beau cheval pour faire son entrée dans

» monie sainte, j'ai vu braire, au pied des » autels, l'âne des mystères de Vesta (1). J'ai » vu sur le pavé de nos temples des choristes » armés d'un fouet poursuivre l'alléluia per- » sonnifié, tournant et courant devant eux » sous la forme d'une toupie (2). Et la France » vit un concile soutenir qu'ici-bas les fem- » mes n'étaient point de l'espèce humaine (3)....

---

son évêché, en acheta un, qu'il paya cinq serfs de sa terre. *Gaule poétique*, t. IV, p. 350. — Saint-Foix, *Essais sur Paris*, t. V, p. 198.

(1) Voyez *Mémoires d'hist., de crit. et de litt.*, par l'abbé d'Artigny, t. IV, art. 64, p. 270, et t. VII, art. 14, p. 67. — Ducange, *Gloss.*, V°. *Festum asinorum*, *kalendæ*. — Du Tillet, *Fête des fous*, pag. 5.

(2) Chaque église avait alors sa coutume absurde. Je m'abstiendrai d'entrer dans les détails. Quant à la toupie portant le nom d'*alleluia*, voyez, à cet égard, Duradier, *Recreat. hist.*, t. I, p. 122. — L'abbé Le Bœuf. — *Archives de l'évêché d'Arles*, etc.

(3) Ce fut le concile de Macon, en 585. *Voyez* Greg. Turon., *Hist.*, l. VIII. — *Polygonia triumpha-*

» Lois absurdes, chaînes honteuses, soyez » anéanties pour jamais! Voiles de l'igno- » rance, tombez!.... Et vous, liberté sainte » et sublime! aurore régénératrice! rayon » des vérités éternelles! apparaissez à l'uni- » vers!... Levez-vous, nations tombées!... » Salut à la terre affranchie!.... »

Elle dit; et sa voix inspirée retentit au loin sur la plage, telle qu'une prophétie divine. En achevant son discours, elle s'était levée: Son visage, tourné du côté de l'orient et sur lequel tombait alors un rayon de l'astre des nuits, resplendissait d'une clarté mystérieuse. L'orphelin saisi de respect, l'œil fasciné, l'âme ravie, se croit en un lieu consacré, devant une puissance céleste; et prêt à fléchir le genou, il la contemple avec enthousiasme.

---

trix, p. 123. — Saint-Foix, *Essais sur Paris*, t. II, p. 79. — Abbé Millot, t. I, *Élém. de l'hist. de France*.

« — Alamède, continue-t-elle, si la monar-
» chie légitime est relevée par nos efforts, plu-
» sieurs pouvoirs en équilibre, établis par un
» pacte auguste, la raffermiront sur ses bases;
» et, défendant les droits du prince, soutien-
» dront aussi ceux du peuple. Tel est l'espoir,
» tel est le but du grand ordre des *invisibles*.
» Déjà cette noble réunion de tous les esprits
» vertueux et indépendans du royaume est
» immense comme ses vues, affermie comme
» ses principes. C'est une nouvelle colonne
» qui s'élève lentement et en secret, mais sur
» laquelle s'appuieront désormais les mortels
» qui savent penser et les mortels qui veu-
» lent croire. C'est un arbre sacré que rien
» ne déracinera, dont les rameaux un jour
» couvriront peut-être l'Europe, et sous le-
» quel courront les peuples. Les membres de
» ce corps naissant, déjà, sans se montrer, sont
» par-tout; sans paraître agir, ils travaillent;

» sachant tout, ils n'énoncent rien. Ils voient
» tout et ne sont pas vus. »

La dame de Saint-Chrisogone s'interrompt subitement.... La lune s'est cachée sous les nues, et la torche résineuse est prête à s'éteindre : « — J'en ai dit assez, reprend-elle;
» page du marquis d'Aiguemar ! jure de ne
» jamais révéler les paroles sorties de mes
» lèvres.

» — Je le jure, dit Alamède.

» — Brume orageuse!... poursuit-elle avec
» véhémence et comme ayant le droit de com-
» mander aux élémens; onde glacée! cyprès
» antiques! et vous désert sauvage, silence! »

Puis se tournant vers l'orphelin :

« — A regret je te quitte, adieu ! »

L'expression de sa figure n'est plus la même: sur ses traits, par une brusque transition, le

plus profond calme succède aux plus impétueux transports. Avec abandon et simplesse elle lui a tendu la main : « — Eloigne-toi, » l'aube va paraître..... Puissent mes vœux » être exaucés ! Puissent bientôt tous les humains se présenter ainsi une main fraternelle ! Puissé-je voir unies et d'accord les » trois puissances divisées qui se combattent » sur ce globe, les rois, les prêtres et les » peuples ! »

Le vif et léger Alamède n'a pu s'empêcher de sourire. Il s'est rappelé le désir qu'avait aussi Ipsiboé, l'heure d'auparavant, de grouper ensemble autour d'elle, de voir marcher d'un bon accord, et de faire fraterniser.... une chèvre, un faucon et des écureuils, êtres non moins difficiles à mettre en harmonie que villageois, prêtres et princes.

En ce moment une horloge souterraine a

fait entendre un son prolongé : « — Trois » heures sonnent ! s'écrie la dame de Saint- » Chrisogone ; hélas ! l'heure comptée est » perdue... Je suis appelée, je te laisse.. »

Et dans sa précipitation, voulant s'envelopper de son châle, elle le jette sur le flambeau... Le fanal renversé s'éteint, les ténèbres couvrent la plage, la grille avec fracas se referme, Ipsiboé a disparu.

●

L'orphelin, non moins surpris que mortifié d'être éconduit de cette manière expéditive, retourne tristement au castel. L'enthousiaste du marais, le quittant ainsi sans façon, supprimant avec tant d'aisance les formules d'une visite et le baiser d'adieu des amis, a froissé son âme sensible. L'homme, à ses débuts dans le monde, est comme la plante délicate sortant, au mois de mai, d'une serre; le moindre vent

glacé le saisit, le moindre air hostile le blesse.

« — Je désirais tant la revoir!... se dit Ala-
» mède; j'accours près d'elle, et sa demeure
» ne m'est seulement pas ouverte!... Elle de-
» vait m'éclairer sur mes destins, et j'ignore
» encore qui je suis! Que reste-t-il en ma mé-
» moire de tout ce qui a frappé mes sens à
» son étrange domicile? Un aperçu d'objets
» fantastiques, un chaos d'images incom-
» plètes, des discours éloquens mais vagues,
» des révélations commencées mais sans suite,
» un jour radieux mais voilé, un espoir bril-
» lant mais confus... Je ne puis m'expliquer
» ce que j'éprouve et d'où je sors. Il me
» semble que j'ai passé rapidement une vaste
» étendue de pays, que j'y ai vu dérouler
» des siècles, que j'y ai acquis des connais-
» sances merveilleuses...., et pourtant je n'ai

» traversé qu'un marais, je n'y suis resté que
» peu d'heures et je n'ai pu rien y apprendre. »

Il réfléchit quelques instans : revenant peu-à-peu à son caractère naturel et à ses idées enjouées : « — N'y pensons plus, ajoute-t-il :
» je ne vois que deux manières de m'expli-
» quer les mystères de cette nuit inconce-
» vable... Ipsiboé était en démence ou j'avais
» la tête égarée. »

Il s'interrompt, hâte sa marche : « — Ou
» peut-être, continue-t-il, nous étions tous
» deux en délire. »

L'aube commençait à poindre ; les hautes tours d'Aiguemar se dessinaient dans le lointain ; et le jouvencel, se parlant encore à lui-même : « — Si j'ai peu gagné, disait-il, à mon
» entrevue nocturne avec la dame du marais,
» je crois du moins qu'elle y a perdu ; car,

» grâce à mon aspect imprévu, toute sa mé-
» nagerie est en fuite... Ipsiboé est à la re-
» cherche des grandes vérités politiques, mo-
» rales et religieuses... Mais... »

Il s'arrête; puis, en riant :

» — Mais retrouvera-t-elle sa chèvre, son
» faucon et ses écureuils? »

LIVRE TROISIÈME.

ALAMÈDE a gravi la montagne d'Aiguemar, et distingue déjà les mouvemens de la *guaite* (1) du beffroi, qui depuis long-temps avait annoncé l'aurore. Mais aux croisées de l'appartement habité par le noble châtelain, il voit une draperie noire tendue; parmi les sentinelles, ordinairement si paisibles, il remarque une grande agitation; les nombreux

(1) La *guaite* était une espèce de sentinelle qui se tenait dans la tour du beffroi, et dont l'emploi était d'annoncer avec un cornet le point du jour et le lever du soleil; pour appeler les gens de la campagne à leurs travaux. — Le Grand d'Aussy, t. I, p. 303 et 309.

8..

serviteurs du marquis, et les gardiens armés du manoir, vont et viennent confusément sur les remparts; une sourde rumeur se fait entendre; tous les ponts-levis sont baissés, et Béatrix accourt à lui.

Les cheveux en désordre et la pâleur sur le front, elle s'écrie : — « Ah! malheureux, » qu'avez-vous fait!....

» — Béatrix! que s'est-il passé?.... Quel » malheur venez-vous m'apprendre?

» — Jeune homme inconsidéré! malgré » mes sages conseils, vous êtes sorti de la » citadelle : vous vous êtes à jamais perdu.

» — Expliquez-vous.

» — Ipsiboé, cette infâme magicienne, » poursuit sa carrière satanique. Maintenant » c'est un fait prouvé : tout insensé mandé » près d'elle et qui se rend à son marais, est » aussitôt puni par Dieu même. L'enfer vous

» a ouvert ses portes, Aiguemar vous ferme
» les siennes.

» — Mais Aiguemar n'est point le ciel, a
» répondu gaîment Alamède, et je pleurerai
» peu ses délices. Quant à l'enfer d'où je re-
» viens, il m'a fermé la porte au nez.....
» comme fait votre paradis.

» — Extravagant! vous osez rire!.... Le
» marquis d'Aiguemar est mort.

» — Est mort!... interrompt l'orphelin » : et
un tremblement général l'a saisi. « Ne me
» trompez-vous pas, Béatrix?..... J'aurais
» perdu mon bienfaiteur?.....

» — Oui, c'en est fait: il a cessé de vivre.
» A peine étiez-vous hors du manoir que, se
» sentant très-mal, il vous a fait appeler, ainsi
» que le sénéchal, le chapelain et le tabel-
» lion. Sans doute il voulait vous nommer son
» héritier. L'acte, dit-on, était dressé, lors-
» qu'il apprit votre disparition. Hors de lui-

» même à cette nouvelle; il prononça trois » fois le nom d'*Ipsiboé* avec une fureur déli- » rante, que suivirent des convulsions et un » évanouissement. Il ne revint à lui qu'au » bout d'une heure; mais ce fut pour envoyer » quérir Giraud de Simiane (1), son plus proche » parent et votre plus mortel ennemi.... Ce » farouche banneret, détesté de ses vassaux, » est arrivé au point du jour; un testament » en sa faveur a été clos et signé; il a fermé » les yeux au marquis; il entre en possession » de ses terres; et vous, orphelin sans appui, » vous n'avez plus d'ami ni d'asile.

---

(1) Giraud de Simiane est souvent mentionné dans l'histoire de Provence, à l'époque des guerres entre les comtes de Toulouse et de Barcelone. Il était cousin de Guillaume, comte de Forcalquier; sa famille fonda l'abbaye de Sinanque, en 1150. (Voyez le *Gall. christ.*, t. I, *Instrum.*) La maison de Simiane a eu un historien nommé *Columby*. Elle eut à *Apt* le droit de battre monnaie.

» — Mon bienfaiteur n'existe plus!..... ré-
» pète l'élève d'Éral », et quoique le sévère châtelain ne lui eût jamais témoigné une bien tendre affection; quoiqu'il traitât souvent son page, sur-tout les dernières années, avec une rigueur tyrannique, Alamède ne se souvient plus que du soin qu'il prit de sa jeunesse; et sa douleur est déchirante.

Ne se soutenant plus qu'avec peine, il s'appuie contre un poteau : « — Béatrix, ne me
» cachez rien! Vous étiez près de votre maître :
» à ses derniers momens, m'a-t-il maudit?.....

» — Il a fait plus : il vous a déshérité..

» — Que m'importe son héritage! En expi-
» rant m'a-t-il maudit ?.....

» — Non pas vous, mais *Ipsiboé*. Ses im-
» précations n'ont frappé que l'intrigante du
» marais.

» — Il ne m'a point maudit!..... répète le
» jouvencel à voix basse et sans écouter Béa-

» trix : que ces mots soulagent mon cœur ! »

Il tombe à genoux contre le poteau. Son charmant visage, éclairé par l'aurore, est inondé de pleurs. Il s'écrie : « — O mon père ! » du haut du ciel vois la douleur de l'orphe-» lin ! Il fut bien coupable envers toi ; mais » que son repentir te désarme : ombre chérie, » pardonne-moi ! »

La veuve du sommelier, attendrie, mêle ses larmes aux siennes.

« — Ne puis-je, a-t-il repris, jeter un der-» nier regard sur sa dépouille mortelle ? Ne » puis-je, à son lit funéraire ?.....

» — Non, dit Béatrix effrayée. Le cruel Si-» miane commande au château ; et déjà ses » soldats ont reçu l'ordre de vous y jeter aux » cachots si vous osez y reparaître.

» — Et qu'est devenu Izorin ?

» — Je l'ai fait évader du fort ; il est re-» tourné à sa chaumière.

» — Adieu donc, castel d'Aiguemar!.....
» Adieu, créneaux hospitaliers! vous ne re-
» verrez plus l'orphelin.....

» — Hélas! où diriger vos pas?

» — A la cabane d'Izorin. »

Il partait. « — Seigneur Alamède!... » dit la veuve du sommelier. Mais le banni l'interrompant, « — Dites tout simplement *Ala-*
» *mède:* le noble titre de *seigneur* ne peut dé-
» sormais me paraître qu'une offensante rail-
» lerie.

» — Une offensante raillerie!..... Héritier
» ou non d'un castel, vous êtes l'égal, à mes
» yeux, des premiers suzerains du canton.

» — Que dites-vous? Sans rang et sans nom,
» je suis.....

» — Vous êtes d'une illustre naissance. C'est
» Béatrix qui vous l'affirme.

» — Et quelle preuve en avez-vous.?

» — Quand la sorcière des marécages, qui

» par ses suppôts diaboliques vous avait sans
» doute enlevé à vos parens, vint vous dépo-
» ser au manoir, vous étiez enveloppé de ban-
» delettes royales; et par vos langes magni-
» fiques, par la richesse du berceau, j'ai pu
» juger......

» — Détrompez-vous; je tiens d'Ipsiboé
» elle-même que ma famille n'est point noble.

» — Et vous avez foi en ses discours!..... ne
» l'écoutez plus, fuyez-la! Veuillez m'en
» croire, c'est un monstre;.... ah! sur quelque
» bûcher un jour, j'espère, avec la grâce de
» Dieu, voir s'exhaler son âme au démon.

» — Pieux et charitable souhait!..... Que
» vous a fait Ipsiboé?.... Pour la haïr ainsi
» quels forfaits?.....

» — Ses forfaits sont encore cachés; mais
» bientôt ils seront découverts. Son habitation
» ténébreuse est un repaire de brigands. L'au-
» torité a les yeux sur elle; et tôt ou tard, je

» le prédis, la justice, armée, fondra sur le
» rassemblement impie dont la noire trame
» s'ourdit au marais de Saint-Chrisogone. »

Une troupe de soldats à cheval et quelques fantassins sortent de la grande porte du castel: « — Séparons-nous!..... dit Béatrix. J'irai vous
» retrouver ce soir à la chaumière d'Izorin.
» Je vous y ferai don d'une *amulette* révérée
» qui préserve des maléfices; ne la quittez
» jamais, sur-tout en présence d'Ipsiboé. Je
» vous remettrai de plus un reliquaire pré-
» cieux que vous portiez à votre cou quand le
» marquis vous adopta; puis enfin je vous of-
» frirai une bourse que j'ai *œuvrée* pendant
» les longues veillées d'hiver. »

Elle a dit et s'est éloignée. L'orphelin, le cœur oppressé, a pris le chemin du village. Il est sans projets, sans avenir; et sur les routes inconnues de la vie il s'avance sans guide et sans protecteur. Mais il est jeune et coura-

geux, par degrés son front s'éclaircit. S'élançant, neuf, dans la carrière, et bravant le premier orage, il sourit aux destins futurs.

« — Si j'eusse été de haut lignage, se di-
» sait-il, j'aurais pu, paladin errant, chevau-
» cher par monts et par vaux pour châtier des
» seigneurs félons et pour sauver de gentes
» dames. J'aurais pu, dans la Palestine, chef
» vaillant, me rendre immortel; et peut-être
» fille de roi n'eût point dédaigné mon hom-
» mage: mais sans aïeux, sans droits, sans
» nom, qu'essayer et que devenir? Qui voudra
» m'armer chevalier?.... Comment chausser
» l'éperon d'or?.... Où boire à la coupe d'a-
» mour?.... Écrivains philosophes! vous avez
» sans doute raison, être né noble est peu de
» chose. J'applaudis à ces doctes phrases,
» qu'*un titre n'est qu'un sobriquet*, *une dé-*
» *coration qu'un joujou*, et *une armoirie*
» *qu'un dessin* »; mais puisque, vous le dites

» vous-même, tout est hochets sur cette terre, » j'aimerais mieux ceux-là que d'autres.... si » j'avais l'embarras du choix. »

Il traversait alors le vallon, et ses yeux erraient sur la plage. Voilà le préau où, s'exerçant au métier des armes, il domptait les coursiers rétifs, luttait avec les jeunes pâtres, franchissait murs et palissades, essayait casques et cuirasses, maniait boucliers et lances, ou *devisait* sur les combats. Voilà le gymnase féodal où le jouvencel tant de fois, guidant ses compagnons *croisés*, prit d'assaut un tertre figurant Antioche ; traversa, vainqueur, un ruisseau qu'il nommait le Jourdain ; s'élança, le glaive à la main, sur un monceau de ramées qui représentait Jérusalem, et s'agenouilla humblement devant quelques pierres qui lui semblaient le saint Sépulcre.... (1).

(1) Alors c'étaient-là les jeux et exercices de presque tous les jeunes gens destinés à être un jour che-

Alamède, en soupirant, détourne la tête.... Eh quoi! pas encore vingt ans, et déjà d'amers souvenirs!... Hélas! les jeux de sa belliqueuse enfance, essais de vaillance et de gloire, se repeignent à sa pensée comme un lointain d'enchantemens. Telles sont les illusions humaines: les plaisirs, quand nous les goûtons, sont à peine des jouissances; quand ils ont fui, quand vaguement le souvenir nous les rappelle, il nous semble que ces joies passées étaient de célestes délices.

Mais une idée mélancolique n'accable pas long-temps Alamède. Sa riante imagination a bientôt chassé la tristesse; il s'affranchit des souvenirs, fuit rapidement la vallée, et bientôt est près d'Izorin.

Le pâtre, en revoyant son maître, se ré-

---

valiers. (*Voyez* le P. Le Moyne, *Poëme de Saint-Louis*, l. I. — La Curne Sainte-Palaye, *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, t. I.

jouit et se lamente. Alamède est auprès de lui, mais Alamède a tout perdu.... En sa douleur, et à l'instar de Béatrix, il a maudit Ipsiboé. Sans elle, l'orphelin d'Aiguemar serait, en ce moment, au castel, le suzerain de la contrée.

Les sentimens d'Izorin pour elle ont changé. Tel qu'un publiciste moderne, à son langage tout-à-coup il a fait faire la bascule; et oubliant qu'il fut naguère un des plus dévoués partisans de la dame de Saint-Chrisogone, il s'écrie, montrant le marais: « — Elle nous a » précipités dans une nuit d'afflictions, et la » voilà calme et paisible, entourée de ses » réverbères, qui d'un jus cherche à faire une » pierre, et d'un métal un élixir!.. Regardez! » ses fourneaux s'allument.

» — Izorin, ta tête s'échauffe.

» — Oui, plaisantez! riez! c'est le cas. Moi, » je ne vois là rien de bien gai. Vous aimez

» Ipsiboé, soit; vous la croyez bonne, c'est
» bien; mais convenez, du moins, seigneur,
» qu'elle est cause de tous vos maux.

» — Cause innocente.

» — C'est possible. Cependant je vous l'a-
» vouerai, elle commence à m'être suspecte;
» un mauvais génie la dirige; cette nuit, on
» m'a parlé d'elle, on m'a conté les faits suivans:

» Le vieux Cyprien ne trouvait point d'é-
» poux pour sa fille, il fut trouver Ipsiboé,
» qu'il révérait comme un oracle : « *Ger-*
» *trude sera établie cette année,* répond l'as-
» tucieuse dame; *avant Pâques, vous la me-*
» *nerez à l'église.* » En effet, le jour des Ra-
» meaux on enterra la pauvre fille.

» Gervais avait battu sa compagne, et le
» ménage était brouillé. L'habitante des lacs
» bourbeux veut raccommoder les époux....
» Accourue à cet effet chez Gervais, elle le
» harangue avec la plus mâle éloquence pour

» ramener son esprit à des sentimens pa-
» cifiques. Qu'est-il résulté de cette puis-
» sante interposition?...... Le mari a tué sa
» femme.

» Le jeune bûcheron Guillaume aimait la
» pastourelle Nicette, Ipsiboé se charge d'a-
» planir les obstacles qui s'opposaient à leur
» union; elle rassemble les parens, distribue
» l'or à pleines mains, n'épargne point sur-
» tout les discours, et fait si bien.... qu'au
» bout de l'an, Guillaume était soldat à Mar-
» seille, et Nicette religieuse à Nîmes.

» Je veux croire, ajoute Izorin, que tou-
» jours ses intentions sont bonnes, mais tou-
» jours ses entreprises avortent. Plusieurs
» personnes, à juste titre, l'ont surnommée
» *la fée brouillon*. Des grands effets qu'elle
» prépare, et des événemens qu'elle annonce,
» arrive constamment le contraire. Puisse-

» t-elle nous vouloir du mal pour qu'il nous
» advienne du bien! »

En parlant ainsi, le bon Izorin étalait devant son maître le peu de provisions que renfermait la cabane. Sa table rustique, à pieds inégaux, est mise en équilibre au moyen d'un bouchon et de deux tranches de navets. Puis, le repas frugal achevé, il reprend ainsi l'entretien.

« — Vous êtes trop prudent, seigneur Ala-
» mède, pour demeurer sur les domaines du
» sire de Simiane : mon toit ne peut vous of-
» frir un asile sûr; et d'ailleurs une vie oisive
» ne saurait convenir au vaillant page d'Ai-
» guemar. Pour moi, si vous y consentez, je
» vous accompagne par-tout. Que vous soyez
» guerrier ou moine; que vous soyez vassal
» ou prince, je prendrai le casque ou le froc,
» et porterai, selon la chance, mince casaque
» ou riche mante.

» — Ma résolution est prise, répond l'or-
» phelin. La nature m'a doué d'une voix so-
» nore et d'une gaîté inaltérable, demain je
» je me fais troubadour (1). J'irai de châ-
» teaux en châteaux, la harpe ou la mandore
» à la main, chanter les héros et les belles.
» Tonnant contre la tyrannie, je célébrerai
» la vraie gloire. Dans les cloîtres et dans les
» cours, aux carrousels et aux *palinods* (2),
» on entendra mes virelets, mes triolets ou

---

(1) On a beaucoup écrit sur les troubadours et les trouvères; ils furent les premiers poëtes de l'Europe moderne. *Voyez*, sur la prééminence des troubadours, Le Grand d'Aussy, t. IV, etc.

(2) *Palinods*. C'étaient des sociétés littéraires de trouvères, où les opinions variaient sans doute beaucoup, car il en est resté ce dicton : « *C'est chanter* » *la palinodie* ». Les hommes ont été toujours les mêmes, etc., etc. (*Voyez* M. Roquefort, *De la poésie française aux* XIIe. *et* XIIIe. *siècles*, p. 95.

» mes *tensons* (1), mes *sirventes* (2) ou mes
» lais d'amour. Point de solennités sans con-
» certs, point de fêtes sans troubadours.
» Mainteneurs de *la gaie science*, les nobles
» orateurs *des puys verds* n'ont-ils point par-
» tout le royaume les premières places aux
» banquets (3)? N'a-t-on point vu les rois
» eux-mêmes se dépouiller de leurs magni-
» fiques manteaux pour en revêtir leurs poë-
» tes (4)? Un de nos souverains n'a-t-il point

---

(1) *Tensons*. Dialogues rimés, dont les interlocuteurs soutenaient une question sentimentale. — Fauchet, p. 544. — Massieu, *Histoire de la poésie française*, p. 154.

(2) *Sirventes*. Poëmes satiriques. *Voyez* Roquefort, déjà cité.

(3) *Voyez* Nostradamus, *Vies des poëtes provençaux*.

(4) *Voyez* Millot, *Hist. litt. des troubadours*. — D. Rivet, *Histoire littéraire de la France*, tom. IX, p. 174, etc.

» exempté une ville de tout impôt pendant » dix ans, à condition qu'elle entretiendrait » gratuitement un troubadour (1)? Cabestaing » ne fut-il point aimé par une souveraine (2)? » Adénés, couronné par une princesse (3)? » et Hugues chanté par une reine (4)? Des » chevaliers, des ducs, des monarques ont » quitté la lance pour la lyre, et Bellone pour

---

(1) Ce fut la ville de Tarascon. (*Voyez* les auteurs déjà cités.) Jean Ier., roi de Portugal, envoya une ambassade solennelle au roi de France pour lui demander des troubadours. Voyez *Abrégé chron. de l'hist. d'Esp.*, Paris, 1777, t. I, p. 561. — Laloubère, p. 109.

(2) Voyez *Hist. de Prov.* de Papon, t. II, p. 261 et suiv.

(3) Adénés-le-roi. Voyez *Hist. des troubadours.*

(4) La reine Béatrix de Provence, posant une couronne de lauriers sur le front de Hugues de Penna, lui adressa un quatrain qui commence ainsi : « Yèn » voli faire esclatir la memoria....., etc. (Voyez *Hist. de Provence*, Nostradamus, in-f°., p. 260. — Fabre d'Olivet, *Poésies occitaniques.*)

» Apollon. Vaut-il pas mieux aimer et plaire » que verser le sang et détruire ?.... C'en est » fait, je suis troubadour.

» — Et moi ! s'écrie Izorin avec un même » enthousiasme, puisque vous êtes appelé à » la gloire des troubadours, ma vocation est » décidée pour la profession des jongleurs. » Vous serez le barde sublime, moi le chantre » facétieux, et nous voyagerons de compagnie. » Je suis un peu *fisicien* ; je sais jouer de *l'escambot* (1) ; j'essaierai de parler du ventre ; » je vendrai aussi bien qu'un autre des pro» phéties et des *spécifiques* ; enfin sur un ton» neau je saurai, au son du fifre ou du *frétel*, » en parlant au peuple assemblé, le duper » aussi complétement qu'un discoureur en po» litique à la tribune des harangues.

(1) Voyez sur ces divers jeux, tours d'adresse et talens des jongleurs, Fauchet, l. I, ch. VIII, et les *Fabliaux* de Le Grand d'Aussy.

» — Mais sais-tu quelques tours d'adresse?...

» — Oui, certes. Un oncle escamoteur m'a » donné jadis des leçons. Je sais fort bien » cercler un œuf, tourner les yeux, tirer les » dents, coiffer des chiens, saigner des chats, » ventouser des bœufs, raser des singes, ar» mer des lièvres, atteler des puces, grandir » un nain, raccourcir un géant.... Avec ces » premiers principes, on va loin. De l'activité, » de l'audace, et l'on parvient à tout ici-bas. Je » suis certain qu'aux jours futurs, l'étude, » l'expérience et le temps porteront au plus » haut degré le grand art de la jonglerie (1).

» — Il me semble, dit Alamède, qu'en fait » d'illustres charlatans, notre siècle, sans plus » attendre, est assez bien approvisionné; il

(1) Voyez sur les jongleurs, leurs facéties, et leur célébrité, les *Fabliaux* de Le Grand d'Aussy. — Fauchet, l. I, ch. VIII, etc.

» en peut même offrir aux suivans; mais tous,
» au reste, se ressemblent; chaque âge et
» chaque règne présentent, à peu de variations
» près, mêmes théâtres, même spectacle et
» mêmes tours de passe-passe. Quelques tré-
» teaux pour haranguer, des nains y faisant
» des géans, divers animaux en parade, l'em-
» pirique y vantant ses drogues, beaucoup
» d'oisifs pour écouter, forces niais pour ap-
» plaudir, et toujours des bêtes rasées.
» — Partons-donc, s'écrie Izorin; il me
» tarde de débuter en ma nouvelle et vaste
» carrière. J'observerai les grandes scènes, et
» je jouerai la petite pièce. Vivent les hauts
» et bas jongleurs! en eux tous que de res-
» semblances! Les premiers, sous un gobelet,
» font disparaître une noisette; les seconds,
» sous un plafond d'or, font disparaître un
» potentat: je ne vois là de différence qu'entre
» la chose escamotée.

» — Oui, partons! répète Alamède; mais il » me manque une mandore.

» — Il me manque bien autre chose! Le » bagage obligé d'un jongleur a des détails à » l'infini. En partie, et pour commencer, » voici l'attirail qu'il me faut. Une fronde et » des masques, un tambour et de petits bâ- » tons, un singe et des rasoirs, une trompette » et du coton, des pommes, des couteaux et » du chanvre, quelques verres et des grelots, » du fil d'archal et des bouteilles, un trépied, » un sabre et des flûtes, une paillasse et des » cimbales, un réchaud et des toiles peintes, » des cerceaux et de longues fioles, un capu- » chon et forces bêtes.

» — Grand Dieu ! que d'objets! Quelle » charge! interrompt le barde futur. Que d'a- » chats à faire! Qui paiera?

» — Mes auditeurs.

» — Mais en pérorant devant eux, si tu dé-
» raisonnes?

» — Ils paieront.

» — Si tu les bernes?.....

» — Ils paieront encore.

» — Si tu les trompes?.....

» — Ils paieront toujours.

» — Et si tes spécifiques les tuent?.....

» — Ah!..... Les trépassés ne paient plus. »

La porte de la chaumière s'ouvre, et Béatrix paraît. Elle remet à son élève chéri ce qu'elle possède de plus précieux : son amulette, un reliquaire, une bourse et trois pièces d'or. Bien qu'ignorant les projets d'Alamède, elle a porté aussi sa mandore; elle a pensé que cet instrument pourrait charmer sa solitude.

« — Chère Béatrix! dit l'orphelin, je refuse
» ces pièces d'or..... Mais cette lyre!..... Ah!

» c'est le ciel qui vous inspira la pensée de
» m'en faire aujourd'hui le don. »

Et, plein de reconnaissance, il l'instruit des plans qu'il a formés. La veuve du sommeiller applaudit à ses résolutions; et, vers la fin de la journée, après les plus touchans adieux, elle quitte en pleurant ses élèves.

. . . .

Izorin n'avait point oublié sa rencontre avec le sire de Monterolles; il a répété à son maître ces paroles du paladin : « — Si jamais
» Alamède se trouve sans appui, privé d'asile
» et sans secours, qu'il vienne au castel de
» mes pères! Je veux être son protecteur. »

L'orphelin avait joué, dans son enfance, avec Hugues, alors jouvencel; il conservait en sa mémoire, et son souvenir, et ses traits. Dès le lendemain, commençant sa vie aventureuse, il ira frapper à la porte du vieux manoir des Monterolles.

Mais avant de quitter Aiguemar, peut-être pour toujours, il veut revoir Ipsiboé. N'écoutant à ce sujet aucune des représentations d'Izorin, il lui a défendu de le suivre; et le jour fixé pour son départ, s'étant levé avant l'aurore, il vole au marais redouté.

Entraîné par un charme irrésistible vers la dame de Saint-Chrisogone, Alamède ne lui attribue point ses malheurs; bien qu'il trouve étrange sa conduite, il ne saurait la condamner; et se rappelant les soins maternels qu'elle lui prodigua dès le berceau, il continue à lui vouer une reconnaissance éternelle.

« — Ipsiboé, magicienne! disait-il. Quelle » odieuse calomnie! Ses discours sont pleins » de piété, ses conseils sont pleins de sagesse. » Quant à ses vastes plans politiques, je ne » puis encore les juger; mais des paroles élo» quentes offrant des espérances sublimes, » des maximes de gouvernement pures comme

» des pensées du ciel, m'ont paru sortir de ses
» lèvres; et combien leur charme est puis-
» sant!..... Depuis qu'elles ont frappé mon
» oreille, je les entends à tout moment, qui
» retentissent dans mon cœur. »

Le reliquaire, qu'une chaîne de métal suspend à son cou, fixe alors son attention; il ralentit sa marche et le considère avec soin. Plaque arrondie et en vermeil, il a la forme d'un médaillon. Il contient, selon Béatrix (qui cependant n'a pu s'en assurer), plusieurs morceaux de la vraie croix et plusieurs cheveux de la Vierge. L'orphelin essaie de l'ouvrir; mais le médaillon est à secret; il est fermé depuis plus de vingt ans; et ses efforts sont inutiles.

Le ciel était sombre et nuageux : bientôt la pluie tombe à torrens. Alamède est au milieu du marais, dont les sentiers coupés et glissans n'offrent qu'obstacles et périls. Le

sol s'enfonçait sous ses pieds; et ses membres saisis par une humidité glaciale perdaient leur vigueur et leur souplesse. Forcé de quitter la voie qu'il suivait, et que venait de rendre impraticable le débordement des eaux voisines, il en prend une autre au hasard. Il longe des canaux bourbeux, s'ouvre une route à travers des ronces, tourne, serpente, rétrograde, enfin se perd entièrement.

En une étroite et profonde cavée, bordée de sureaux et d'épines, il s'enfonce à l'aventure. Un amas de ruines l'arrête. Il veut franchir ce nouvel obstacle; mais son pied s'embarrassant dans des pierres et dans des racines d'arbre, il perd l'équilibre et tombe.... Il roule du haut des décombres en un obscur et long fossé.

Sa tête a frappé contre un grès; la douleur qu'il ressent est vive, il reste étourdi de sa chute. Il n'a point perdu connaissance, mais

ses yeux sont comme voilés; le désordre est dans ses esprits; et soit illusion, soit réalité, il croit voir des lumières errantes passer rapidement devant lui, des figures semblables à des fantômes se glisser derrière des arbres; tandis que des sons tristes et creux, harmonie d'offices funèbres, retentissent à son oreille.

Il demeure quelques minutes étendu et sans mouvement. Soudain un coup violent, tel que celui d'un marteau battant le fer, s'est fait entendre; un craquement aigre l'a suivi; un fort courant d'air s'est fait sentir; et l'orphelin revenant à lui commence à distinguer clairement les divers objets qui l'entourent.

Presque enseveli sous des ruines, il s'est à demi relevé. A sa gauche est une maçonnerie informe et délabrée, couronnée d'arbustes sauvages. A sa droite est une muraille, au

milieu de laquelle et à peu de distance une porte basse est pratiquée. Frappée par une main ferme, elle vient en criant de tourner sur ses gonds. Qu'aperçoit l'élève d'Éral?....

Une file d'individus à robe noire et monastique s'avance vers l'entrée secrète ; un capuchon couvre leur tête; une corde serre leurs reins; à leurs bras pendent des rosaires; leurs mentons ont de longues barbes. Des os et des têtes de morts sont peints sur leurs grands scapulaires; leur psalmodie est vague et confuse. Appuyés sur de longues piques, ils marchent à pas mesurés. Ce sont, à n'en pouvoir douter, des sorciers ou des capucins.

De nombreux chevaliers les suivent. Par-dessus leurs corselets, et à la manière des anciens Normands, ils portent une chemise de mailles; un rameau d'olivier béni surmonte leur casque d'acier; et une gaze de couleur

sombre tombant de leur visière levée dérobe leurs traits à la vue.

Cette étrange procession défile avec le plus grand ordre; Alamède, caché par des joncs marins, n'en a point été remarqué. La porte du mur est restée ouverte; il voit une salle voûtée que d'énormes torches éclairent. Les guerriers et les moines l'ont franchie rapidement; se sont emparés, en passant, d'une partie des flambeaux; foulent déjà d'autres enceintes; et l'orphelin les perd de vue. Au bruit éloigné de leurs pas, il juge de la vaste étendue de ces communications souterraines.

Le jouvencel n'entend plus rien. Pâle et chancelant il se lève: il souffre encore, mais ses forces reviennent; ses contusions sont peu dangereuses; et, la pluie ayant redoublé, il ose chercher un abri sous la voûte mystérieuse.

Il entre.... : la première salle est déserte.

Çà et là brûlent des flambeaux; l'audacieux en saisit un et poursuit sa marche plus loin. Il suit un étroit corridor, parcourt plusieurs pièces profondes, et se trouve en un grand caveau entièrement tendu de noir. Des boucliers, des lances, des glaives, y sont confusément amassés comme au magasin d'armes d'un fort. Au milieu s'élève une colonne torse chargée d'ornemens symboliques, de figures égyptiennes et d'hiéroglyphes inconnus. Au fond, un manteau écarlate semble recouvrir un cercueil; et à l'entour, en des réchauds, brûlent des plantes aromatiques.

Deux tableaux parent cette enceinte. L'un représente un chef guerrier au fond d'une chapelle antique; ses traits peignent le désespoir; un sceptre à ses pieds est brisé; des prêtres, arrachant son armure, le revêtissent de leur robe. Deux noms sont écrits sur le cadre : « *Fernand Bozon* ». Au bas du portrait

sont ces mots : « *Peuple, il peut revivre, ven-* » *geance !* »

L'autre peinture offre une femme assise sous le dais souverain. Son maintien noble est d'une reine, son regard céleste est d'un ange ; telle que les déités de la fable, elle joint la grâce à la beauté. Devant cette image suave Alamède reste en extase..... Mais un poignard, que tient une main invisible, a tracé ces mots sur le trône : « *Peuple! haine* » *à l'usurpatrice!* » En un lointain vaporeux, on revoit la même princesse ; mais tout est changé autour d'elle, des religieuses coupent ses longs cheveux, et un voile noir levé sur sa tête présente ces paroles en caractères de sang : « *Disparaisse ainsi Zénaïre!* »

Le sensible page a frémi.... A l'instant une voix sinistre, rompant un silence effrayant, du fond de l'enceinte lui crie : « — Qui t'amène » ici, téméraire ?.... »

L'orphelin recule troublé. Des frissons courent dans ses veines..... et son flambeau vacille en sa main. Derrière la colonne torse une figure grandie par les ombres et qui lui paraît gigantesque, vient à lui sombre et menaçante, comme une apparition funeste. Son attitude imposante annonce la puissance; mais quelle sorte de puissance? Celle des démons ou des anges? Celle des vivans ou des morts?

Elle approche..... se débarrasse du drap noir dont elle était enveloppée : O surprise! c'est Ipsiboé; c'est l'inconnue aux grands effets.

Entre ses cheveux, d'un noir d'ébène, s'entremêlent des chaînons d'or, qui, de distance en distance, présentent des médailles antiques; l'une d'elles, d'un volume énorme, fixée au milieu de son front, offre une face monstrueuse à longues oreilles, qui semble

figurer Midas; et pour compléter sa coiffure, une branche fleurie de mirte artificiel retombe du sommet de sa tête, portant deux roitelets en cire.

Elle est revêtue d'une tunique de soie bleue, doublée de fourrures grisâtres et garnie de plumes de paon. Attachée sur ses épaules par des galons et des aiguillettes, une draperie rouge et royale tombe à plis pressés jusqu'à terre, et derrière elle traîne au loin. Deux écharpes en sautoir suspendent à ses côtés un soleil et une lune en pierreries. Enfin, autour de cette parure somptueuse flottent, tortillées au hasard, des gazes à paillettes d'argent, qui, accrochant tous les objets, contrarient la marche et les gestes de la haute et puissante dame.

Un ajustement si bizarre, des ornemens si magnifiques, une pompe si déplacée, ont fait oublier au jouvencel les images antécédentes.

Ses craintes se sont dissipées. Grâce à l'appareil splendide de l'habitante du marais, il lui semble qu'en un instant le drame est devenu parade. A ses yeux la scène a changé; il n'aperçoit plus l'effrayant, il ne voit plus que le burlesque.

«—Téméraire! répète une seconde fois » Ipsiboé d'un ton impératif, que veux-tu? » que demandes-tu? »

Mais cette apostrophe sévère ne frappait plus alors qu'à faux, et n'était plus à l'unisson avec les pensées d'Alamède. Vainement le page étourdi cherche à contenir les élans de sa gaîté irréfléchie, son caractère léger l'emporte; et mettant un genou en terre, il répond d'un air dramatique :

«—Reine de ces régions obscures! je viens » prendre part à vos joies et demander place » à vos fêtes. Sur votre merveilleux théâtre » admettez un acteur de plus. Que les rôles

» doivent être beaux, si j'en juge par les
» costumes!

»—Jeune extravagant! » réplique avec noblesse et dignité la dame de Saint-Chrisogone, « en quels lieux oses-tu railler?... auprès
» du tombeau de ton père.

»—De mon père! » répète l'orphelin.

En effet, là, presque à ses pieds, est un coffre ou cercueil de plomb qu'une pièce d'étoffe écarlate ne cache à ses yeux qu'en partie.

«—Et sur qui tombent tes sarcasmes?
» poursuit Ipsiboé, sur celle qui t'a servi de
» mère. »

L'élève d'Éral interdit, sentant la force du reproche, a déjà reconnu sa faute; les regards baissés il se tait:

«—Et ton ambition, reprend-elle, est d'être
» un jour l'un de nos preux!.... Insensé! con-
» nais donc d'abord les lois de la chevalerie.

» Qui suit le sentier de l'honneur respecte les
» secrets d'autrui, quelque curieux qu'il puisse
» être, et jamais n'insulte une femme, quel-
» que étrange qu'elle lui paraisse. Non, l'éperon
» d'or n'est point fait pour toi. L'homme
» annonce dès son printemps ce qu'il doit être
» à son été. Jamais il n'arrivera à la gloire,
» s'il n'a point en lui ce noble instinct de la
» vertu, qui, sans qu'on ait besoin de les lui
» inculquer, lui dicte les devoirs sacrés de la
» vie. Honte à celui dont l'esprit futile n'étu-
» die rien, et rit de tout! Il n'est qu'une argile
» pétrie qui présente une forme humaine,
» mais à laquelle il manque une âme. »

Elle dit : et ses grands yeux noirs étaient attachés sur lui avec une expression de tendresse et de regret plus accablante encore que ses paroles. Son accent était doux et triste, son maintien calme et majestueux. « — O ma
» bienfaitrice! ma mère! s'écrie l'orphelin

» repentant, je suis coupable, je le sens.....
» Mais, vous venez de me le dire, celui qui
» m'a donné l'existence, ici repose en ce cer-
» cueil; sans doute vous l'avez connu, peut-
» être vous l'avez aimé..... Aux cendres révé-
» rées du père accordez le pardon du fils! »

Que sa prière était touchante!.... Ipsiboé lui tend les bras, et tous ses torts sont effacés.

Un bruit éloigné se fait entendre. La dame du marais tressaille; elle s'élance vers une porte du caveau, qui ouvrait sur un escalier, la ferme précipitamment, et revenant au jouvencel d'un air inquiet et agité : « — Impru-
» dent! lui dit-elle, en ce sanctuaire caché
» sais-tu quels dangers te menacent? C'est à
» Saint-Chrisogone que se réunissent les mem-
» bres du grand ordre que je préside. Ces
» caveaux sont sous ma demeure. Les *invisi-*
» *bles* sont montés à la salle des conférences;
» et sache que le lieu où nous sommes, lieu

» d'initiations et d'épreuves, ne doit s'ouvrir
» qu'aux seuls mortels affiliés à nos mystères.
» D'après nos statuts et nos lois, tout profane
» entré sous ces voûtes et pris dans nos en-
» ceintes sacrées, y doit être immolé sur
» l'heure. Nul protecteur, nulle puissance ne
» sauraient lui sauver la vie (1).

» — Se peut-il! Quelle loi féroce!... Quelles
» cavernes infernales!...

» — Paix! interrompt Ipsiboé, paix! ta voix
» peut être entendue. »

Mais parcourant la salle des yeux, l'orphelin poursuit en ces mots : « — Un appareil
» lugubre et magique!... Des signes et des
» rites barbares!... Un tribunal secret et sans
» appel!... Des œuvres de sang et de ténèbres!...
» Vos prétendus réformateurs ne sont... »

Il ne peut achever. Un geste menaçant et

---

(1) C'était-là un des premiers statuts de l'ordre.

terrible l'arrête... D'une voix forte et solennelle, Ipsiboé s'est écriée :

« — Enfant presque encore au berceau, tu
» veux déjà juger des hommes ! Aveugle, tu
» ne connais que les ténèbres, et tu insultes
» la lumière ! Ciron visible à peine, tu ram-
» pes, et tu défies l'aigle des nues !... Tremble !
» sur ta tête est la foudre.

» — Moi trembler ! répond impétueusement
» Alamède. Qui ? moi !... Les menaces humaines
» ne m'ont jamais épouvanté. Eclate, ton-
» nerre inconnu ! *Invisibles*, apparaissez ! Ici
» quels que soient les dangers, de quelque
» arrêt que l'on me frappe, mes regards res-
» teront levés ; et nul pouvoir occulte et noc-
» turne ne me fera baisser la voix. »

Un mélange inexprimable de satisfaction et d'effroi se peint sur les traits de la dame de Saint-Chrisogone. « — Et c'est ainsi, con-

» tinue-t-il, que vous recevez mes derniers » adieux!... Frappé par l'infortune, je venais » chercher près de vous un adoucissement à » mes peines; et vous m'allez chasser de ces » lieux sans me questionner sur mon sort, » sans me consoler de mes maux, sans vous » inquiéter de mon avenir, et sans même vous » informer si je pourrai jamais vous revoir!

» — Je suis instruite, repond l'extraordinaire » femme, des événemens que tu nommes des » infortunes. Le marquis d'Aiguemar n'est » plus, Simiane est son héritier....

» — Et l'orphelin est sans asile, ajoute l'é- » lève d'Éral.

» — Et ta grande carrière s'ouvre, dit la » dame mystérieuse.

» — Mes jours paisibles sont passés.

» — Tes hautes destinées s'avancent.

» — Mes hautes destinées! répète Alamède

» avec impatience; vous vous jouez de ma
» misère. Pardon si j'ose vous parler avec
» cette franchise; mais je suis las des mé-
» taphores, des problèmes et des prophé-
» ties. Votre attente et vos espérances ne me
» semblent qu'illusions, mes malheurs sont
» réalités. Je ne suis point d'un sang il-
» lustre....

» — Tu ne l'es point! Qui te l'a dit?

» — Vous-même. Et voici vos paroles:
» *Ton dernier aïeul fut un serf.*

» — Je n'ai dit que la vérité.

» — Or donc, ma naissance est commune?

» — Non. Tu sors d'une noble race.

» — Quel langage contradictoire!

» — Je ne dis que la vérité.

» Alamède, poursuit-elle avec une anxiété
» croissante, la mort ici plane sur toi. Quitte

» ces périlleuses voûtes; sous huit jours, je
» te reverrai.

» — Sous huit jours !.... Et comment? Et
» où ?.... Je serai peut-être hors du royaume.

» —Hors du royaume !.... Quels projets?...

» — Dois-je séjourner plus long-temps sur
» les terres d'un ennemi? Giraud et ses fa-
» rouches soldats peuvent m'arrêter à toute
» heure. Mon parti est pris. Simple trouba-
» dour, je pars demain. Je n'ai d'autres tré-
» sors que ma lyre, et d'autre appui que mon
» courage; mais si la poésie et les chants ont
» quelque empire sur les hommes, je n'ai
» rien à craindre du sort.

» — Troubadour! répète Ipsiboé avec dé-
» dain. Brillante carrière à choisir que celle
» d'un ménétrier ambulant!.... Être dérai-
» sonnable! il s'agit bien pour toi en ce mo-
» ment de vers de musique et de lyre!.... »

Mais au loin le bruit redoublait; des voix confuses se répondent.

« — De grâce, ô mon fils ! reprend-elle, » retire-toi, je t'en conjure !

» — Non, dit l'orphelin d'un ton ferme, » dussé-je périr, je reste..., à moins que rom- » pant le silence, vous ne m'appreniez enfin » qui je suis.

» — Demain, tu sauras tout, je le jure.

» — Demain, je pars pour Monterolles.

» — Eh bien ! à l'aurore nouvelle, tu me » trouveras sur ta route aux *ruines de Ma-* » *rius*.

» — Et là, plus de secrets ! nuls détours !... » Là, le voile......

» — Sera levé. Mais obéis d'abord à ta » mère ! Fuis ! »

Elle a saisi sa main et l'entraîne; le jouvencel ne résiste plus. Passant devant le tableau

de Zénaïre : « — Que cette reine est belle !
» dit-il, que cette image est ravissante !

» — Ah ! lui répond Ipsiboé, n'y arrête
» point tes regards ; cette usurpatrice du trône,
» femme aussi perfide que belle, est la fille
» du roi Raymond. Haine à cette race étran-
» gère !.... Toi, plus encore que personne,
» maudis cette famille ennemie ! Raymond fut
» l'assassin de ton père, et le sang appelle
» le sang.

» — Toujours des révélations ténèbreuses !
» reprend l'orphelin d'Aiguemar, toujours de
» sinistres annonces ! *Et le sang appelle le sang !*
» Quoi ! voilà les saintes maximes des grands
» réformateurs du genre humain ! Ainsi donc
» les *invisibles*, appelés, disent-ils, à affran-
» chir les nations, et marchant l'Évangile à la
» main, ne parlent que de sang et de haine, à
» l'exemple des autres sectes !

» Ainsi cet ordre pieux, qui veut établir sur
» la terre la vraie église apostolique, com-
» mence par prêcher la vengeance!.... »

Ipsiboé se tourne vers lui. Son regard est d'une inspirée : « — Non, s'écrie-t-elle avec
» énergie, ils ne prescrivent point la haine,
» ils ne commandent point l'homicide; mais
» ils apportent la lumière; et que veulent-
» ils? La justice. L'homme-dieu lui-même en
» courroux chassa du Temple les impies. Sé-
» parer l'ivraie du bon grain est la loi du Juge
» suprême; le châtiment n'est point la ven-
» geance; et la coupe des désolations doit
» être versée sur le globe, pour que du chaos
» épuré ressorte l'Eden immortel. »

Alors sur les marches de l'escalier descendant aux caveaux, des pas précipités retentissent. L'angoisse d'Ipsiboé est à son comble : et la pompe extravagante des ajustemens

qu'elle porte, en opposition avec la nudité funéraire des voûtes qu'elle traverse; le pouvoir souverain qu'elle affecte, si peu en harmonie avec la frayeur extrême qu'elle manifeste; tout à-la-fois, hors d'elle et en elle, offre contrastes et démence.

Parvenue à l'étroite galerie conduisant à la première salle d'entrée : « — Adieu ! lui dit-
» elle à voix basse. Franchis à la hâte ces
» dernières enceintes; et sur-tout prends garde,
» ô mon fils ! que tes pas ne soient entendus. »

Mais l'effroi d'Ipsiboé ne s'est point communiqué au jouvencel. Tandis qu'elle lui parlait, il se retraçait rapidement les objets nombreux et divers qu'il avait vus depuis sa chute. Une procession, des chevaliers, une caverne, des aromates, un chant d'église, des peintures, un cercueil, des torches funèbres; et jetée au milieu du tout, une es-

pèce de reine tragique chargée de plumes, de fourrures, de fleurs, de pierreries et de gazes.... Le croirait-on? L'orphelin rit.

« — Calmez vos craintes, répond-il, et fiez-» vous à ma prudence. Semblable à ces cirons » inaperçus auxquels vous m'avez si gracieu-» sement comparé, je saurai me glisser sans » bruit le long de ces voûtes bleuâtres; le » ver qui file dans les sépulcres sera moins » silencieux que moi. »

En prononçant ces mots, il serrait d'une main celle d'Ipsiboé sans remarquer que de l'autre il avait penché son flambeau contre les parois de l'obscur passage. Là était amassée une grande quantité de soufre, de salpêtre, de résine et de matières bitumineuses. Le feu prend à ces substances combustibles, dont plusieurs étaient comprimées. Une forte détonnation a lieu. Ipsiboé jette un cri perçant;

les gazes qui flottent autour d'elle se sont enflammées; elle fuit, entourée de banderoles de feu, vers l'enceinte tendue de noir, et va y tomber hors d'elle-même au milieu d'un groupe de moines dont se remplissaient les caveaux.

Alamède aussi prend la fuite, mais par une route opposée : refermant après lui sur les *invisibles* une des portes du passage, il en tire les longs verroux; et aveuglé par la fumée, noirci par le feu, assourdi par les détonnations, il parvient à la salle d'entrée. Hélas! un rapide courant d'air vient de pousser la porte extérieure, dont la serrure est à secret. L'orphelin ne saurait l'ouvrir, et toute issue lui est fermée.

Une hache s'offre à sa vue, il s'en empare, et frappant l'épais bois de chêne qui lui barre le passage, il a fait retentir les airs du plus

effroyable fracas. Prêtres et soldats sont à sa poursuite, et cherchent à briser de leur côté la porte verrouillée qui les sépare de lui. Les cris de la dame du marais ont attiré aux souterrains toute la société secrète. Par-tout frappe la hache et résonne le marteau. L'écho des sombres cavités en multiplie les sons tonnans. A ces éclats se mêlent les clameurs des religieux et les menaces des chevaliers. C'est la rumeur étourdissante d'une place prise d'assaut; et le jouvencel d'Aignemar, en ce désordre impossible à peindre, frappant l'obstacle qui l'arrête, et non moins bruyant qu'un cyclope battant l'enclume d'une forge, à chaque coup violent se répète: « — Je saurai me glisser » sans bruit le long de ces voûtes bleuâtres; » le ver qui file dans les sépulcres sera moins » silencieux que moi. »

La porte enfin tombe enfoncée : Alamède

est hors des caveaux. Aussitôt, léger en sa course, il franchit les décombres sous lesquels il avait précédemment roulé ; il saute les ravins, passe à la nage les canaux, se fait jour à travers les haies, se fraie un sentier dans les bourbes ; et blessé, enfumé, trempé, ensanglanté, couvert de boue, brûlé, gelé, presque en haillons, il arrive, l'air triomphant, à la chaumière d'Izorin.

LIVRE QUATRIÈME.

« — En quel état vous revois-je, seigneur
» Alamède ! s'écrie Izorin en apercevant son
» maître. Qu'a fait de vous Ipsiboé ?

» — Demande-moi plutôt ce que j'ai fait
» d'elle, répond l'orphelin en riant.

» — Vos vêtemens sont tout trempés.

» — Ceux d'Ipsiboé sont brûlés.

» — Du sang ! Vous seriez-vous battu ?

» — J'ai frappé vigoureusement.

» — Et quels ennemis ?

» — Une porte.

» — Seraient-ce là tous vos exploits ?

» — J'ai de plus enfumé des voûtes, effrayé

» des moines, allumé du soufre, écouté des
» pseaumes, vu des portraits, lancé des ton-
» nerres, lu des devises, admiré des four-
» rures, suivi une procession et flambé des
» gazes.

» — Voilà une matinée bien remplie; mais,
» seigneur, je n'y comprends rien.

» — Cher Izorin, ni moi non plus. Et qu'as-
» tu fait en mon absence?

» — Votre mandore est là, j'ai chanté.

» — En ce cas, nous avons aujourd'hui
» changé de rôles. Izorin a fait le troubadour,
» Alamède a fait le jongleur.

» — Mais, expliquez-moi ?....

» — Impossible!

» — Avez-vous vu Ipsiboé? Était-elle en sa
» solitude?

» — En sa solitude! non, certes. Elle tenait
» cour plénière.

» — Et comment?

»—En grande tenue.

»—Mais, seigneur, où donc?

»—Dans sa cave.

»—Ses conseils?....

»—Je les ai reçus.

»—Ses consolations?....

»—Sont données.

»—Son accueil?.....

»—Je l'ai trouvé froid.

»—Et ses adieux?....

»—Étaient brûlans.»

Izorin, dont chacune des questions a été interrompue, ne partage point l'hilarité de son maître; il fronce le sourcil et se tait. Alamède se dépouille de ses vêtemens, en change une partie, sèche l'autre, et renoue ainsi l'entretien.

«—Demain, à l'aurore naissante, nous » partirons pour Monterolles, et visiterons, » sur la route, *les ruines de Marius*.

» — *Les ruines de Marius !* C'est un repaire » de brigands.....

» — Une noble dame m'y attend, dit mystérieusement l'orphelin; un rendez-vous m'y » est donné. »

Trompé par l'air malin d'Alamède, Izorin, en cette entrevue, croit voir une aventure amoureuse : il sourit d'abord, puis troublé :

« — Mais pourquoi choisir de tels lieux pour » une tendre conférence ? Quoi ! des ruines !....

» — Des ruines » ! reprend le jouvencel avec feu et d'un ton qui exprimait, au choix de l'auditeur, ou l'enthousiasme ou l'ironie. « Ah ! pour une âme rêveuse et sensible, » quel aspect est plus enchanteur ! Quel lieu » de rendez-vous mieux choisi !.... C'est au » milieu des ruines que se révèlent au vrai » génie les mystères de la pensée; que se » découvrent au savant les secrets de la créa» tion; et que s'offre au chantre inspiré la

» clef des harmonies célestes. Là le mortel sent
» mieux qu'ailleurs, à travers sa faiblesse hu-
» maine, son immortalité divine. Là, plus
» seuls et plus à eux-mêmes, les amans aiment
» davantage. Les ruines sont sur la terre les
» révélations du passé, les grandes leçons du
» présent, les prophéties de l'avenir. Aux
» regards du paysagiste, point d'admirables
» vues sans elles. En tout, et par-tout ici-bas,
» l'homme aime les renversemens. Poëtes,
» rois, législateurs, prêtres, artistes, conqué-
» rans! qui vous fait briller? Les ruines. Que
» vous voit-on fonder? Des ruines. Que reste-
» t-il de vous? Des ruines. Variétés du monde
» terrestre, épisodes du monde moral, chutes
» et décombres! salut. Du grand tableau de
» l'univers vous êtes les sublimes ombres; et
» si le premier homme, ennuyé, se promena
» triste dans Eden, et, désœuvré, fit des so-

» tises, c'est qu'en ce jardin ravissant sans
» doute il manquait des ruines. »

Ne sachant comment prendre cette tirade, imitée en sa contexture de la dame des marécages, Izorin, la bouche béante, écoutait l'élève d'Éral; et son burlesque sérieux semblait demander « *faut-il rire?* » Pauvre pâtre du douzième âge! que n'as-tu vécu de nos jours! Combien de fois naïvement, à de certaines assemblées, en écoutant certains discours, aurais-tu fait ces questions: « *Faut-il*
» *pleurer?* ou *faut-il rire?* »

Après un instant de silence: « — Nos baga-
» ges sont-ils prêts? reprend Alamède.

» — Certainement, et la charge sera légère.
» Mais la dame qui vous attend est jeune et
» belle, noble et riche?

» — Jeune! répond l'orphelin, c'est un pro-
» blème. Belle! c'est une question. Noble!

» c'est un secret. Et riche ! c'est un mys-
» tère.

»—Me voilà parfaitement au fait. Du moins,
» seigneur, elle vous aime?

»—Elle m'en a donné des preuves.

»—Vous l'aimez de même?

»—Sans doute.

»—Et cette belle?....

»—Est Ipsiboé.

»—Encore!... dit Izorin désolé. Quoi! tou-
» jours elle! et jamais qu'elle!....

»—Ce sont d'importantes affaires qui l'amè-
» nent auprès de moi.

»—Oui, quelque nouvelle entreprise! C'est
» toujours la dame affairée. Elle se démène et
» s'agite comme Sisyphe roulant sa pierre, si
» ce n'est que le fils d'Éole laissait, du haut
» de la montagne, retomber le roc sur son
» sein, et qu'Ipsiboé, au contraire, le jette
» sur celui des autres. »

Le char du dieu du jour rayonnait à l'orient lorsque Alamède et son compagnon, descendant une des collines d'Aiguemar, prirent la route de Monterolles. L'air était lourd, le chemin fatigant, et la chaleur étouffante. « — Que n'avons-nous deux destriers » ! dit l'orphelin en soupirant.

« — Au dernier tournois, répond Izorin, le » sire de Venous, pour déployer sa magnifi- » cence, en a fait brûler trente (1) : j'étais » présent à ce spectacle ; qu'avec joie, à » mon profit, j'en aurais sauvé un couple !... » Tous ont péri dans la fournaise, comme les » Machabées sur la glace ; ils ont fondu sur » le bûcher comme les ailes d'Icare au soleil ; » ils ont disparu sous les flammes comme » Pharaon sous les eaux....

---

(1) Ce trait est cité par La Curne Sainte-Palaye, *Mém. sur l'anc. chevalerie*, t. II, V^e. part., p. 78, et par Papon, *Hist. de Prov.*, t. II, p. 252.

» — Admirables similitudes !.... Mais que » vois-je là qui s'avance ?

» — Les frères de l'*Agnus Dei.*

» — Sainte Vierge ! quelle mascarade !

» — Parlez plus bas, dit Izorin. Un blas- » phème vous est échappé. Songez à l'impôt » établi ; songez au vide de nos bourses. Ah ! » si l'on vous eût entendu !.... Prendre en » vain le nom de la Vierge est une affaire de » vingt sous (1) !

» — Et le nom d'un saint ?

» — C'est trois sous.

» — Trois sous ! répète l'orphelin. Le taux » n'est point exorbitant pour des blasphèmes » à prix fixe ! Si jurer devient fantaisie, on » se la passe à bon marché. »

Les associés de l'*Agnus Dei* marchent len-

---

(1) Voyez, sur cet extraordinaire impôt, Papon, *Hist. de Prov.*, t. II, p. 270. — *Statut. arel.*, *mss.* — *Statut. aven.*, *mss.*

tement et deux à deux. Un charpentier était leur chef (1). Il prétendait avoir reçu du ciel une image de Marie, avec des notes secrètes, pour fonder un ordre bénin et changer les destins du monde. Trois drapeaux à figures saintes suivent la congrégation. Les frères à

---

(1) Il s'appelait Durand, il était du Puy-en-Velay. D'abord l'association n'eut rien d'effrayant; mais bientôt tous les fainéans et scélérats poursuivis par la justice, s'envolèrent sous l'égide sacrée. Les *frères* déclarèrent la guerre à tous les nobles, prêtres et seigneurs, et, le fer et la flamme à la main, pillèrent les châteaux, couvens et maisons riches. Ils portaient la barbarie jusqu'à faire rôtir les enfans sous les yeux de leurs mères; ils mutilaient et torturaient leurs victimes; incendiaient les cloîtres et les castels; versaient enfin des flots de sang, et ravageaient le midi de la France. Toute la noblesse enfin s'arma et extermina ces bêtes féroces. (*Voyez*, sur ce singulier ordre pieux, Papon, *Hist. de Prov.*, t. II, liv. IV. — *Hist. du Lang.*, t. III., p. 63. — Velly, *Hist. de France*, t. III, p. 280. — Anquetil, *Hist. de France*, t. II, p. 89.)

nouvelles doctrines sont tous coiffés de linges blancs; ils portent sur leur poitrine une madone en plomb, avec cette légende: « *Agnus* » *Dei, qui tollis peccata mundi, dona nobis* » *pacem* ». Et pour bien remplir la mission prescrite par ces mots de leur devise sacrée, « *dona nobis pacem* », ils brandissent un glaive en leur main, ont des poignards à leur ceinture; et pillant, brûlant, ravageant, ils appellent le peuple aux armes contre les ennemis du royaume, les Toulousains et les hérétiques.

La bande pieuse a passé. « — Ah! s'est » écrié l'orphelin: *Libera nos, Domine*, des » frères de l'*Agnus Dei!* »

Il continue sa route; et bientôt d'un mont élevé (1), il découvre la fameuse

---

(1) La montagne Sainte-Victoire: elle est élevée, dit-on, de cinq cent trente-deux toises au-dessus du

plaine (1) où Marius, un siècle avant l'ère chrétienne, défit l'immense armée des Teutons.

« — Vois-tu ces vastes champs vers le nord? » dit le troubadour au jongleur. Là, jadis, en » moins de deux jours, deux cent mille soldats » périrent. Regarde cette rivière à l'est (2). C'est » là que les femmes des Teutons, voyant fuir » leurs époux vaincus, fondirent, armées de » haches, de couteaux et de piques, au plus » épais de la mêlée. Frappant sans distinc» tion leurs ennemis pour les repousser, et » leurs maris pour les ramener au combat, » elles saisissaient avec leurs mains les glaives

---

niveau de la mer. On croit qu'elle porte ce nom depuis la grande bataille de Marius.

(1) La plaine de Tretz, où l'on adorait la nymphe *Trittia*. M. de Peyresc y trouva l'inscription d'un vœu fait à cette nymphe par Marcus Vibius Longus. — *Voyage de Prov.*, t. I, pag. 79.

(2) La rivière de l'Arc.

» nus de leurs adversaires, et les retournaient
» contre eux-mêmes. L'air retentissait des hur-
» lemens épouvantables de ces héroïnes sau-
» vages.... Marius recula devant elles.

» — Sexe charmant!.... dit Izorin. »

Mais l'exclamation louangeuse aurait pu être mieux placée.

« — Le jour suivant, continue Alamède,
» Marius reprit le combat, et sa victoire fut
» complète. Prisonnières au camp romain,
» les amazones, dans la nuit, massacrèrent,
» toutes, leurs enfans et s'étranglèrent elles-
» mêmes (1).

» — Incomparables créatures!.... » a repris de nouveau le pâtre.

« — Et voici », poursuit le jouvencel alors descendu de la montagne, et montrant à son

(1) *Voyez*, sur ces faits, toutes les histoires de la Provence. — Plutarque, — et les *Lettres de saint Jérôme*.

compagnon les débris d'un grand édifice : « voici l'arc de triomphe que fit élever » Marius après la bataille, pour éterniser » l'heureux jour....

» — Où périrent deux cent mille hommes, » dit le pâtre achevant la phrase, non com- » pris leurs gentes moitiés. »

Les voyageurs sont parvenus au pied de l'antique monument. A la construction primitive avaient été adossés, aux premiers temps du christianisme, une église et d'autres bâtimens qui, abandonnés depuis et tombés, ajoutaient de nouveaux décombres aux *ruines de Marius* (1).

Alamède a porté ses pas vers une arcade

(1) La construction primitive était un arc de triomphe que fit élever Marius. Il n'existe plus rien en ce moment ni du monument ni de la chapelle, hormis quelques fondemens. *Voyage de Prov.*, t. II.

délabrée. Écartant les ronces et les genêts qui obstruent le passage, il la traverse non sans peine, et pénètre en une cour étroite entourée de galeries écroulées.

A sa gauche est un reste d'habitation encore debout, mais dont les fenêtres grillées, le toit à jour et les murailles crevassées, présentent l'aspect le plus triste. A sa droite est le temple saint. Jadis la charpente du chœur fut brûlée par le feu du ciel; mais il subsiste encore en partie l'autel, le porche et le clocher.

Au milieu de la cour déserte, et près d'un amas de pierres calcinées, un foyer éteint s'aperçoit; il fut allumé récemment. Des pas sont imprimés sur le sol, et quelques débris de repas ont été jetés çà et là.

« — Seigneur! dit Izorin effrayé, je vous » en avais prévenu; cette plage sert de re- » traite aux brigands armés du canton. »

Mais son maître, sans l'écouter, se dirige vers l'église; escaladant des monceaux de gravois, il passe sous le portique, et parvient jusqu'à l'autel. Là, par des mains barbares et sacriléges, tous les tableaux ont été impitoyablement lacérés; toutes les statues sont mutilées. Les marches en granit de l'autel ont été réduites en poudre, et la hache impie a brisé une croix colossale de pierre.

Aux ravages du temps se sont jointes en ce saint lieu les dévastations du brigandage. L'élève d'Éral détourne avec dégoût ses regards des inscriptions blasphématoires dont les murailles sont couvertes. Il se sent le cœur oppressé; et par une large brèche faite à la muraille du sanctuaire, il sort du temple profané.

Mais l'enceinte extérieure où il se trouve est non moins funèbre que les précédentes. Le champ qu'il foule est un cimetière. Des

mausolées épars et délabrés s'élèvent tristement du milieu des chardons et des herbes sauvages qui les entourent. Quelques arbres sans verdure, sans sève et chargés de mousse, végètent sur le terrain mortuaire; et le cri de l'orfraie volant de ruine en ruine est le seul bruit de ces déserts.

Alors contre une colonne brisée et à demi cachée par une touffe d'églantiers, une femme agenouillée s'offre à la vue d'Alamède. Elle est vêtue en pélerine. C'est sans doute celle qu'il cherche. En tels lieux, en semblable costume, en pareille position, quelle autre inconnue pourrait-ce être que la dame mystérieuse ?

A l'approche du jouvencel, Ipsiboé se lève, et d'une marche lente et grave vient à sa rencontre. Sa coiffure est un bonnet fourré dont les bords retombent en festons sur ses yeux, et dont le sommet, s'élevant en pointe

sur sa tête, est surmonté d'un chapeau de paille. Une longue pelisse de drap violet l'enveloppe jusqu'au menton; un collier de coquillages marins tombe à double rang sur sa poitrine. A son côté pend un sac de peau velue attachée à un baudrier de cuir luisant; et son bourdon de pélerin soutenant une grosse gourde, élève un crucifix d'argent.

Son visage est composé, son regard est sévère. « — Orphelin d'Aiguemar, dit-elle, tu » me cherchais, tu m'as trouvée.

» — Mais pour un entretien important, ré- » pond Alamède inquiet, quel endroit avez- » vous choisi?....

» — Celui qui réunit tous les hommes, et qui » met d'accord tous les peuples; la terre où » s'éteignent les haines et se taisent les pas- » sions.

» — Nous sommes au champ des sépulcres, » a repris l'élève d'Éral.

» — Nous sommes, dit Ipsiboé, au rendez-
» vous du genre humain.

» — Y serais-je déjà appelé?

» — Toi quitter l'existence! Non. C'est d'au-
» jourd'hui que tu vas naître.

» — Je vais donc connaître mon sort?

» — Dieu seul connaît le sort des hommes. »

Puis se tournant vers Izorin, qui n'avait point quitté son maître: « — Pâtre, éloigne-
» toi! poursuit-elle. Je veux lui parler sans
» témoin. »

Le futur jongleur obéit. « — En ces soli-
» tudes, continue-t-elle, je ne puis rester
» qu'un instant. Un saint devoir m'appelle
» ailleurs..... Au point du jour j'étais ici; à
» peine y aurai-je le temps de t'éclairer et de
» t'instruire.

» — Hâtez-vous donc!... je vous écoute.

» — Que ces lieux sont chers à mon cœur!
» reprend-elle avec enthousiasme. Oh! qu'ils

» m'offrent de souvenirs !.... Là, sont les
» cendres révérées du vieux ami de ma jeu-
» nesse, du fameux Pierre de Cluni (1). C'est
» ici même qu'Abailard, se roulant sur la
» poussière des tombeaux, m'apprit ses tra-
» giques malheurs et le désespoir d'Héloïse.
» Là, je conférai en secret avec le pontife
» Alexandre. Ici, j'eus une entrevue particu-
» lière avec le roi Louis (2), revenu de la
» Palestine. A cette même place, j'entretins
» l'illustre Suger (3). Le grand Arnaud de
» Brescia (4), trois mois avant d'être brûlé,
» là, me fit ses derniers adieux. Ici.....

---

(1) Il se rendit célèbre par ses disputes avec saint Bernard sur la prééminence de leurs ordres monastiques.

(2) Louis VII.

(3) Le fameux abbé Suger, qui gouverna la France en l'absence de Louis-le-Jeune.

(4) Arnaud de Brescia, moine enthousiaste, éloquent et rigide, ne voulait point que le clergé eût des

» — Ici, dit Alamède, vous avez à me révé-
» ler le secret de mon origine. Vous n'avez
» qu'un instant à vous, de grâce ne le perdez
» point.

» — Impatient jeune homme! répond Ipsi-
» boé, ne sauras-tu jamais modérer l'efferves-
» cence de ta nature!.... As-tu donc oublié
» que, lors de notre dernière entrevue, ton
» imprudence a failli te perdre et pouvait
» me coûter la vie? Le ciel, heureusement,
» m'a secourue; il a préservé mon corps des
» flammes qui dévoraient mes vêtemens, et
» m'a inspiré des paroles qui, bien que n'ex-
» pliquant rien aux *invisibles*, ont du moins
» calmé leurs alarmes. Servant d'armes! que
» je te plains si tu n'apprends à réprimer la

propriétés; il écrivit contre les abus de l'église, et fut brûlé en 1155 par ordre d'Adrien IV. — Millot, *Elémens de l'Hist. de France*, t. I, p. 226.

» fougue de tes passions! La carrière que je
» vais t'ouvrir est un ténébreux labyrinthe,
» où la prudence est le fil sauveur..... Ce fil
» brisé, malheur à toi! »

Alamède affecte le calme; mais Alamède est au supplice. « — Le fameux Montfort, » reprend-elle, te ressemblait en son jeune » âge, et sa fougue en a fait un monstre. Ce » chef, en un transport de fureur, après de » sanglantes batailles, rassemble ses captifs » sur la plaine, et leur fait couper la main » droite. Puis le barbare, en leur main gauche, » la leur fait remporter aux camps, où se dé- » ployaient leurs drapeaux (1)..... Hier même, » j'ai vu Montfort, je lui ai reproché son » crime, et j'ai promis que ce matin....

(1) Ce fait arriva en l'an 1127, aux environs de Clermont-en-Auvergne. — *Voyez* Anquetil, *Hist. de France*, t. II, p. 58.

» — Hélas! interrompt l'ancien page, vous » aviez promis que ce matin..... je saurais mon » sort et mon nom.

» — En effet, les heures s'écoulent, dit la » dame mystérieuse, il faut que je parte..... » on m'attend. »

Et tirant du sac de peau suspendu à son côté deux lettres portant des sceaux armoriés, elle en présente une au jouvencel :

« — Ici sont renfermés tous les secrets que » tu brûles d'éclaircir; il m'eût fallu trop de » temps pour te les dévoiler de vive voix. Ce » papier, écrit de ma main, te détaillera les » infortunes de ta famille, et te montrera les » destins où la Providence t'appelle. »

Alamède a saisi la lettre, et va en briser le cachet; mais Ipsiboé l'arrêtant, ajoute avec solennité : « — Ce n'est point encore le mo» ment. Tu ne dois ouvrir ce paquet que dans » la cathédrale d'Aix, à minuit, et sous le

» tableau de la chapelle de saint Fernand....
» Là, ta lecture terminée, brûle, à la lampe
» de l'autel, qui nuit et jour est allumée,
» l'écrit que ma main te confie; puis regarde
» attentivement les objets qui t'entoureront.

» — Alamède! continue-t-elle avec une
» imposante dignité, jure-moi sur cette croix
» sainte, en ces champs sacrés de la mort, de
» remplir fidèlement mon ordre, et de ne
» point tromper mon attente! »

L'orphelin a fait le serment. « — Maintenant
» quitte ces ruines et dirige tes pas vers Aix;
» on t'y désire, on t'y attend. Voici une lettre
» adressée au duc de Roquemire, l'un des pre-
» miers chefs *invisibles;* prends-la, remets-la-
» lui toi-même..... tu habiteras son palais.

» — Et que dirai-je à ce seigneur?

» — Avant d'entrer en sa demeure, tu te seras
» rendu à la chapelle de saint Fernand; et mon
» écrit t'y aura tracé la conduite que tu dois

» tenir, le langage qu'il te faut prendre, les
» signes que tu dois connaître.

»—Ainsi, aucune question.....

»—N'exigera de toi des réponses. Les dé-
» fenseurs de la vraie foi, les soutiens de la
» légitimité, les réformateurs des nations, se
» sont interdit entre eux, par leurs statuts,
» toutes questions indiscrètes (1). Tu seras
» admis dans leurs rangs, imite leur sage rete-
» nue. Nulle interrogation curieuse ne te sera
» faite, n'en fais de même aucune à tes frères.

»—Et de mes voeux, de ma conduite?....

»—Tu n'auras point à rendre compte aux
» associés du grand ordre. Ces chevaliers ne
» scrutent point leurs actes réciproques. Une
» outrageante méfiance n'entre point en leurs
» nobles cœurs! Point de félons sous leurs

---

(1) C'est encore un des premiers articles des statuts de l'ordre.

» bannières ; jamais de délateurs parmi eux.
» C'est la vertu qui les conduit, c'est l'esprit
» saint qui les éclaire. »

Puis avec l'accent le plus tendre : « — Mon
» Alamède, poursuit-elle, suis, à l'exemple
» de tes pères, le sentier sacré de l'honneur.
» Sur la terre des iniquités, que de piéges
» tendus à l'homme !.... Fuis l'usurpatrice du
» trône ; son père a fait périr le tien. Crains les
» charmes de Zénaïre !.... La beauté de cette
» reine altière est comme l'astre au fatal pré-
» sage qui semble un messager de gloire, et
» n'est qu'un moteur de tempêtes... O mon fils !
» j'ai cru pouvoir répondre de ta loyauté au
» noble duc de Roquemire. Sois digne de ton
» grand avenir ! A l'imitation du prêtre et du pha-
» risien, ne passe jamais auprès du malheur
» sans t'arrêter ; et sur-tout, tel que le corbeau
» sorti de l'arche et perdu dans l'espace im-
» mense, n'oublie point la maison de Dieu ! »

Izorin accourt alarmé.

« — De grands périls ici vous menacent;
» à travers les brèches de ces antiques galeries, je viens de voir passer d'effrayantes
» figures. Nous sommes au pouvoir des brigands.

» — Pâtre! répond avec dédain la dame de
» Saint-Chrisogone, puisque tu trembles,
» prends la fuite et ne te montre plus à mes
» yeux. J'aime mieux voir un brigand qu'un
» lâche! »

Elle s'appuie sur son bourdon: d'un pas lent et majestueux elle marche vers la chapelle; et s'adressant au jouvencel: « — Tu n'as rien
» à craindre, suis-moi!

» — Et pour nous défendre contre une horde
» d'assassins, murmure Izorin d'une voix
» étouffée, quelles sont nos armes? un bourdon; nos boucliers? une mandore; notre
» défenseur? une femme. »

Plus bas il ajoute : « — Une folle.

» — Une femme!.... répète Ipsiboé avec sa » véhémence accoutumée. Izorin, regarde ces » plaines à travers ce large créneau! Là, jadis » des mêmes soldats qui venaient de repousser » cent mille hommes, six cents femmes ont » triomphé. De tout temps les grandes leçons » de courage ont été données par des femmes. » Chez l'homme, le sublime est appris; mais » chez la femme il est inné. L'homme est ver- » tueux par devoir, la femme l'est par sen- » timent. Il est courageux par principes; elle, » par inspiration. »

L'orphelin l'écoute et l'admire. L'éloquence d'Ipsiboé, ses connaissances étendues, ses principes nobles et purs, sa force d'âme et sa piété, portent le sceau de la sagesse, et semblent en elle, par leur contraste même avec ses habitudes bizarres et ses manières

déraisonnables, ressortir plus merveilleux encore.

Par une porte basse et latérale, ils entrent dans l'église en ruine; rien d'alarmant ne s'offre à leur vue; et nul obstacle n'arrête leur marche, hors les démolitions entassées. Un rayon de l'astre du jour tombait alors d'aplomb sur l'autel. « — Grand Dieu! dit Ipsi- » boé en une agitation extrême, le soleil est » presque au zénith, et je suis encore sur ces » plages!... Ai-je pu m'oublier ainsi!... Quels » précieux momens j'ai perdus!.... »

Et la dame aux vastes travaux s'élance à pas précipités vers le portique; mais plusieurs statues récemment mutilées et renversées dans la poussière, y ont encombré le passage. « — Les Manichéens sont ici, s'écrie-t-elle; » ce sont eux qu'Izorin a vus. Hier, ces images » sacrées étaient encore debout.... Les bar- » bares sont revenus. Infames sectateurs de

» Bruys (1) ! quoi ! les chrétiens vous laissent » vivre !...... Dieu du ciel, où donc est ta » foudre !

» — Silence ! Ils peuvent vous entendre !.... » dit le villageois effrayé.

« — Eh ! peu m'importe qu'ils m'entendent !... » reprend-elle élevant la voix. Par-tout, quel» que puissant qu'il soit, je tonnerai contre » l'impie. Tremblez, lâches profanateurs ! les » gouffres où tombèrent jadis Coré, Da» than et Abiron, peuvent s'ouvrir encore à

---

(1) Les manichéens furent les premiers fondateurs de la secte des Albigeois. Ils ne voulaient point de culte extérieur, point de messe, point d'églises, point de prêtres, point de sacremens. Ils rejetaient une partie de l'Écriture-Sainte, le baptême et sur-tout l'eucharistie. Ils soutenaient qu'au lieu d'honorer les images saintes et la croix, il fallait les briser et les fouler aux pieds. Leurs chefs étaient éloquens et braves. — Voyez *Vie de saint Bernard*, l. III, c. VI. — Papon et Bouche, *Hist. de Prov.*

» vos pieds. L'abîme attend le sacrilége, la » terre veut être épurée. »

Une sourde et longue rumeur succède à la terrible apostrophe. Un rassemblement d'hommes armés s'agite tumultueusement de l'autre côté des ruines.

« — Vous nous avez perdus, dit le pâtre, » ils sont là, ils vous écoutaient; ils appro- » chent....

» — Je les attends, répond la pélerine in- » trépide. Je leur dirai à tous ce qu'ils sont; et » j'ai leur fin à leur prédire. Bruys lui-même...

» — Le voici! » s'écrie une voix de tonnerre à l'extrémité de l'église.

Et se levant du milieu des décombres, une sorte de géant armé s'avance le fer à la main. Ses traits sont féroces et basanés. Les bandits, marchant à sa suite, portent des poignards et des haches. Ils n'attendent qu'un mot de lui pour fondre sur Ipsiboé.

A l'aspect redoutable du fameux Pierre de Bruys, la dame de Saint-Chrisogone n'a ni frémi ni reculé. Calme, elle prononce ces mots: « — Te voilà donc, monstre célèbre, » toi que les enfers ont doué de l'éloquence » du génie et de la valeur des héros! je n'i- » gnore aucun de tes crimes. Approche, chef » de réprouvés! bien que tu me sois odieux, » depuis long-temps, je l'avouerai, je désirais » te voir et t'entendre.

» — Audacieuse! qui es-tu? » dit le manichéen étonné.

« — Une fille des vrais chrétiens. Ipsiboé » de Saint-Chrisogone.

» — Ipsiboé! se pourrait-il!.... toi, ma plus » terrible ennemie, tu oses te nommer de- » vant moi!.... En mon pouvoir et sans dé- » fense, sais-tu à quels dangers tu t'exposes?

» — Jamais je ne songe aux dangers. Je te » remercie néanmoins d'avoir rappelé à ma

» mémoire.... qu'auprès de toi l'on peut tout » craindre.

» — Insolente! je puis abattre....

» — Eh bien, que tardes-tu! Prends ta » hache. Tu la lèves bien sur ton Dieu, il » n'est rien de sacré pour toi. Vaillant pour» fendeur de statues! quels trophées de gloire » t'entourent!.... Complète tes brillans triom» phes en assassinant une femme. Ce nouvel » exploit te promet un laurier digne de ton » front. »

Izorin tremblait de tous ses membres; et le jouvencel désolé, blâmant la téméraire sortie d'Ipsiboé, cherchait alors vainement en elle la femme sage, pieuse et sublime qu'il admirait l'instant d'avant.

Mais les phrases de l'exaltée n'ont point produit l'effet que redoutait Alamède. Bruys sourit ironiquement, et lui répond d'un ton railleur: « — Douce fille des eaux dormantes!

» l'on t'avait peinte à moi comme folle; mais
» jamais je n'eusse pensé qu'à ce point tu
» fusses en démence. »

Puis, croisant ses bras sur son sein, en une attitude hypocrite, il ajoute d'un air austère : « — En vain tu voudrais m'irriter, et me
» pousser par tes outrages à quelque cou-
» pable action, je vivrai pur et sans repro-
» che.... Sibylle furibonde, va-t'en ! et que
» le ciel te fasse paix ! »

Il dit : la dame de Saint-Chrisogone lève ses regards vers la voûte sainte; sur ses traits s'offre un singulier mélange d'enthousiasme pieux, de zèle apostolique et de fureur antichrétienne. Ces paroles sortent de ses lèvres :

« — *Il vivra pur et sans reproche !* Et c'est
» en cette église qu'il a profanée, c'est sur
» la croix qu'il a brisée, que le sectaire sacri-
» lége ose tenir un tel langage !... »

Le front du guerrier s'obscurcit : elle allait

continuer; mais l'orphelin tremble pour elle; et par ces mots il l'interrompt:

« — Songez à l'heure qui s'écoule; vous » êtes attendue, appelée....

» — Oui, mon fils, je suis appelée, répli- » que-t-elle avec feu; oui, appelée.... à le » confondre. Je le sens, je dois lui parler. Dieu » le veut, mon fils, laisse-moi!

» Apostat sans foi! poursuit-elle en se tour- » nant vers Bruys, toi qui infectes le royaume » de ta détestable hérésie, et prends en ton » orgueil déhonté le titre de *chef des croyans!* » réponds avec sincérité. Comprends-tu tes » propres doctrines?.... Crois-tu toi-même » aux dogmes ridicules que tu professes et » propages? Tes bandits te paraissent-ils » une troupe d'évangélistes?.... et dis-moi » que veux-tu prouver, en quelle langue par- » les-tu, lorsqu'abusant les peuples par le faux » éclat de tes thèses scientifiques, tu leur

» débites ce pathos? *L'homme, par son corps,*
» *représente le macrocosme sensible et tem-*
» *porel, et par son âme le grand archétype;*
» *ce corps sidéré est son lare, son vrai adech*
» *et son évestre* (1).

» — Et toi! répond le manichéen, qui, chef
» mystérieux d'une société politique, rêves
» un gouvernement à-la-fois royal et répu-
» blicain!...... Toi qui voudrais établir en

(1) Ces paroles, ces pensées et ces expressions incompréhensibles, sont tirées, mot pour mot, des écrits extravagans des sectaires du temps et de leurs successeurs. Il a toujours fallu que l'esprit humain discutât sur quelque objet, soit religeiux, soit politique; chaque siècle a eu ses rêveurs, sa marotte, ses chimères, ses systèmes et ses rêveries. *Voyez*, sur le *macrocosme* et le *microcosme*, *l'agrégat* des corps dans le firmament, *l'adech*, *l'évestre*, *l'archétype*, etc.; les Œuvres de Paracelse, Valentin, Fludd, Bochmius, les van Helmont, Poiret, Gilles Gushmann, Jules Sperber, et bien d'autres. — Voyez aussi *Encyclopédie*, art. *Théosophes*.

» équilibre, à la tête des affaires publiques,
» je ne sais combien d'autorités rivales et de
» puissances ennemies!.... Toi qui dans l'espoir
» de fonder en ces climats une monarchie
» tempérée, bientôt, si l'on te laissait
» faire, y organiserais une anarchie permanente!
» Dis-moi qui te comprend aussi, lorsqu'effrontément
» tu t'écries? *La mésintelligence
» constitutionnelle des corps politiques
» en pondération n'exclut point entre eux
» l'homogénéité. L'absolu aristocratique est
» une abstraction à l'universalité morale; et
» une fusion d'unités balancées, exempte d'idéalités
» sociales, sera la perfectibilité législative* (1).

» — Homme accoutumé aux profanations!
» interrompt Ipsiboé avec énergie; ennemi

(1) Ces paroles, ces pensées et ces expressions, sont tirées, mot pour mot, d'écrits politiques dont les auteurs sont plus modernes.....

» de toute institution libérale ! ridiculise mes » paroles en les dénaturant, brave les lois, » renverse les autels, continue à poursuivre » de tes blasphèmes impies ce qu'il y a de » plus sacré parmi les hommes, la religion » et la liberté, ton règne aura peu de du- » rée !.... Bientôt toi et tes préceptes infames, » produits d'un siècle ténébreux, périront » misérablement, tandis que ma lumière nais- » sante, astre des temps civilisés, un jour » éclairera l'univers. »

Elle dit : l'inspiration prophétique étincelait en son regard, et ses accens tenaient du ciel. Le manichéen lui-même en est frappé; un trouble inconnu le saisit; et cette femme extraordinaire, passant en un instant de l'extravagant au sublime, étend déjà son inconcevable ascendant jusque sur le sacrilége Bruys.

« — Mes préceptes infames! répéte-t-il.

» Pourquoi cette épithète outrageante!....
» Que prêchons-nous? une vie apostolique.
» Que voulons-nous? affranchir le culte
» chrétien des momeries qui le défigurent.
» Et que demandons-nous aux églises? l'a-
» bolition des rites catholiques, entés sur les
» fêtes païennes (1). Sont-ce là d'infames désirs?
» Qu'est-il besoin de prêtres et de temples,
» pour adorer l'Être suprême! Quelle voûte
» plus sainte et plus inspiratrice que le fir-
» mament! Quel intermédiaire plus puissant
» entre l'homme et le Créateur que la pensée
» et la prière!

»— Arrête! abominable sophiste!.... s'écrie
» la dame du marais, je reconnais les phrases
» perfides que dicte le génie de l'erreur pour
» séduire un peuple ignorant. Tu prêches,
» dis-tu, une vie apostolique! Sois donc un

(1) *Voyez*, à cet égard, les écrivains déjà cités.

» apôtre toi-même, et donne l'exemple des
» vertus. Vase impur et plein de poisons,
» oses-tu bien te présenter comme une coupe
» de salut !

» Ce ne sont point des réformes que tu
» demandes à l'église, c'est le renvoi de ses
» ministres, la suppression de ses cérémo-
» nies, et la démolition de ses autels. Tu
» veux un culte intérieur? Rebelle, explique
» ta pensée; tu ne veux ni règles ni joug; tu
» veux anéantir la Divinité en effaçant des
» yeux de l'homme tout ce qui peut la lui rap-
» peler; et ton zèle affecté pour le Créateur,
» semblable à celui des révolutionnaires pour
» leur souverain, travaille à saper le palais, à
» chasser les gardes, à supprimer la pourpre
» et à niveler le trône, pour mieux abattre
» ensuite le monarque.

» Oui, tes préceptes sont infames. Ne
» prétends-tu pas que deux puissances gou-

» vernent le monde, celle du bien et celle
» du mal; et que l'homme, né sous l'une ou
» l'autre de ces influences, est, indépendam-
» ment de sa volonté, selon le hasard ou le
» destin, un fils du ciel ou de l'enfer (1)? Et
» tu parles de la prière ! A quoi te servent
» les prières? Si tu appartiens au Dieu bon,
» elles sont superflues. Si tu es au Dieu des mé-
» chans, elles sont inutiles. Imposteur! c'est
» trop être absurde! Tu me fais horreur et pitié.

» — Oui, c'est trop! démagogue enragée!...
» s'écrie l'hérétique en fureur. Sais-tu quels
» châtimens je t'apprête?....

» — Non, lui répond la pélerine au plus
» haut point d'exaltation; mais je sais quelle
» fin t'attend.... Tu portes tes pas vers Albi.
» Pierre Bruys, écoute-moi!... Je te le prédis,

---

(1) C'était un des points fondamentaux de leurs doctrines. (*Voyez* les auteurs déjà cités.)

» les Albigeois crédules prêteront l'oreille à » tes discours, et ta secte au loin va s'étendre... » Mais bientôt le ciel, las de tes prospérités » sataniques, te livrera, toi et les tiens, aux » plus barbares ennemis..... Je vois s'allumer » les bûchers.... Je te vois au milieu des flam- » mes (1)..., Le glaive frappe, le sang coule.... » Toute une terre est dépeuplée.... (2). Que » de forfaits! que de victimes!.... Au tribunal » des derniers jours, toi la cause de tous ces » crimes! ô Bruys! que répondras-tu?

»—Qu'on s'empare de cette énergumène! » dit le manichéen d'une voix terrible. Soldats » croyans, saisissez-la! Cette prophétesse des » invisibles est possédée par le démon. »

La dame de Saint-Chrisogone est environ-

---

(1) Il fut brûlé vif *à Saint-Gilles* par les habitans du pays. (*Voyez* Papon, *Hist. de Prov.*, t. II.)

(2) On sait comment finirent les Albigeois.

née aussitôt par les satellites de Bruys. Elle parle encore; mais ses accens sont étouffés sous les clameurs de la cohorte. « — Il te » tarde, poursuit le chef, que le feu nous ait » dévorés. Déjà tu prêches, je le sais, une » croisade contre nous; et dans ta charité » orthodoxe, si tu gouvernais le saint-siége, » tu canoniserais nos bourreaux. »

Alamède et son compagnon s'étaient jetés au milieu des manichéens; ils semblaient vouloir défendre Ipsiboé. « — Sont-ce là, continue Bruys avec un rire sardonique, tes » disciples et tes soutiens? Autour d'une aussi » haute puissance, voilà une cour bien ché» tive! Voilà une garde bien mesquine!.... »

Et par son ordre, Alamède et Izorin, n'ayant nulle arme pour combattre, sont entraînés par la troupe hérétique vers une petite tour carrée sans plafond, sans plancher, sans toit, et n'ayant qu'une seule entrée. Là, sont

jetés les deux captifs. Un énorme monceau de pierres est roulé à l'extérieur, contre la porte fermée sur eux; et le chef des brigands s'éloigne en emmenant sa prisonnière.

LIVRE CINQUIÈME.

Les manichéens et leur chef ont quitté les ruines. Le bruit de leurs pas se perd dans le lointain ; et le jouvencel d'Aiguemar, aidé d'Izorin, s'épuise en vaines tentatives pour enfoncer la porte de sa prison. Accablé de lassitude, il s'est assis sur des décombres et cherche à reprendre ses forces.

« — Seigneur, dit le pâtre chagrin, et dont » les maux troublaient l'esprit, vous voilà » assis, comme Carthage, sur les ruines de » Marius. »

A cette singulière transposition de mots, l'élève d'Éral sourit.

« — Les brigands, reprend Izorin, vous ont
» laissé votre mandore, et vous pouvez chan-
» ter ici comme le grand Regner Lodbrog,
» qui, captif et dans une tour, composa son
» ode immortelle. Des serpens, dit-on, l'en-
» touraient, la faim les lui fit dévorer.

» — C'est trop aussi violer l'histoire, inter-
» rompt gaîment Alamède; ce n'est point le
» poëte qui dévora les serpens, ce sont les
» serpens, au contraire, qui dévorèrent le
» poëte. »

Hélas! à quelques formes près, entre poëtes et serpens ce fut toujours la même lutte, et c'est souvent la même fin.

L'orphelin se lève, et ses efforts redoublés ont enfin ébranlé la porte. Une des fortes pierres qui la tenaient fermée vient d'être repoussée; les autres cèdent par degrés; les prisonniers enfin sont libres.

Sortis des ruines de Marius, ils ont repris la

route de Monterolles. Malgré sa légèreté habituelle, Alamède, triste et rêveur, ne songe qu'à Ipsiboé; mais ne pouvant fixer son opinion sur cette femme inconcevable, il voit en elle tour-à-tour tantôt une enthousiaste en démence, tantôt un génie inspiré.

Actions, vœux, espoir et langage, tout en elle est contradictions. Elle lui annonce une destinée brillante et lui ouvre une carrière obscure. Elle lui parle de ses nobles ancêtres, et lui dit que ses pères étaient serfs..... devra-t-il suivre aveuglément la route qu'elle lui a tracée? obéira-t-il à ses ordres? et croira-t-il à ses promesses?....

Des réflexions et des plans!.... Alamède en fit-il jamais! L'occasion, le hasard et les circonstances détermineront seuls sa conduite. Il interdit à Izorin toutes questions et toute parole sur la dame de Saint-Chrisogone.

Ses vêtemens ont été déchirés par les soldats de Bruys ; ne sachant où mettre en lieu sûr les précieuses lettres d'Ipsiboé, il les enferme avec soin dans le manche de sa mandore, qui s'ouvre par un ressort caché. Puis essayant de dissiper ses sombres rêveries, il poursuit sa route en chantant.

Mais, malgré son insouciance apparente, l'orphelin aime Ipsiboé. Au pouvoir de ses ennemis, que sera-t-elle devenue?.... Comment la secourir? Où est-elle?.... Le chant de l'élève d'Éral, commencé sur un mode joyeux, finit, sans qu'il s'en aperçoive, sur un ton presque lamentable.

Il descend, suivi d'Izorin, en une vallée pittoresque. Au pied d'une éminence et sur le bord d'une fontaine ombragée de saules, il voit un perron élevé. C'est un *pas d'ar-*

mes dressé contre tout venant par quelque aventureux paladin (1).

Sur le perron s'offre un écu blasonné, au bas duquel six autres sont attachés. Un étendard y flotte au gré des vents ; et le chevalier *à l'emprise* y a planté sa lance, à laquelle est suspendue l'image d'une amante adorée (2).

Le guerrier du *perron de la fontaine* est Amalric de Sabran (3), le plus insolent des

---

(1) *Voyez*, sur *les pas d'armes* ou *emprises*, le P. Ménestrier, *Origine des armoiries*, ch. X, p. 218. — La Colombière, t. I, ch. III, p. 35. — *Id.* ch. XX, p. 268. — *Histoire de Boucicaut*, p. 51. Nos anciens romans de chevalerie, tels qu'*Amadis*, *Lancelot du Lac* et autres, analysés par Tressan, etc., etc., fourmillent d'exemples de ces *emprises*.

(2) Un trait pareil est rapporté par La Colombière, t. I, p. 19.

(3) La maison de Sabran est une des plus anciennes et des plus illustres de la Provence. Elle s'allia deux fois à celle de Forcalquier et même en porta le nom et les titres. Il est continuellement question d'elle dans les histoires de l'abbé Papon et de Bouche.

preux du royaume. Il a fait vœu, pour fléchir les rigueurs de sa maîtresse, de lui rapporter, avant l'expiration de l'année, quinze boucliers ravis à quinze chevaliers. Pour accomplir son serment il a établi un *pas d'armes* en cette vallée passagère; et fermant la route aux voyageurs, sa flamberge à la main, il force tout guerrier à le combattre ou à lui livrer son écu. Déjà plusieurs succès remarquables ont enflé l'orgueil de son âme.

Étendu négligemment sur le gazon, au bord de l'eau, le sire de Sabran achevait son repas frugal lorsqu'il aperçut Alamède.

« — Jongleurs! la route est défendue. Ici,
» sans ma permission, les voyageurs ne pas-
» sent point, et sur tous je lève un impôt.

» — Quel tribut faut-il vous payer »? a dit humblement Izorin.

« — Ce ne peut être celui de la gloire », répond Amalric en jetant un coup-d'œil dé-

daigneux sur les étrangers. « On n'exige point
» un bouclier de qui ne porte qu'un sarrau.
» On n'attend point d'une lanterne les rayons
» brillans du soleil. On ne demande point au
» sureau le doux parfum de l'oranger. Pau-
» vre ménétrier de hameau! chante quelque
» air sur ta mandore. S'il faut juger de tes
» talens au triste état de ta casaque, tu dois
» être un plaisant Orphée. N'importe, il me
» plaît de t'entendre. Approche, improvise
» des vers! Haillons et poésie vont ensemble. »

Les joues du futur troubadour deviennent pourpres de colère..... Izorin le remarque et tremble. L'orphelin n'a point d'armes; il n'est point chevalier; et s'il ose élever la voix tout est à craindre pour lui.

« — Eh bien! a repris Amalric, commence,
» histrion à guenilles! je sais me contenter de
» peu. D'avance, j'ai jugé tes accords. Apol-
» lon forain! sois sans crainte; je n'ignore pas

» que l'animal nourri de chardons n'a point » la voix du rossignol. »

Le sang du jouvencel bouillonne..... et ses transports vont éclater. Izorin s'élance vers lui, s'empare de sa mandore, et sans lui laisser le temps de répondre : « — Sire chevalier! » dit-il au banneret, mon jeune compagnon » est souffrant ; il ne pourrait vous obéir; » permettez que je le remplace. »

Le paladin y a consenti par un léger signe de tête; et le pâtre, après un court prélude, a chanté le couplet suivant :

Gloire à l'illustre chevalier
Dont l'honneur guide la vaillance !
Son front porte un double laurier :
Héros !... reçois ta récompense !
. . . .

Amalric, nonchalamment couché sur l'herbe, relève son front insolent, et, battant des mains, applaudit.

C'en était trop pour Alamède..... Il ne peut contenir sa fureur aux éloges qu'Izorin semble adresser à l'impudente vanité du spadassin goguenard; il lui arrache sa mandore et continue sur le même air :

. . . .
Mais honte au preux qui lâchement
Raille le malheur, l'indigence !....
Un pygmée abat le géant :
Félon !.... reçois ta récompense ! »

En prononçant ce dernier vers, l'orphelin lève sa mandore ; et frappant d'un bras vigoureux, il l'a brisée en mille éclats sur la tête nue du guerrier.

Étourdi par la violence de ce coup inattendu, le chef orgueilleux renversé roule au bord de la fontaine. Le sang jaillit de ses narines ; mille clartés troublent sa vue ; et Izorin, d'un pas rapide, entraîne Alamède vengé loin du *perron aventureux*.

Avant qu'Amalric, revenu à lui, ait pu reprendre son épée, le jongleur et le troubadour, hors de la vallée périlleuse, étaient à l'abri de ses coups.

« — Seigneur! (dit alors Izorin, toujours épris des citations, et aussi ravi de sa mémoire que l'Académie de son Dictionnaire,)
» vous m'avez rappelé Jacob, lorsqu'un jour,
» armé d'une échelle, il lutta contre un mau-
» vais ange. »

Il y avait erreur en ce fait; mais dans l'histoire de Jacob n'était-il pas question d'un ange, d'une lutte et d'une échelle?... A l'instar des phraseurs modernes, pourvu qu'Izorin eût les mots, il s'inquiétait assez peu des choses.

Vers la fin du jour, Alamède aperçoit au loin, à travers un groupe d'antiques chênes, les sommités aiguës du manoir de Monte-

rolles. Sur une éminence, au milieu d'une vallée, s'élevaient majestueusement ses pignons dentelés et ses aiguilles mauresques. Ses grosses tours flanquées de massifs de pierre supportaient des espèces de belvéders; les fenêtres du bâtiment principal étaient garnies au dedans de volets en simple toile; et au dehors étaient percées de travers, dans les murailles, en formes d'yeux, d'oreilles et de feuilles de trèfle (1), bizarres irrégularités et lignes courbes en harmonie avec les idées obliques du siècle.

Le jouvencel remarque avec surprise le peu d'habitations qu'offre la contrée. Beaucoup de terres sont en friche, et plusieurs maisons en ruine. Des rivières obstruées d'herbes inondent des prés marécageux. De

(1) Mieville, *Voyage en France*, t. II, p. 112. — Guill. Guiart, dans *Les royaux lignages*, mss.

maigres troupeaux broutent çà et là sur une colline aride quelques mousses ou de la bruyère; et le monotone bruit d'un moulin féodal trouble seul le silence de la solitude.

« — Cette vallée aujourd'hui presque dé-
» serte, dit Izorin, était couverte, il y a peu
» d'années, d'une population nombreuse....
» Mais le baron de Monterolles étant en guerre
» avec les seigneurs de Rians, appela à son
» aide les comtes de Forcalquier. Ses nobles
» amis accoururent; et selon la coutume an-
» tique de toutes les puissances alliées, ils le
» défendirent si bien qu'ils le ruinèrent à
» tout jamais. « *Bénissez vos libérateurs!* »
» disaient-ils encore en partant au peuple de
» ces champs ravagés. Hélas! de long-temps
» cette baronnie ne pourra se relever de l'as-
» saut de sa délivrance.

» — Les Monterolles sont, je crois, de la
» plus antique origine?

» — Dès le déluge ils étaient nobles, ils » l'étaient même auparavant. Leurs aïeux, du » temps des Gaulois, étaient grands-prêtres » des druides (1); et, généreux comme tout » chef, la hache en main pour leur patrie, » ils firent de grands sacrifices.

» — Mais depuis les âges barbares, où bril- » lèrent ces hauts barons?

» — Ici, ailleurs, plus loin, par-tout. Sans » cesse ils se sont distingués. Peu de règnes » se sont passés sans qu'on ait vu quelqu'un » d'entre eux, chef vainqueur ou sujet vain- » cu, preux loyal ou sujet rebelle, couronné » ou chargé de fers; et pour achever de vous » prouver l'importance de la famille, elle

---

(1) On distinguait alors deux sortes de nobles, ceux qui descendaient des druides ou chevaliers gaulois, et ceux ennoblis depuis les Romains. Les premiers étaient les *illustres*. (*Voyez* Papon, *Histoire de Provence*.)

» compte parmi ses pères plusieurs centaines
» de Monterolles qui furent successivement,
» et d'une manière glorieuse, jugés, pros-
» crits, décapités...... tondus, flagellés et
» pendus.

» — Illustrations admirables! »

Un chevalier de haut parage sort du bois qui bordait la route. Il revient de la chasse, et porte au poing un émérillon *mignonnement engantelé* (1). Ses oiseleurs le devancent, sa meute et ses varlets le suivent.

---

(1) Termes du temps. Les seigneurs et hautes dames ne marchaient presque jamais sans leur faucon au poing; on le portait non-seulement à la chasse, mais en visites, en voyage et aux saints offices. Les prélats l'avaient sur le coin de l'autel; et les orateurs sacrés sur le bord de leur chaire. — (*Voyez* La Curne de Sainte-Palaye, *Mém. histor. sur la chasse.* — *Vie privée des Français*, par Legrand. — Le Bœuf, *Hist. de l'église d'Auxerre*, t. I, p. 766. — Ducange. — Saint-Foix, etc.)

Le faucon fut tellement considéré en ces vieux

C'est le sire de Monterolles. Izorin l'a reconnu, court à lui, et lui adresse avec feu des paroles qu'Alamède n'a pu entendre. Hugues à l'instant s'écarte de sa suite, vient à la rencontre de l'orphelin, et oubliant cette fois ses habitudes orgueilleuses, l'accueille avec la franchise d'un guerrier et la cordialité d'un ami.

Cheminant auprès de l'ancien compagnon de ses jeux, Hugues se plaît à l'entretenir des plaisirs de leur premier âge et des scènes de leur enfance. Il lui rappelle ces temps déjà éloignés où, tous deux sur le préau d'Ai̇gue-

---

temps, que la loi permettait au noble fait prisonnier de donner pour sa rançon sa fortune entière, les paysans de ses terres, son castel, son or, tout, hors son faucon. Voler un faucon était puni comme un meurtre. Des châtelains se faisaient enterrer avec leur faucon, etc. (*Voyez* les auteurs déjà cités.) On ornait cet oiseau de sonnettes et d'anneaux, et on le portait sur un gant brodé de perles et de pierreries.

mar, usaient largement du droit du plus fort pour rosser vigoureusement les plus faibles. Sa mémoire a présentes encore les leçons réciproques qu'ils se donnaient pour mieux frapper leurs adversaires, leçons dont profitaient ceux-ci pour en aller houspiller d'autres; car c'était alors au village le seul enseignement mutuel.

Ils sont aux portes du castel. Un canal d'eau morte, sur lequel un pont-levis est jeté, tourne autour des fortifications extérieures. Un varlet a sonné du cor; et bientôt Alamède est présenté par Hugues au vieux baron de Monterolles.

Le châtelain est assis en un vaste salon près d'un énorme foyer à colonnes de pierre noire taillées en forme de potence. Les fenêtres mal fermées de cette enceinte à solives dorées y laissent une libre entrée aux chauves-souris, qui, voltigeant dans ses angles poudreux et

lès débarrassant des gazes filées par l'araignée, y font l'office du balayeur; tandis que des chiens dressés à ce manége, épiant les mulots et les souris, y remplissent les fonctions du chat (1).

Le baron, père du noble croisé, paraît souffrant, triste et chagrin. Des cheveux blanchis par le temps couronnent son front vénérable. Son visage est froid, sévère et imposant. Ses traits fortement prononcés dénotent un caractère ferme. Il parle peu, observe beaucoup : l'orphelin l'aborde avec crainte, et s'en éloigne avec respect.

Le suzerain adresse, d'un ton sec et railleur, quelques questions bannales à son fils sur sa chasse; puis, d'un air indifférent et glacial, quelques paroles polies à Alamède

(1) *Voyez* les descriptions des anciens châteaux de France dans *la Gaule poétique*, t. IV.

sur son arrivée. Le fils est contraint et gêné, le père inquiet et mécontent. De part et d'autre, égale réserve, mêmes formes cérémonieuses; leur conversation, semblable à leurs appartemens, et telle qu'un dialogue de cour, n'est qu'incohérences pompeuses, calcul manqué, vide orgueilleux, et fastueuses pauvretés.

L'heure du souper a sonné. Ils se rendent à la salle du banquet. Là, des armures complètes figurant de nobles chevaliers, étaient rangées avec art sur des épieux le long d'une sombre tapisserie représentant mille sortes d'oiseaux. Ces guerriers, les uns portant au cou un cornet d'ivoire, et sur le gantelet la momie emplumée d'un faucon orné de vervelles, semblaient se préparer à la chasse; les autres, en attitudes hostiles, paraissaient se provoquer au combat; et tous, contre la tenture antique, ressortaient merveilleuse-

ment tantôt d'un groupe d'oies sauvages, tantôt d'une nuée de vautours, tantôt d'un rassemblement de grues.

Une longue table était dressée au milieu de cette vaste pièce, dont le plafond présentait un amas confus de poutres sculptées, peintes et armoriées, qui se croisaient irrégulièrement. Du côté de l'âtre gigantesque où pouvait se dresser tout un chantier, était placé pour le baron un grand fauteuil à bras, garni de peaux, et d'une dimension à recevoir toute une famille (1).

Le noble suzerain occupe seul le haut bout carré de la table. Nul ne prend place à ses côtés. A droite et à gauche, sur les deux rangs de l'étroit et long couvert, se sont assis, par ordre et hiérarchiquement, Hu-

(1) *Voyez*, sur les vieux châteaux français et les usages des châtelains, les auteurs indiqués à la note suivante.

» — Instructions édifiantes ! pensait l'or-
» phelin en lui-même. Travaux vraiment
» apostoliques !

» — J'ai ensuite assisté au paiement des
» redevances féodales. Un villageois marié
» depuis le matin, et qui, d'après la coutume
» antique, devait passer les trois premières
» nuits d'hyménée au faîte d'un ormeau, tan-
» dis que l'abbé se substituerait en son lieu
» et place, est venu payer une taxe d'indem-
» nités, au moyen de laquelle le saint prieur
» a bien voulu, mais pour cette fois seule-
» ment, renoncer à ses nobles droits (1).

Louis XII et des ministres étrangers résidant à sa cour, t. II, p. 43. — Le livre de Guillaume Bottus, Milanais, sur les *Déduits de chiens et d'oiseaux*.

(1) (*Voyez* Salvaing, *De l'usage des fiefs*, ch. IV, p. 22. — Saint-Foix, *Essais historiques sur Paris*, t. V.) Des hommes ignorans ou pervers, confondant la religion et ses ministres s'emparent avec trans-

» Ensuite, d'après une loi bizarre, un vassal » est venu faire hommage au seigneur d'une » alouette prise au nid, attachée sur un char » à bœufs (1). Enfin, selon le réglement im» posé lors d'une prestation de foi, un nou» vel habitant du canton a dû, quoique à » jeun et fort vieux, venir contrefaire l'ivro» gne et chanter une facétie (2).

» — Et ce sont là, se dit tout bas le jou» vencel, les cérémonies religieuses du mo» nastère de Mont-Jour! La plaisante congré» gation!

---

port des anciens abus introduits dans l'église, et des fautes du clergé pour en faire des armes contre la foi chrétienne. Vains efforts! moyens usés!... Le culte évangélique est et sera toujours trop au-dessus de leurs traits vils et odieux pour avoir à les redouter. Les torts de quelques prêtres, torts qui tiennent à l'humanité, ne sauraient porter nulle atteinte à nos divines croyances.

(1) Même auteur, lieu cité.

(2) *Voyez* les auteurs déjà cités.

» — Quelles nouvelles publie-t-on » ? reprend l'illustre châtelain.

« — Il circule d'étranges bruits. Une secte » à-la-fois politique et religieuse, formée sous » le nom d'*invisibles*, s'étend et se grossit cha- » que jour. Elle devient tellement puissante » qu'il ne tient qu'à elle, dit-on, de renverser » l'ordre actuel. »

L'œil indifférent et glacé du baron se ranime et brille à ces mots. Son visage pâle se colore : « — Et nomme-t-on, a-t-il repris, les » chefs de l'association ?

» — Non, seigneur, répond l'aumônier. » Semblables à des intelligences supérieures, » ils sont par-tout sans être vus. Se recon- » naissant par des signes, sans être entendus » ils se parlent. Aux cloîtres, dans les camps, » à la cour, ils ont des chefs et des adeptes. » Ces phalanges inattaquables peuvent tout » et ne craignent rien. Introuvables et incon-

» nus, ils ont dans toutes les familles un » *invisible* qui voit tout; et rien n'est ignoré » du grand ordre. C'est un volcan sous la » montagne : il est encore sans cratère; mais » sourdement ses foudres grondent : gare au » jour de l'explosion!

» — Et que veulent donc, s'écrie Hugues, » ces conspirateurs ténébreux?

» — Un gouvernement juste et sage, un » changement.....

» — De dynastie, interrompt le preux cour» roucé. Infames révolutionnaires!..... détrô» ner la reine est leur vœu. Vaine espérance! » vaines trames! l'élite de la chevalerie défend » la fille de Raymond; l'hydre rebelle sera » écrasée. »

Le baron lance un regard foudroyant sur son fils; et cherchant à demeurer calme: « L'usurpatrice, reprend-il.....

» — Que parle-t-on d'usurpatrice!.... répète

» avec feu le croisé. Raymond, héros libéra-
» teur, jadis vint arracher ce royaume au
» noir démon de l'anarchie ; les Provençaux
» reconnaissans posèrent le sceptre en ses
» mains, et le pape le couronna. Quel plus
» légitime pouvoir fut plus dignement af-
» fermi ! Quant à l'auguste Zénaïre, parut-
» il jamais sur le trône un assemblage plus
» enchanteur de grâces, de beauté, de ver-
» tus !..... Heureux qui peut la voir et l'en-
» tendre ! Gloire à qui vit et meurt pour
» elle !

» — Mais la famille des Bozons ?.... » dit le suzerain d'une voix que la fureur étouffe.

« — Elle est éteinte, répond Hugues ; Fer-
» nand Bozon, son dernier prince, est mort
» en un cloître ignoré.

» — Mais il eut une épouse, un fils ?....

» — Qui tous deux ont cessé de vivre ; et
» d'ailleurs Fernand a renoncé, pour lui et

» ses successeurs, à l'héritage royal. En tous
» cas, qu'il ait eu des héritiers ou non, la
» déchéance des Bozons est irrévocablement
» prononcée. Je ne reconnais d'autre puis-
» sance légitime qne celle élevée par la vail-
» lance, consentie par la liberté, consacrée
» par la religion et défendue par la vraie
» gloire. »

Le baron est hors de lui-même, ses membres sont tremblans de colère. Hugues s'aperçoit qu'il a trop librement exprimé sa pensée; pour conjurer l'orage qui le menace, il change de discours, et se tournant vers Alamède:

«—Jeune page d'Éral! lui dit-il, parlez-
» nous de votre protectrice, de votre mysté-
» rieuse amie, de la charmante Ipsiboé!....

»—Ipsiboé!.... sa protectrice!.... s'écrie le
» châtelain étonné: son amie! est-il bien pos-
» sible?.... Il est connu d'Ipsiboé?....

»—Ipsiboé»! s'écrie à son tour Alamède en

se levant brusquement et se frappant le front, « grand Dieu ! ma mandore et ses » lettres !.... »

L'étourdi venait, seulement alors, de se rappeler que dans l'instrument brisé sur la tête d'Almaric étaient renfermés les précieux écrits de la dame de Saint-Chrisogone..... Hélas! que sont-ils devenus! La mandore est en mille pièces au *pas d'armes de la fontaine.*

«—Des lettres » ! reprend le baron de plus en plus surpris, « vous aviez des lettres d'Ip-» siboé ?.... »

Marchant à grands pas dans la salle: «—J'en » avais deux, dit l'orphelin. Leur contenu » pouvait être d'une grande importance. Mal-» heureux! je les ai perdues.

» — Jeune homme »! dit le vieux sire de Monterolles d'un ton plein d'intérêt, « je » prends la plus vive part à vos peines. As-» seyez-vous auprès de moi; racontez-moi

» votre aventure; je puis vous être utile. Com-
» ment avez-vous perdu les lettres d'Ipsiboé?
» A qui étaient-elles adressées?»

Quel changement prompt et complet dans les manières du baron à l'égard d'Alamède! Celui que l'instant précédent il daignait regarder à peine, est maintenant à ses côtés, assis au haut bout de la salle, occupant la place d'honneur.

Le page d'Éral conte naïvement l'aventure de la fontaine, et termine ainsi son récit:
« — Une des lettres d'Ipsiboé devait être par
» moi remise au duc de Roquemire, à Aix.

» — Au duc de Roquemire! qu'entends-
» je!...... Imprudent!...... Ce papier peut-
» être.... les plus funestes conséquences..... Il
» faut voler à sa recherche!.... Holà! pages,
» varlets, soldats! qu'on s'arme, qu'on allume
» des torches! qu'on ne perde pas un ins-
» tant! et qu'une escorte de quinze hommes

» accompagne ce damoisel au *perron d'armes*
» d'Amalric !

» — Je suis bien coupable, il est vrai, re-
» prend l'orphelin d'Aiguemar; mais les évé-
» nemens du jour ont été si multipliés, si
» inconcevables, si imprévus, qu'ayant égaré
» mes esprits, ils rendent ma faute excusa-
» ble.... Sans le malheur arrivé ce matin à
» Ipsiboé .....

» — Ah! juste ciel, que dites-vous!.... »
interrompt le châtelain avec une exclama-
tion d'effroi. « Quel surcroît de désolations!
» Il serait arrivé ce matin un malheur à Ip-
» siboé ?....

» — Pierre de Bruys et sa troupe, *aux*
» *ruines de Marius*, se sont saisis de sa per-
» sonne.

» — Elle est au pouvoir de ces monstres?....

» — Dieu! quelle rumeur! quel vacarme!...
» dit alors le fils du baron. Une lettre perdue,

» des brigands, une belle au pouvoir d'un
» monstre, un enlèvement, des ruines... Scène
» admirable pour un drame !.... Je reconnais
» à ce fracas la folle de Saint-Chrisogone.

» — Paix » ! s'écrie d'une voix tonnante le banneret de Monterolles ; « que non-seule-
» ment on se taise, mais qu'on sorte de ma
» présence !

» — Il suffit, répond Hugues courroucé.
» C'est trop d'insultes et d'affronts !.... Je ne
» puis supporter plus long-temps ce despo-
» tisme et cet orgueil. Je sors de ces serviles
» murs.... et pour n'y jamais reparaître. »

Mais le suzerain, tout entier à sa pensée dominante, n'a pas même écouté son fils ; il a saisi le bras d'Izorin, et sort avec lui de la salle.

. . . .

Alamède est demeuré seul avec l'aumônier du manoir. Au bout de quelques instans, le

châtelain reparaît, suivi d'un de ses commensaux. Sa physionomie est redevenue calme. Il vient de donner des ordres importans; et s'adressant à l'orphelin avec son flegme habituel : « — Quinze de mes gens, lui dit-il,
» vont se rendre, avec des armes et des flambeaux, au perron du sire de Sabran. L'homme
» qui vous suivait, et que vous nommez Izorin,
» les guidera dans leurs recherches. Comme
» Amalric pourrait se trouver encore au *pas d'armes* de la fontaine, la prudence exige
» que vous restiez au castel; et ce serviteur
» va vous conduire à la chambre où vous
» coucherez. »

Il dit : sa volonté est une loi immuable qu'il est dangereux de transgresser. Quels que soient les désirs d'Alamède, il faut qu'il se soumette à ceux du baron : il suit le varlet du manoir.

Par un escalier construit en bois, peu large,

et criant sous les pieds, il monte à un étage élevé, composé de plusieurs pièces froides et démeublées, au bout desquelles est une chambre d'apparat. Là s'est installé l'orphelin. Au fond de l'appartement est un lit carré, de la largeur de douze pieds (1). Au milieu est une table en chêne de l'épaisseur de deux cloisons. De grands fauteuils inébranlables garnissent le tour de l'enceinte. Enfin, contre les pierres du mur, enduites de plâtre et de chaux, sont placés des cadres ovales, d'où ressortent, peints sur la toile, des personnages à costumes pompeux et à figures antiques, aussi ridicules à l'œil, aussi suffisans, aussi froids qu'une assemblée de vieux acteurs écoutant d'un air solennel la tragédie d'un jeune auteur.

(1) *Voyez*, sur les vieux châteaux de France, les auteurs déjà cités.

L'élève d'Éral s'est approché de la cheminée; il en sortait moins de fumée par le tuyau qu'il ne s'en répandait dans la chambre. Cette insupportable vapeur lui semble un juste et digne encens brûlé devant les nobles portraits des vieux sires de Monterolles.

La porte s'ouvre, Hugues paraît. « — Alamède, dit le croisé, je pars pour Aix demain
» matin; voulez-vous me suivre?....

» — Par-tout, répond l'orphelin d'Aiguemar.

» — Quelle carrière comptez-vous prendre?
» ajoute le guerrier d'un air grave. J'ai partagé vos premiers jeux, je m'intéresse à
» votre sort. Votre naissance m'est inconnue,
» mais je sais que vous êtes loyal et brave;
» et malgré l'obscurité de votre origine, peut-
» être pourrez-vous encore, avec les avantages
» dont la nature vous a doués, devenir un
» jour chevalier. C'est porter haut ses vues,

» je l'avoue; mais avec une conduite sage et
» vaillante, un protecteur noble et puissant,
» un jouvencel peut tout espérer. »

Les offres du paladin étaient généreuses sans doute, mais le ton de hauteur qui les accompagnait en diminuait le mérite ; Alamède ne répond point, et Hugues poursuit en ces termes :

« — J'étendrai sur vous mes bontés ; je serai
» l'appui de l'orphelin ; et vous ouvrant la
» route de la gloire, le premier je vous cein-
» drai l'épée. Offrez au Tout-Puissant vos ac-
» tions de grâce, je vous nomme mon
» écuyer. »

Cette arrogante bienveillance a tout-à-fait manqué son but. Plus blessé que reconnaissant, le damoisel craint à-la-fois et de parler et de se taire. Son impatience est évidente. Ses nerfs tressaillent irrités comme ceux d'un écrivain affamé qui, pressé de produire un

livre, agite violemment sa plume, et, lui demandant des pensées, n'en voit découler que de l'encre.

Sans remarquer la gêne d'Alamède, Hugues continue en ces mots : « — Malheureusement » le temps nous manque pour remplir les for» malités imposées par les saintes lois de la » chevalerie à qui veut passer dignement de » l'état de page à celui d'écuyer. Ici, selon la » règle établie, présenté à la chapelle par vos » plus proches parens, il vous faudrait, le » cierge en main, prosterné au pied des au» tels, la monnaie prête pour l'offrande, sup» plier un ministre saint d'écouter vos pre» miers sermens, et de bénir vos premières » armes (1).

(1) *Voyez*, sur les formalités nécessaires à remplir pour passer de l'état de page au grade d'écuyer, La Curne Sainte-Palaye, *Mém. sur l'ancienne cheva-*

» — En ce cas, cessons d'y penser! dit l'orphelin avec ironie. Je n'ai ici, en ce moment, ni parens, ni monnaie, ni cierge; et ce dénuement absolu des choses indispensables à mon élévation, me ferme la voie des grandeurs. D'ailleurs je crains les dignités : et le baron approuverait-il?....

» — Qu'il approuve ou non, peu m'importe! Il n'est plus pour moi qu'un étranger. Mon devoir de chevalier et de chrétien m'ordonne de regarder comme ennemi personnel tout factieux et tout sectaire.

» — Je croyais, répond Alamède, qu'avant le devoir d'un chevalier, était placé celui d'un fils.

» — Votre remarque est déplacée, elle est

---

lerie, t. I. — La Roque, *Traité de la noblesse*. — Fauchet, *De l'origine des dignités*, ch. XVI. — Favyn, *Théâtre d'honneur*, l. I, p. 89.

» absurde, inconvenante..... Avant les lois de
» la nature, se placent les lois de l'honneur.
» Jeune homme, à votre âge on écoute, et
» l'on ne se permet point de juger. On étudie
» les grands principes, on s'en pénètre, et
» l'on se tait.

» Mais revenons à nos projets. Nonobstant
» le manque des formalités religieuses, je me
» crois en droit de vous élever au grade d'é-
» cuyer. Approche donc, heureux candidat à
» l'illustre sacerdoce de la chevalerie! Mets
» un genou en terre! adresse une oraison au
» Seigneur! et reçois ce glaive sacré que j'oc-
» troie au poursuivant d'armes! »

En proférant ces phrases pompeuses, le sire de Monterolles offrait à l'orphelin une brillante épée. La vue du fer étincelant émeut le cœur du vaillant page. Le désir de la posséder étouffe en lui toute autre idée. Il oublie l'orgueilleux langage, ne voit que le don gé-

néreux; et courbant son front intrépide, il reçoit l'arme de la gloire.

« — A demain donc! a repris Hugues. Pour » suppléer à la pieuse cérémonie qu'exigeait » votre promotion, passez votre nuit en » prières. »

Le paladin s'est retiré : presque aussitôt entre son père. Le vieillard est seul; il tient à sa main une lampe antique; et bien que rigide et sévère, son visage est affectueux.

Il s'assied, et s'adressant à l'orphelin :

« — J'ai le pressentiment, lui dit-il, que la » lettre d'Ipsiboé sera retrouvée au perron. » En ce cas, que comptez-vous faire?

» — Obéir à ma bienfaitrice, et partir sur-» le-champ pour Aix.

» — Sans appui, si jeune, sans guide, et » sur des routes infestées de brigands, vous » allez courir mille dangers.

» — Qui sait les braver peut les vaincre.

» — Mais un protecteur.....

» — M'est offert.

» — Et quel est-il?

» — C'est votre fils. »

Le baron, mécontent, se tait. « — Il se rend » à la capitale, poursuit Alamède; il m'a pro- » posé de l'accompagner : j'ai accepté son offre » avec joie, et demain je suivrai ses pas.

» — Du moins, si vous suivez ses pas, dit » en soupirant le vieillard, craignez de suivre » ses avis. Cet insensé pourrait vous perdre.... » Je ne m'opposerai point à ce que vous vous » rendiez à votre destination sous l'escorte » d'un chef vaillant; mais à Aix séparez-vous. » Je vous l'ordonne au nom d'Ipsiboé!..... au » nom de votre mère adoptive!.....

» — Cependant Hugues de Monterolles.....

» — Est au nombre des ennemis de la dame » de Saint-Chrisogone. Hugues, en revenant

» de la Palestine, a vu Zénaïre à sa cour. La
» beauté de cette orgueilleuse princesse a
» troublé ses sens et sa raison; et, attelé
» au char de ses admirateurs, il court dés-
» honorer son nom!..... Alamède, fuyez la
» sirène trompeuse, qui, momentanément
» occupe le trône! Redoutez ses charmes per-
» fides! et n'allez pas, vil courtisan, brûler
» aussi un encens coupable à l'autel de la
» fausse idole!.....

» Puisque Ipsiboé vous protége, je vous
» dois tout mon intérêt. Or, vous prémunir
» contre les piéges et les périls qui pourraient
» vous entourer, est en quelque sorte une loi
» pour moi. Apprenez donc que le règne de
» l'usurpatrice touche à sa fin, que la grande
» armée du comte de Toulouse est prête à
» fondre sur la Provence, et que la ville des
» Bozons attend son prince légitime. Oppro-

» bre, malheur, anathème à qui défendra » Zénaïre! »

Le châtelain alors se lève, et termine ainsi son discours.

« — Conservez mes paroles en votre mé-» moire; exécutez religieusement les ordres » de la puissante Ipsiboé. Sans nulle crainte, » avec confiance, j'ai dû m'ouvrir à son élève. » Allez, jouvencel d'Aiguemar! qu'Ipsiboé » veille sur vous! et que le ciel vous soit pro-» pice! »

Le suzerain s'est éloigné. L'orphelin, peu d'instans après, fatigué des travaux du jour, s'est endormi profondément.

Au premier rayon de l'aurore, Izorin éveille son maître. Hélas! de retour au castel, il n'a réussi qu'en partie dans ses recherches. La lettre de la dame du marais au duc de Ro-

quemire, échappée du manche cassé de la mandore, a été retrouvée sur l'herbe; mais celle où Ipsiboé révèle à son fils adoptif les secrets de son origine, et les devoirs qu'il a à remplir, cette lettre importante est perdue. Amalric, quittant *le pas d'armes*, avait sans doute emporté avec lui les restes de la lyre brisée, car ils ne couvraient plus le gazon; et sur le rivage désert, toutes perquisitions pour les retrouver avaient été infructueuses.

Le chagrin d'Alamède est extrême. Comment oser redemander un second écrit à la dame mystérieuse!..... D'ailleurs, au pouvoir de Bruys, où peut-elle être en ce moment!

« — Seigneur! dit Izorin à son maître, hier
» le baron en secret m'a interrogé sur vos re-
» lations avec Ipsiboé, sur la route qu'avaient
» prise les brigands qui l'enlevaient, puis sur
» d'autres sujets encore..... et de nombreux

» cavaliers ensuite, sortis du castel par son
» ordre, se sont mis à la poursuite des ma-
» nichéens..... Je les ai revus ce matin : ils
» avaient sauvé la captive. Ils me l'ont dit eux-
» mêmes, elle est libre. »

Hugues de Monterolles, armé de toutes pièces, se présente à l'entrée de la salle.

« — Ecuyer! dit le paladin, charge-toi de
» mes gantelets; voici mon bouclier, prends
» ton glaive, et va seller nos destriers!

» — Qu'ai-je entendu! s'écrie le pâtre.

» — Cher Izorin! dit Alamède, le sort m'o-
» blige à te quitter. Troubadour, j'ai brisé
» ma lyre; écuyer, je romprai des lances...

» — Hélas! vous me fendez le cœur. »

Il répand des larmes amères. « — Bon et
» fidèle serviteur! reprend l'orphelin attendri.
» Retourne en tes foyers, vis paisible dans ta
» chaumière, et renonçons tous deux sage-
» ment à nos premiers projets. *La jonglerie*

» te convient peu. Ce n'est point à l'être sensible qu'il appartient d'être grotesque. Œil qui pleure ne fait point rire; et pour être un vrai charlatan, pour bien duper la populace, il t'eût fallu d'abord, exerçant ton art sur toi-même, t'escamoter ta loyauté. Puis quel gain eût valu la perte!

»—Mais je ne serai plus près de vous!.... reprend l'inconsolable Izorin. Quel affreux changement pour moi! Nous devions être inséparables; vous l'arbre et moi l'écorce; vous la main et moi le gant....

»—L'arbre a besoin d'une autre écorce, dit en riant le chevalier, et la main doit jeter le gant. N'en parlons plus, et laisse-nous. »

Le vieux baron de Monterolles est renfermé dans ses appartemens, et ni son fils ni Alamède ne sont admis à lui faire leurs adieux. Au

fond de la grande cour du castel vingt-cinq chevaux richement enharnachés, et le poitrail garni de sonnettes d'argent (1), attendent l'héritier du suzerain. Des archers, des varlets et des pages composent sa suite. Alamède tient l'étrier; puis se séparant d'Izorin, il l'a tendrement embrassé, et bientôt la troupe est en marche.

L'orgueilleux banneret détaille au damoisel tous les devoirs de sa nouvelle charge. Scrupuleux observateur de toutes les maximes de la chevalerie, il l'est aussi de ses plus minutieuses coutumes. A ses yeux un cérémonial à observer est une loi sacrée à remplir; une étiquette de cour à suivre est une obligation religieuse à étudier. Esclave des formalités qu'il a, pour ainsi dire, étiquetées en sa mémoire, il fait d'un usage un principe; dans

(1) La Colombière, l. I, ch. V, p. 60.

un rite, il voit tout un culte; et l'appareil des souverains est pour lui la souveraineté. Que d'opinions diverses parmi les hommes! il faut à chacun sa marotte, chacun a son grain de démence. Dans la vie des hommes célèbres que d'erreurs! que d'extravagances!.... Certains sages de l'antiquité n'ont eux-mêmes, sur cette terre, été surpassés en folie..... que par leurs admirateurs.

Qui peindrait l'ennui d'Alamède ! Depuis plusieurs heures il chemine, et le sire de Monterolles est encore à lui expliquer comment un écuyer lace un heaume; comment à la table des grands il doit verser le *piment*, le *clairet* et l'*hypocras;* de quelle façon il faut s'y prendre pour couper les viandes, servir les dragées, offrir les *passerilles* et donner à laver; comment il doit, en désarmant son maître le soir, lui présenter les *azébits*, les *tortels*, et le vin du coucher; avec

quelle exactitude il est tenu de frotter ses armes pour les tenir luisantes; de dresser ses palefrois, haquenées et roussins; de faire sa ronde de minuit aux lieux où dorment les pages; enfin, le soin qu'il doit mettre à entretenir non-seulement son casque, sa lance, son écu, ses gantelets, ses éperons, son *panoncel*, sa gorgière, son haubergeon, sa masse, sa testière, son harnement, sa cotte et son seignal; mais encore son manteau d'écarlate doublé de menu vair, ses brodequins, son *quenivet*, sa toque de velours et sa ceinture à franges (1)....

« — Messire Hugues »! s'écrie Alamède, interrompant tout-à-coup le fastidieux entretien du chef, « pourquoi ce sol est-il inculte?

---

(1) *Voyez*, sur tous ces détails ici rapportés avec exactitude, La Curne Sainte-Palaye, *Mém. sur l'ancienne chevalerie*, et tous les écrivains déjà cités.

» Pourquoi ces toits abandonnés ? quelque
» affreuse mortalité a donc dépeuplé ce ha-
» meau ? »

Autour des voyageurs, en effet, la plage était presque déserte et paraissait frappée de réprobation. Par-tout des chaumières fermées, par-tout un lugubre silence. Les portes de l'église du lieu étaient barricadées d'épines; des bottes de chardons remplissaient son portail; et quelques lignes en caractères rouges étaient gravées sur son fronton.

« — Ce village est excommunié, répond le
» paladin; il est au nombre des domaines du
» comte Guillaume de Forcalquier. Ce sei-
» gneur a encouru la censure ecclésiastique,
» et l'abbé de Mont-Jour a fait mettre la con-
» trée en interdit (1). L'anathème est écrit

(1) L'abbé de Mont-Jour mit en interdit une partie des états du comte de Forcalquier, ainsi qu'il est ici

» en lettres sanglantes sur les murailles de
» ce temple ; et ici, depuis cette époque, aucun enfant n'est baptisé, aucun couple ne
» se marie, et personne n'est enterré.

» — Voilà bien des peines épargnées !.... dit
» l'orphelin. En ce canton, pour naître, épouser et mourir, la besogne est simplifiée. Les
» siècles futurs le croiront-ils ?....

» — Les siècles futurs, dit le preux, se
» moqueront de nos usages, et les suivans
» riront des leurs.

» — Que je hais l'abbé de Mont-Jour ! Le
» connaissez-vous, seigneur Hugues ?

» — Sans doute, j'ai chassé avec lui. Bon
» vivant, joyeux compagnon, il excelle à tirer

---

raconté. C'est le second exemple que fournit l'histoire de Provence d'un interdit local. Le premier eut lieu au sixième siècle. (*Voyez*, Papon, *Hist. de Prov.*, t. II, l. III.) Cet abbé de Mont-Jour est souvent mentionné dans l'histoire du temps.

» de l'arc; nul ne dresse mieux un faucon et
» n'embouche aussi bien un cor. Il aime à
» décocher une flèche autant qu'à chanter
» une antienne; et il anathématise un hameau
» le matin aussi lestement qu'il poursuit le
» soir une biche.

» — Mais, dit Alamède, le pape. ...

» — Et justement, c'est-là le diable!.. »
s'écrie Hugues sans remarquer l'équivoque irréligieux de l'exclamation trop hâtée, « nous avons maintenant deux papes; il en
» faudrait....

» — Peut-être un troisième, interrompt
» l'écuyer malin. Qui sait! il nous viendra
» par la suite (1) : abondance de biens ne
» nuit point, et le nombre trois est heureux. »

Alors, du haut d'une éminence, les hauts

---

(1) On en vit trois au commencement du quinzième siècle.

clochers de la ville d'Aix ont frappé les regards du chef. Il pique les flancs de son destrier; et tout à l'espoir de revoir bientôt la belle souveraine du royaume, il n'entretient plus Alamède que des charmes de Zénaïre.

Mais l'écuyer prête peu d'attention aux récits du maître : prévenu contre l'orgueilleuse reine de Provence, et imbu de l'idée qu'elle occupe un trône usurpé, il rappelle à sa mémoire les sages avis du suzerain de Monterolles, et se répète ces mots d'Ipsiboé : « *Raymond fut l'assassin de ton père.* »

Le banneret, trop fier pour descendre jusqu'à s'enquérir des secrets sentimens d'un *armat* (1), recommence encore ses leçons. Il cherche à bien pénétrer l'orphelin de l'importance du cérémonial des cours; il l'instruit

(1) Nom donné aux écuyers : La Curne Sainte-Palaye, t. I, p. 329.

de la manière dont il devra répondre à Zénaïre, si sa majesté daigne lui parler; de la distance à laquelle on se tient devant elle; du silence qu'on garde au palais, à moins qu'on n'y soit questionné; du nombre des pas que devant le trône et lors d'une présentation, il devra marcher ou *démarcher* (1); du salut qu'on fait et qu'on renouvelle selon qu'on avance ou qu'on recule; enfin de la réserve qu'il devra montrer au *gynécée* (2), parmi les prudes matrones et *genti-femmes* (3) de la reine.... Vains préceptes! détails perdus! Alamède a peu écouté, car Alamède n'a point ri.

Ils sont arrivés cependant aux portes de la

(1) *Voyez*, sur l'ancien cérémonial des cours, La Curne Sainte-Palaye, *Honneurs de la cour*, t. II.

(2) Appartement des femmes.—Le Grand d'Aussy, *Vie privée des Français*, t. I, p. 39 et 40.

(3) Dames d'honneur.

capitale. Irrégulièrement bâtie, la ville de Sextius (1) n'offrait alors qu'un amas confus d'habitations en bois, de baraques en terre, de masures enfumées, et de constructions informes jetées sur un terrain non pavé (2), sans éclairage et sans égouts. De grandes églises, de beaux monastères et des monumens remarquables, là s'élevaient, il est vrai, en des carrefours inégaux et sur des places angulaires; mais les fous des grands

---

(1) Le consul Sextius Calvinius ayant défait dans les Gaules les peuplades armées nommées les *Salies*, mit son camp dans l'endroit où il les avait battues, 123 ans avant Jésus-Christ. Les soldats y logèrent d'abord sous des baraques de bois, puis y bâtirent de petites maisons; et la ville était déjà formée lorsque César y envoya une colonie, 46 ans avant Jésus-Christ et l'an 707 de Rome. — *Voyez* Tite-Live, épit. 61. — Strabon, l. IV. — Vell. Paterc., l. II.

(2) Paris même ne fut pavé que sous Philippe-Auguste.

et des princes dressaient leurs misérables tréteaux sous les portiques des palais (1); et les plus dégoûtantes échoppes masquaient les plus pompeux édifices. Tout se perfectionne, et pourtant...... nos palais ont encore leurs fous, et nos monumens leurs échoppes.

Les rues obscures et tracées au hasard, où chaque propriétaire avait bâti sa maison, selon sa fantaisie, aux dépens de la voie publique, étaient obstruées de puits incommodes et dangereux; des perches de distance en distance y étendaient en travers le linge des lavandières, la toile des tisserands, le cuir fétide des tanneurs, et les étoffes fumantes du teinturier. Les gouttières en saillie déversaient du haut

---

(1) Chaque grand seigneur avait son fou. C'était un meuble indispensable; et souvent ce fou amusait la populace devant le palais, par ordre du maître. — *Voyez* Duradier, *Récréat. hist.*, t. I. — *Le Lunatique* de M. Guillaume, 1605.

des toits l'eau pluviale sur les passans, qui ne marchaient, en temps d'orage, qu'à l'aide de béquilles et d'échâsses; enfin par-tout et constamment, des animaux immondes, soulevant un fumier infect, ou labourant un sol impur, roulaient çà et là dans la fange (1).

Mais si la capitale de la Provence présentait alors, aux jours de labeur, cet aspect triste et déplorable; aux jours fériés, quel changement! Une ville enchantée remplaçait tout-à-coup une ignoble cité; et cette métamorphose complète semblait se faire en un instant sous la baguette des génies (2).

---

(1) Presque toutes les villes de France étaient alors en même état. — *Voyez* Lamarre, *Traité de la police*, t. I. — Le Grand d'Aussy, *Vie privée des Français*, t. I, p. 256. — Saint-Foix, *Essais historiques*.

(2) *Voyez*, sur ces brillantes fêtes et les métamorphoses qu'elles opéraient, La Colombière, *Traité*

Le jour de l'arrivée d'Alamède était la veille de la Fête-Dieu; et tout se préparait dans la capitale pour la célèbre procession où devait briller *le prince d'amour*. Ce personnage venait d'être nommé aux acclamations générales du peuple. Si le vœu des théologiens, des doctes conseillers d'état, des mires et des publicistes eût été écouté, le vieux chanoine *Barbosso* (1) eût été élu d'une voix à l'élégante fonction de *roi des amans*; mais Zénaïre, d'un avis conforme à celui de la mul-

---

d'honneur et de chevalerie. — Labbe, t. II, p. 226. — Félibien, *Hist. de Paris*. — *Le cérémon. franc.*, t. I et II. — Saint-Foix, *Essais historiques*.

(1) *Voyez* l'une des notes du Ier. livre sur la présidence des ecclésiastiques aux cours d'amour. Ce chanoine Barbosso était frère de la princesse *Barbossa*, célèbre à cette époque par sa sagesse, par sa beauté, et selon les expressions des troubadours *par la connaissance qu'elle avait des sept arts libéraux*. — Papon, *Hist. de Prov.*, t. II, p. 314.

titude, avait, au contraire, proclamé pour présider à la fête le beau Ramire de Monteil (1), paladin jeune et renommé.

. . . .

O transformation merveilleuse! la ville de boue, de ténèbres, d'infections et de fumée s'était changée en un bosquet de fleurs, de lumières, de parfums et de verdure. Les rues, bordées de fontaines d'où jaillissaient du lait, du vin et de l'hypocras, étaient tapissées de nattes en jonc, de tresses fleuries et de bouquets aromatiques. Les murailles des maisons étaient couvertes de tentures flamandes, de toiles peintes et de draps *camelotés*. Aux balcons des grands bâtimens flottaient les bannières étincelantes d'or des paladins et des bannerets. Les frontons, les péristyles et les

(1) Il était frère d'Adhémar de Monteil, évêque du Puy. — Papon, *Hist.*, t. II.

parois des monumens publics étaient ornés des écus armoriés d'une noblesse belliqueuse. Les fenêtres des palais avaient paré leurs balustres de précieuses draperies à cordons d'argent, à glands d'or; enfin des jets d'eau de senteur embaumaient l'air de toutes parts.

Les flots de la multitude inondaient les carrefours et les portiques. Le bas peuple avait pour costume des vestes courtes et serrées; la bourgeoisie, de longues robes vertes ou bleues. Les artisans, divisés par classes, portaient plusieurs sortes de *livrées* (1); et les jeunes filles en blanc se montraient couronnées de roses.

Le sire de Monterolles et sa suite fendent

---

(1) *Voyez*, sur les costumes de ce temps, Papon, *Hist. de Prov.* — La Curne Sainte-Palaye, etc.

avec peine la foule et gagnent une hôtellerie. Là, parvenu, à force d'or, à se faire donner un asile, Hugues apprend que la belle Zénaïre doit se rendre, vers le coucher du soleil, au grand balcon de son palais; et doit y voir défiler devant elle non-seulement le cortége brillant de tous les preux du royaume, mais celui de tous les paladins étrangers récemment venus à sa cour, moins attirés par l'éclat de ses fêtes que par la renommée de ses charmes.

Jaloux de paraître avec honneur au milieu d'une élite guerrière, il se revêt à la hâte de sa plus magnifique armure; se donne à peine le temps d'essuyer la poussière qui couvre son front; et déjà sur son plus beau destrier somptueusement caparaçonné, il vole à la demeure royale.

Un seul guerrier l'accompagne, c'est Alamède. Hugues lui a fait don d'une des plus

belles armures que puisse comporter son rang. Le casque de l'orphelin est d'acier pur, mais sans ornemens, sans panache. Son bouclier est argenté, mais sans armoiries, sans devise. A ses côtés est une épée, mais il n'a point de cotte d'armes. Sa lance est d'un bois rouge et doré, mais elle porte un étendard; et c'est la bannière du maître (1).

Alamède a traversé une partie de la ville, et son étonnement augmente à chaque pas. Ayant passé sa jeunesse en un manoir gothique au fond d'une province, il se croit transporté en un royaume de prodiges. Les bijoux et *orfèvreries* étalés le long des maisons par les Juifs et marchands forains lui semblent une réunion des richesses du monde

---

(1) *Voyez*, sur les distinctions établies dans les costumes et ornemens des chevaliers et leurs écuyers, La Curne Sainte-Palaye, t. I. — *Flore de Grèce*, folio 57.

entier; et les jeunes filles de la cité, blanches comme les prêtresses de Vesta, couronnées comme les vierges de Samos, lui paraissent un rassemblement de toutes les déités de la Fable.

Peu occupé des objets qui l'entourent, le sire de Monterolles instruit le jouvencel du rôle qu'ils auront tous deux à remplir à la revue où ils se rendent. Les chevaliers venus à la fête, suivis chacun de leur écuyer, passeront deux à deux, et la visière baissée, sous le balcon de Zénaïre. Ils ne devront point lever un œil hardi sur la reine; ils se contenteront de la saluer humblement, les paladins, avec leur glaive, et les *armats* avec leur bannière. Sous aucun prétexte, ils n'arrêteront ni ne détourneront les pas de leur coursier, de crainte d'interrompre la marche et de troubler l'ordre de la cérémonie; enfin ils garderont un

silence respectueux devant la fille de Raymond, et ne se permettront ni gestes ni remarques.

L'orphelin d'Aiguemar n'entend que confusément les recommandations de son chef. Son attention est absorbée par les scènes toujours nouvelles qui se succèdent à ses yeux. Il longe les murs du palais (1).

La trompette a sonné; une musique belliqueuse a fait retentir les airs. Du bout de la place publique, déjà le cortége défile..... et le novice damoisel, entré dans la ligne guerrière, a pris rang derrière son maître.

---

(1) Il y avait à ce palais trois tours, dont une (selon Bouche, *Hist. de Prov.*, t. I, p. 70) fut la demeure de Gennaserich; l'autre, le Trésor public; et la troisième un temple à la déesse Bérécynthe. Au sommet de celle-ci, étaient (lors de sa construction) des colonnes à jour, sur lesquelles était une statue de cette divinité portant trois tours sur sa tête. Il n'y a plus maintenant vestiges de tout cela.

Deux hérauts d'armes (1) ouvrent la marche. Ils sont vêtus d'une cotte de velours violet parsemée de perles, et portent une tunique écarlate, qui, doublée de fourrures blanches, est décorée d'une large broderie d'étincelles et de rubis; en leur main est un caducée.

Après les hérauts viennent les estafiers, dont les hoquetons noirs sont brodés en jais. Ces derniers sont suivis d'une compagnie d'archers armés de carquois et d'arbalètes, et dont le front est entouré, à la manière des sauvages, de plumes droites et bigarrées. Puis

(1) C'était alors un bel emploi que celui des hérauts d'armes. Leur personne était sacrée. Ils traversaient les camps ennemis pour porter des paroles de vengeance ou pour demander la paix. Ils proclamaient la guerre et réglaient les fêtes. On les créait en versant sur leur chevelure une coupe de vin parfumé.— *Gloss.*, Ducange, v°. *Harald.* — Le P. Ménétrier, *Traité de la chevalerie*, ch. V, p. 209. — Favyn, *Théâtre d'honneur.*

s'avancent les paladins armés de toutes pièces; et des pages en grande livrée ferment la marche solennelle (1).

Qui peindrait le trouble, l'agitation et l'enivrement d'Alamède!..... L'appareil militaire qui l'entoure et qu'il voit pour la première fois; ces drapeaux scintillans, dont le vent agite les plis dorés; ces fanfares de guerre dont les sons brillans électrisent les braves; ces escadrons de chevaliers dont les armes resplendissent aux feux du soleil couchant; ces panaches de mille couleurs surmontant le casque des preux; ces coursiers à crinière ondoyante, qui par le mors contenus, mais écumans d'ardeur, frappent en cadence la terre; ce concours d'un peuple ravi, saluant de ses acclamations les défenseurs de la patrie;

(1) *Voyez* les écrivains déjà cités.

tout ce spectacle inconnu pour lui jusqu'alors, a plongé ses sens dans une extase inexprimable. Sa surprise est presque un égarement, et son enthousiasme un délire.

Il arrive au balcon royal. Malgré la défense du maître, il a levé les yeux sur la reine.... O tableau ravissant! ô vue enchanteresse!.... Au milieu d'un amphithéâtre à plusieurs longs rangs de gradins, un trône magnifique est dressé. Un pavillon d'étoffe pourprée à franges d'émeraudes et de perles s'élève au-dessus du fauteuil souverain; et ce dôme oriental, semé d'étoiles en diamans, est soutenu par six colonnes d'or incrustées de pierres précieuses.

Environnée des dames de sa cour, la fille de Raymond est assise..... et l'éclat rayonnant de son trône a comme disparu, effacé, devant celui de sa beauté. Quel mortel, quel être assez insensible pourrait contempler en ces

lieux des étoffes et des pierreries, chefs-d'œuvre de l'industrie humaine, lorsqu'il a pu porter sa vue sur l'éblouissante Zénaïre, merveille des créations célestes !.....

Alamède a reconnu les attraits angéliques qui, bien qu'affaiblis par la peinture, avaient tant charmé ses regards dans les caveaux d'Ipsiboé. Les beaux yeux bleus de la princesse, surmontés de longs sourcils noirs, ont à-la-fois une expression douce et noble, sévère et tendre, vive et suave : aussi puissans s'ils cherchent à enflammer, qu'irrésistibles s'ils veulent attendrir, ils paraissent formés autant pour toucher que pour éblouir, non moins pour supplier que pour ordonner.

Ses longs cheveux blonds relevés sous un voile de gaze à paillettes retombent en boucles légères autour du diadème royal qui couronne son front d'albâtre. Un manteau de brocard jeté sur ses épaules n'en dérobe point les

contours gracieux; et son sein, à demi découvert, s'offre plus blanc à l'œil ravi que la rose aux couleurs du lis ouverte à l'aurore naissante.

Une foule de jeunes beautés semblables aux nymphes d'Idalie groupées à l'entour de Cypris, forment la cour de Zénaïre. Leurs charmes piquans et voluptueux, leurs vêtemens riches et légers, leurs mouvemens pleins d'abandon et de grâces, tout en elles captiverait si la princesse n'était là..... L'ivresse d'Alamède est à son comble: un voile enchanté couvre sa vue; ce n'est plus qu'à travers une sorte de vapeur à moitié éclairée qu'il peut apercevoir Zénaïre..... Il ne sait plus ce qu'il regarde, il ne comprend plus ce qu'il sent.... il croit voir les nues entr'ouvertes, et le ciel fabuleux des Grecs divinisant une mortelle.

Le poids de son casque l'accable, et sa respiration est étouffée. Il cherche à lever sa

visière; mais sa main tremblante n'y peut réussir. Il suffoque, sa tête se perd, et toutes les recommandations de Hugues sont oubliées..... L'orphelin, arrachant son casque, arrête brusquement son coursier.

Resté immobile sous le balcon, il interrompt l'ordre de la marche. Sa tête est nue, et ses yeux étincelans fixent la reine avec ivresse. Son charmant visage, animé par l'exaltation de ses esprits, peint l'enthousiasme naïf de ses pensées. Le désordre de sa chevelure bouclée, le vif incarnat de ses joues, l'expression singulière de sa physionomie, l'inconvenance de sa conduite, son air à-la-fois modeste et audacieux, ont vivement frappé Zénaïre et les dames de son palais. Tous les regards se portent sur Alamède, qui, comme se croyant seul à contempler un tableau divin, ou comme métamorphosé en statue, ne se doute nullement qu'il est alors l'acteur d'une scène; qu'une

rumeur publique s'élève contre le rôle étrange qu'il joue; qu'il manque aux bienséances sociales; et que son impertinente folie va, désorganisant toute une fête, irriter la cour et la ville.

Tout autre écuyer, sans nul doute, eût, par une telle conduite, offensé la reine et ses dames; mais la gracieuse figure d'Alamède, en extase devant la beauté, portait son excuse avec elle. Zénaïre pardonne en son cœur au poursuivant d'armes l'enthousiasme qui, produit par l'éclat de ses charmes, s'est porté jusqu'à la démence. La témérité du bel inconnu lui semble non provenir de l'insolence, mais tenir de l'adoration. Sa faute même prouve sa candeur, il s'oublie de si bonne foi! il est si jeune et si novice! ses yeux sont si brillans et si doux! tant d'exaltation est si rare!.... Ah! déjà au tribunal des belles l'orphelin d'Aiguemar est absous.

La fille de Raymond s'est tournée vers les dames de sa cour : malgré sa ponctuelle exactitude à observer les lois sévères de l'étiquette, elle n'a pu retenir un sourire ; et l'assemblée, miroir fidèle de la reine, répète à l'instant avec joie le léger signe de bienveillance.

Mais les chevaliers qui suivaient Alamède, indignés de voir le cortége arrêté par un obscur servant d'armes, ne peuvent contenir plus long-temps leur fureur. L'un d'eux lui adresse ces mots : « —Audacieux gabeur ! que » signifient ces jongleries ? C'est trop désho- » norer nos rangs ! Retire-toi ! ou crains mon » glaive ! »

Les vents emportent la menace..... L'orphelin conserve la même attitude, il n'écoute ni ne répond.

Le guerrier tire son épée, et la prenant par la pointe il en frappe violemment du pom-

meau le silencieux écuyer. Le coup a porté entre les épaules d'Alamède, qui, étourdi du choc inattendu, chancelle, laisse échapper son casque, et va heurter de son front la crinière de son coursier.

Un cri d'effroi part du balcon.... L'orphelin redresse sa tête abattue...... Le courroux éclate en ses yeux. L'affront public qu'il vient de recevoir a bouleversé ses esprits; la soif de la vengeance le dévore; et l'intrépide élève d'Éral, en ce moment de désespoir, attaquerait toute une armée, affronterait tous les périls et combattrait tout un royaume.

Il s'élance avec impétuosité sur le preux qui l'a insulté; et déjà contre sa cuirasse ayant rompu sa lance en éclats, il voit rouler ensemble sur la poussière le cavalier qu'il a vaincu et le drapeau des Monterolles........ Certes, au rang du paladin, sur-tout en de pareils momens, il devait quelque déférence;

au noble étendard qu'il portait, sans doute il devait du respect : hélas ! le paladin, l'étendard, à ses pieds il a tout foulé.

Un murmure d'improbation s'est élevé de toutes parts. Tous les glaives sortent du fourreau ; la plupart des chevaliers quittant leurs rangs sont accourus sous le balcon. Les uns se persuadent que la reine a été outragée ; d'autres qu'une flèche a été dirigée contre elle ; les uns s'imaginent que la ville vient d'être attaquée par des traîtres ; d'autres qu'une conjuration éclate ; on parle d'insurgés et d'orage, de guet-à-pens et d'incendie ; et dans la confusion générale, on crie, on se heurte, on se blesse, on s'injurie et on se frappe. Les pages, les arbalétriers, les hérauts d'armes, les musiciens et les estafiers se mêlent tumultueusement. La populace, avide de spectacles, se précipite au milieu de la bagarre ; et soudain des femmes blessées par

les armes des guerriers, des vieillards étouffés par la multitude, des enfans écrasés par des chevaux, des manans souffletés par des chefs, font retentir le champ des airs de vociférations effroyables. Le rassemblement du plaisir a pris l'aspect d'une émeute populaire. La reine, se levant de son trône, rentre effarée en son palais. Plus de jeux, plus de réjouissances, plus de solennités, plus de fêtes!... Moins horrible fut le désordre aux noces de Pirithoüs quand les Centaures, en leur rage, se jetèrent sur les Lapithes.

Et que devenait Alamède?.... Haut sur les arçons, le front nu, l'audacieux, l'épée à la main, tenait tête à ses adversaires, et se ruait au fort de la mêlée, tel que Roland quand, sur les mers, selon des récits avérés, il fondait, lui et sa chaloupe, dans la gueule d'un monstre marin (1).

---

(1) *Roland le furieux*, Arioste.

En cette lutte, évidemment, l'orphelin devait succomber....; mais tout téméraire est heureux. La terre a vu plus d'une fois les fous l'emporter sur les sages. Dans une occasion périlleuse, la raison tâtonne et se perd, l'imprudence agit et triomphe.

Vingt fers menacent Alamède.... Il semble enfin prêt à périr.... lorsqu'un nouvel incident vient détourner l'orage de dessus sa tête, distraire l'attention publique, et porter le tumulte à son comble. Le sénéchal, illustre chevalier né du sang royal, parlait, la visière levée, à la multitude indocile.... Les flots alarmés de la foule ont poussé de son côté plusieurs guerriers dont les chevaux rétifs n'obéissent plus au mors. Une lance, par mégarde, atteint le sénéchal au visage, et de sang a rougi sa pointe. Le noble dignitaire en courroux se croit insulté, provoqué; et par un mouvement irréfléchi, tirant son glaive,

il a percé de part en part celui des preux qui l'a blessé. Cet acte inique de vengeance a soulevé les frères d'armes du malheureux; ils se jettent sur le sénéchal, qui, défendu par les amis du pouvoir, a bientôt un parti nombreux. On se questionne, on s'entrechoque, on s'invective, on se terrasse; enfin, en cet excès de vertige, sans savoir de quoi il s'agit, sans s'écouter, sans se comprendre, les chefs en fureur crient : *Aux armes !*.... Et sur l'emplacement de la fête, le combat devient général.

Au milieu de l'horrible bataille et du scandaleux tintamarre, Alamède avait disparu.... Tandis que l'indignation générale, en changeant de direction, se tournait contre le sénéchal, l'orphelin, perdu dans la foule, s'était vu poussé violemment, et par des piétons demi morts, et par des cavaliers demi-fous, jusqu'à l'extrémité de la place. Là, son destrier fou-

gueux, piqué par la pointe d'une hallebarde, l'avait emporté malgré lui ; avait franchi en peu de temps un espace considérable; et soit par hasard, soit par instinct, n'avait arrêté son essor qu'à la porte de l'hôtellerie où son maître était descendu.

LIVRE SIXIÈME.

Accablé moins par la lassitude de ses membres que par le conflit de ses pensées, le jouvencel d'Aiguemar s'est couché près de son coursier sur la paille de l'écurie, et s'abandonne à toute l'amertume de ses réflexions. De quelle horrible scène sa folle étourderie a été la cause !... Par sa conduite inconvenante, il a non-seulement désorganisé toute une fête, mais fait couler le sang des plus nobles preux du royaume; un deuil général va sans doute succéder aux rejouissances publiques; et les maux qu'il a occasionnés sont irréparables. Alamède, le cœur

déchiré, s'accablant des plus cruels reproches, couvert de contusions, et le sang allumé par ses souffrances physiques et morales, se sent saisi d'une fièvre brûlante.

Un jeune présomptueux des temps civilisés eût moins souffert sans doute, ou plutôt se serait fait gloire d'avoir, lui seul, mis en rumeur toute une ville, alarmé toute une cour, et fait battre toute une armée; mais l'esprit du page d'Éral n'était point à cette hauteur. Il était imprudent mais bon, enthousiaste mais loyal, audacieux mais sensible. Révolutionner une capitale par des escapades antisociales, ou soulever une assemblée par des facéties oratoires, il ne voyait rien là d'admirable. Il croyait de bonne foi à la religion et à la vertu sans chercher à en définir ni la source ni l'essence. Le devoir n'était point pour lui un principe à facettes changeantes,

à interprétations variables, et à règles systématiques; c'était un sentiment hors du domaine des abstractions, et qui pour seul chef et seul guide n'admettait que la conscience.

Au milieu du trouble de ses pensées et pour surcharge de douleurs, il se rappelle Zénaïre. Qu'elle est belle cette fille de Raymond qu'il lui est ordonné de fuir! Que de dignité dans son regard! Que de grâce dans son maintien! Ses vertus sans doute égalent sa beauté; ce chef-d'œuvre de l'Éternel ne peut être incomplet. Ah ! de toutes les mortelles nées pour occuper un trône, la plus parfaite est Zénaïre!

Mais que va devenir Alamède?... Hugues, le strict observateur des convenances, comment va-t-il accueillir le perturbateur insensé dont les fautes sont sans excuse?... Le jouvencel pousse un gémissement étouffé,

Une voix a frappé son oreille. Il relève sa tête brûlante, et voit, debout à ses côtés, vêtu d'une longue robe noire, un inconnu d'une physionomie grave, et auquel il manquait un œil : c'était Drollon, auteur fameux de cette époque. Il descendait de *Roscius*, qui, né en Provence, immortalisa son nom au théâtre, et fut l'ami de Cicéron (1).

Le savant Drollon venait d'arriver à Aix pour assister à ses brillantes fêtes. Il était à-la-fois poëte, théologien, médecin et diplomate. Une seule de ces qualités, portée à un haut degré, suffirait pour faire un grand homme. Drollon en faisait-il quatre à lui seul ?... On en pourra bientôt juger.

Habitant la même hôtellerie qu'Alamède, il avait entendu ses plaintes, et, comme

(1) Papon, *Histoire de Provence*. — Bouche, même histoire.

Mire (1), était accouru près du malade. Sans le questionner, sans même examiner son visage, il prononce gravement ces mots :

« — Les récentes commotions du tremble» ment de terre de Fréjus ont seules causé » votre toux (2). Pour vous guérir entière» ment, le remède est simple et facile. De» main, à l'aube du jour, arrachez de votre » barbe les trois poils nommés le *pignas*, le » *tersic* et l'*ascal;* puis jetez-les dans une fon» taine en récitant les trois premiers versets » du pseaume XXII, et vous verrez la ma» ladie s'échapper sous la forme de trois an» guilles (3). »

(1) Médecin.

(2) Ces paroles d'un médecin de cette époque sont textuellement rapportées dans Mille, *Hist. de Bourgogne*, t. II, p. 167.

(3) Cette ordonnance d'un physicien des âges d'ignorance se trouve, ainsi que d'autres aussi ab-

L'orphelin, étonné, veut répondre. « — Je » vous suis inconnu, reprend le savant. Sa- » chez qu'ici, devant vos yeux, est le grand » et fameux Drollon! le premier poëte du » siècle!...

» — En vérité!... dit Alamède ». Et malgré les maux qu'il ressent, un sourire erre sur ses lèvres.

« — Et voici, continue l'auteur tirant un » énorme manuscrit de sa poche, le livre que » j'ai promis à l'univers et qu'il attend si im- » patiemment.

» — C'est un affreux tourment que l'at- » tente, » répond d'un ton railleur l'ancien page; « ayez pitié de l'univers!

» — Ma nouvelle production, poursuit le

---

surdes, dans plusieurs livres peu connus. — *Voyez* Chron. Fontan., t. II. — Duchesne, p. 387. — Alber., ad an. 1011. — Frodoard, *in Chron.*

» savant, va révolutionner le monde litté-
» raire : ce sera le soleil des nations; et du
» jour de son apparition, datera l'ère pre-
» mière des connaissances humaines (1). »

Il s'arrête à ces mots pour jouir de l'impression profonde qu'il croit avoir produite sur Alamède; et l'heureux écrivain, toujours perdu dans les illusions, les chimères et le faux, a pris sa mine ironique pour un genre particulier d'admiration et d'enthousiasme.

« — L'an dernier, ajoute Drollon, j'avais
» encore mes deux yeux.....

» — Vous en avez, dit l'orphelin, un de

---

(1) Un grand écrivain d'alors, Alain de Lille, se disant *docteur universel et séraphique*, composa six livres sur les ailes des chérubins. Un autre auteur, Alexandre de Halès, cordelier, prit le titre de *docteur irréfragable et fontaine de vie*. — *Voyez* abbé Millot, *Hist. de France*, t. I, p. 319.

» plus encore qu'Homère. Mais que nous » apprendra votre livre?

»—Les grands secrets de notre globe, la » vérité universelle; il traite des mystères, » les analyse, les rassemble et les explique » tous : c'est un véritable phénomène.... mais » que ma modestie me défend de vous vanter. » Par lui les humains apprendront pourquoi, » comment et à quelles fins la matière fut » tirée du néant; où était Dieu avant la créa» tion du monde; si, en engendrant son fils, » il s'est engendré lui-même; si l'amour créé » vaut l'amour incréé; s'il existe encore un » chaos (1).....

---

(1) C'étaient-là les questions théologiques que traitaient les savans, et sur lesquelles on discutait avec fureur : trop heureux lorsqu'on ne se battait point en leur honneur. *Voyez*, à cet égard, le *Livre des sentences*, de Pierre Lombard, l. I, sect. IV et VI; l. III, sect. XII. — *San Raphael piemontesi illustri*,

» — Cette dernière question, interrompt » Alamède, sera résolue, j'en suis sûr, sitôt » vos écrits publiés. »

Sans rien écouter que lui-même : « — Je » discute, reprend Drollon, si le Sauveur des » hommes fut libre ou non de prendre le » sexe masculin (1); je prouve que la terre » doit avoir quatre parties, par la raison dé- » cisive que la croix, qui nécessairement » figure le monde, offre quatre divisions; et » je foudroie les hérétiques qui, dans les trois » corbeilles de l'Évangile, voient évidemment » le symbole des trois portions de l'univers (2). » Je calcule en outre le nombre de grains de

---

t. I. —Bayle, *Dict. crit.*, v°. *Abailard.* —Hiamb., *Corniani, i secoli della litterat.*, etc., t. I, p. 153. —Le P. Racine, *Hist. eccl.*, t. V, art. 11, p. 141.

(1) *Voyez* les auteurs déjà cités, et sur-tout Pierre Lombard.

(2) Hincmar, *De ferculo Salomonis.*

» blé qui doivent entrer dans la confection » d'une hostie; et je marque exactement la » quantité de gouttes d'eau que doit contenir » la burette d'un sacristain (1).

» Vous sentez, jeune homme, combien » il importe d'éclairer l'opinion publique sur » des matières aussi graves. Le règne de l'in- » certain est fini, celui de l'indubitable com- » mence..... Enfin, et pour la première fois, » un grand écrivain va paraître.

»—Pour la première fois! dites-vous : et » Virgile, Horace, Tacite?....

»—Les infames! ils sont damnés; ce fait

---

(1) Un docte écrivain du vieux temps s'occupa à faire la supputation des grains de blé qui devaient entrer dans la confection d'une hostie, et des gouttes de vin et d'eau que devaient contenir les burettes d'un sacristain. Son ouvrage est à la Bibliothèque royale. — *Voyez*, l'abbé le Bœuf, *Etat des sciences en France depuis Charlemagne*, etc., t. II.

» est prouvé clairement (1). En nos acadé-
» mies pieuses, il est un principe établi, c'est
» que sur la liste des auteurs renommés, un
» réprouvé ne compte point. Or, de vos ta-

(1) En ces siècles de ténèbres, on crut, dans les écoles, qu'on offensait la religion en se livrant à l'étude des auteurs profanes. — (Voyez *Vita Odonis.* — *Vita Majoli.* — Le Bœuf, t. II.) Un prêtre de Mayence avança que Cicéron et Virgile pourraient n'être pas damnés. Cette assertion scandalisa ses lecteurs. — (*Voyez* Lup. Fer., epist. 20.) Un autre, le moine Rigord, écrivit qu'une nuit ses frères et lui *avaient vu distinctement* la lune descendre sur la terre, s'y reposer plusieurs instans, et remonter au ciel *avec beaucoup de gravité.*

Il ajoute que la vraie croix ayant été prise par les infidèles à la bataille de *Tibériade* en 1187, tous les enfans venus au monde en cette année n'eurent que vingt dents au lieu de trente-deux. Le Sire de Joinville assure en ses écrits que le Nil tire sa source du *paradis terrestre*; que sa crue vient *de la grâce de Dieu*; et que les Egyptiens y pêchent des épiceries... etc. Ces exemples donnent une idée des connaissances du temps.

» blettes, sans scrupule, biffez vos célèbres » païens.

» — Biffons l'antiquité tout entière », s'est écrié l'élève d'Éral.

« — Vous apprendrez de plus, dans mon » livre, la juste durée de ce globe, son véri- » table âge et sa fin.

» — Seigneur, combien d'années d'existence » lui accordez-vous encore?

» — Cinq mille deux cent vingt et un ans.

» — Quoi! pas davantage!

» — Je voudrais », continue le docteur avec solennité, « pouvoir lui en concéder plus; » mais je dois dire la vérité; et il ne convient » pas à mon caractère de flatter bassement » l'univers. Je retarderais sans doute sa catas- » trophe, si j'écoutais mes vœux personnels; » mais ma conscience me défend d'abuser mes » contemporains et leur postérité. Je suis au

» désespoir que la terre n'ait plus qu'envi-
» ron vingt mille huit cents saisons à dérou-
» ler; mais le destin le veut ainsi, et mon
» calcul est positif (1). »

Les discours et les systèmes du savant ne surpassaient pas de beaucoup en ridicule ceux des rêveurs de tous les siècles. Alamède a pourtant trouvé qu'ils comblaient la mesure de l'absurde.

Quel bruit d'armes et de chevaux a fait tressaillir l'orphelin!... Hugues de Monterolles s'approche. L'écuyer se lève effrayé. De cruels souvenirs, qu'avait distraits un instant l'entretien du grand explicateur des mystères, reviennent en foule le poursuivre. Il pâlit, et fuyant son chef, il quitte Drollon brusque-

(1) Ce système et ces propres paroles sont d'un écrivain très-moderne.

ment sans prononcer une parole, sans savoir où porter ses pas.

Cependant il s'exagérait ses torts et les malheurs de la journée; hors le chevalier frappé par le sénéchal, aucun preux n'avait été grièvement blessé dans l'échaffourée tumultueuse. Aussitôt après le départ de Zénaïre, le grand maréchal du palais, tenant en main sa baguette blanche (1), marque imposante de sa dignité, était venu, au nom de la reine, haranguer du haut du balcon les guerriers et la populace. A sa voix, l'ordre s'était rétabli, les attroupemens s'étaient dispersés, les glaives étaient rentrés dans le fourreau, le sang avait cessé de couler; on comptait peu d'accidens graves; et la tempête, dissipée, laissait peu de traces funestes.

(1) *Voyez* La Curne de Sainte-Palaye et les auteurs déjà cités.

Hugues cherche son écuyer; et dans le jardin de l'hôtellerie il parvient à le découvrir au fond d'un bosquet écarté. L'accabler de reproches était son projet; mais son courroux expire à sa vue. Les souffrances de l'orphelin, son repentir, son désespoir, étaient si fortement empreints sur son visage, que le chef, bon, quoique orgueilleux, trouve la punition suffisante; néanmoins, il le réprimande..... mais de manière à le consoler. Alamède apprend avec transport que l'affreux combat a cessé. Il reprend ses esprits, exprime sa reconnaissance, et le sire de Monterolles lui pardonne entièrement sa faute.

L'aube du jour suivant a lui, la fête renommée se prépare. La fameuse procession d'Aix s'est organisée à grands frais; guidée par *le prince d'amour*, elle doit, toute la matinée, parcourir les rues de la ville, et le

soir se rendre au palais où Zénaïre l'accueillera, entourée des grands du royaume. Puis quand le cortége des dieux, que le roi des amans précède, aura passé devant le trône, un brillant concert aura lieu; et le bal le plus élégant, suivi d'un banquet somptueux, terminera la grande fête.

Le chevalier de Monterolles se flatte que la reine et les dames de sa cour n'auront point su que l'écuyer qui bouleversa la revue, était attaché à sa personne; il espère que, dans la confusion de la veille, aucun regard, et moins encore celui de Zénaïre que de tout autre, n'aura assez remarqué les traits du jouvencel pour pouvoir jamais les reconnaître; il se persuade que l'élève d'Éral, étranger à Aix, ne fixera plus l'attention de personne; il ne doute point enfin que l'extravagance d'un inconnu ne soit promptement oubliée.

Néanmoins, craignant encore l'étourderie

d'Alamède, il lui renouvelle ses recommandations; il lui enjoint expressément de se tenir à l'écart dans les galeries du palais où il devra le suivre; de ne point approcher de l'auguste fille de Raymond, que les paladins seuls ont le droit d'entourer; et de se dérober le plus possible à tous les regards. Il l'instruit de rechef des plus minutieux devoirs qu'impose l'étiquette des cours; et l'orphelin, dûment endoctriné, promet de s'observer avec soin.

En attendant l'heure où les paladins se rendront au palais, Alamède a désiré voir le fameux cortége *du prince d'amour;* et d'un des balcons de la ville, où lui et son maître ont pris place, il contemple ce grand spectacle (1).

---

(1) Toute la description qu'on va lire est de la plus exacte vérité. Je n'ai rien ajouté, rien brodé, et

Sur un char de bronze doré, construit à la manière romaine, et traîné par quatre coursiers blancs couverts de housses en velours bleu semé de pierreries, le beau Ramire de Monteil a paru. Un manteau de pourpre doublé d'hermine est drapé majstueusement sur ses épaules; et, comme les triomphateurs du Capitole, il rappellerait les anciens Césars, si les attributs de l'amour n'entouraient son siége royal et ne flottaient sur ses bannières.

Après lui s'avance un déplorable monarque vêtu d'une casaque cramoisie à franges jau-

---

ceux qui ont vu avant la révolution cette procession célèbre reconnaîtront la vérité de mes tableaux. Au siècle dernier, elle était encore organisée de la même manière qu'aux siècles antécédens : on avait seulement supprimé le *prince d'amour;* il en coûtait trop à celui qui était appelé à remplir ce rôle. *Napoléon* voulut rétablir cette fête, et elle eut encore lieu deux ou trois fois il y a peu d'années.

nes. Il est à pied, dépouillé de tous les prestiges de la souveraineté, et porte une couronne dérisoire. Des diables mâles et femelles le poursuivent avec des fourches. Sa majesté, au milieu d'eux, élevant un sceptre impuissant, se défend et commande en vain; les vrais maîtres sont les démons : le roi, se débattant quelque peu pour éviter d'être abattu, tantôt saute à droite, tantôt saute à gauche....; et ce jeu burlesque finit par des culbutes générales et des risées universelles (1).

Vient ensuite, appuyé sur une croix de bois, un enfant en corset blanc, nommé *La petite âme;* des esprits infernaux portant des simarres noires à flammes rouges, des cornes

(1) Je le répète encore, toute cette description est tirée mot à mot de différens écrivains véridiques. Pour ne pas multiplier les notes, je renvoie le lecteur incrédule à l'abbé Papon, *Voyage de Provence*, t. II, p. 51 et suiv.

à longues pointes, et des ceintures à sonnettes, veulent s'emparer de lui; mais des anges à grandes ailes, le dos rembourré de coussins, défendent le jeune innocent. Les massues des fils de l'Abyme frappent à coups redoublés les gardiens à plume aérienne; mais les coussins préservent les anges; *La petite âme* est sauvée; et dans l'ivresse de sa joie, le Ciel, s'oubliant un instant, danse une ronde avec l'Enfer.

Au bout d'un bâton argenté, quel magnifique objet se présente?.... C'est le Veau d'or environné d'adorateurs. Moïse et un grand-prêtre apparaissent avec les Tables de la loi; ils sont hués par les Hébreux; et le Veau renverse les Tables. Cela s'appelait, au bon vieux temps, une cérémonie religieuse.

Mais quelle beauté suit Moïse?.... La noble reine de Saba. Ses dames d'atour l'escortent, une coupe d'argent à la main. Belle comme l'É-

thiopie brûlante; noire comme la prune sauvage, elle va rendre une visite à Salomon; et à cet effet elle a jugé convenable de se faire accompagner d'un sauteur lestement vêtu, les genoux chargés de grelots, et levant au haut d'une épée un petit château de carton. Ce bel écuyer danse autour d'elle, et la reine bat la mesure. Que de grâces! que de séductions!

Paix! Les trois Mages s'approchent, précédés d'une étoile en l'air, que tient un moine à barbe blanche. Ils ont au front un diadème, et leurs pages un pain de sucre. Ils marchent quand l'étoile avance; quand elle s'arrête ils restent immobiles: c'est la boussole des monarques. Imitant les mouvemens du régulateur, ils vont et viennent çà et là sans savoir ce qu'ils ont à faire. L'astre a l'air de se rire d'eux, et le peuple se rit de l'astre.

Voici le vieillard Siméon. Que porte-t-il?

un panier d'œufs frais. Que fait-il ? il bénit le peuple. Pourquoi des œufs ? que vous importe.

Grand dieu ! pour une fête, quelle scène !.... Le massacre des Innocens. Une foule d'enfans en chemises rouges se sauvent devant des archers à mine féroce, et jettent des cris effrayans. Les flèches volent, les fuyards tombent. Dans la mêlée, ils s'estropient; mais le public s'amuse.... On s'en moque. Quelques plaintes se font entendre, mais cela s'étouffe.... et l'on rit.

Après saint Jean le précurseur, Judas Iscariote se montre à la tête des douze apôtres; il compte les douze deniers qu'il tient enfermés dans sa bourse.... Enfin apparaît l'Homme-Dieu, et comment ?.... Hissé sur les larges épaules d'un géant nommé saint Christophe. « — Par cette image édifiante », disait à l'orphelin un béat, « les chrétiens sont tous

» avertis qu'il leur faut porter Dieu dans leur » cœur, et hausser vers lui leurs pensées.... »

Alamède hausse les épaules.

La procession paraissait terminée, lorsque les cris de joie de la multitude annoncent un nouveau détachement. Ce sont des officiers centaures galopant après le cortége au bruit assourdissant de cors, de clochettes, de tambours, de fifres, de cornemuses et de cymbales. Malheureusement ils ont ordre de n'écraser personne, ce qui les rend peu intéressans. Ils portent des épaulettes et des scapulaires, comme marques d'un désir de fusion entre les armées et l'église. Quant au bas de leur corps, il est passé, à partir de la ceinture, en un palefroi de carton bien caparaçonné, à queue traînante et à longue crinière. Ces nouveaux Chirons trottent, caracollent et se cabrent; mais leurs pieds de derrière, mieux exercés, et auxquels ils atta-

chent une préférence marquée, font souvent honte aux pieds de devant. C'est la queue qui mène la tête.... Cela se voit encore tous les jours.

A la suite des hommes-bêtes, phalange toujours innombrable, vient le prince de la Bazoche, souverain élu par le peuple sans influence ministérielle. Des bâtonniers composent sa garde; et près de lui, la mitre en main, est l'abbé de la Déraison, professeur de l'extravagance. Ce sont les rois de la canaille.

Ciel! quelle multitude immense!.... La Renommée à cheval, sonnant de la trompette; Mercure, Momus et la Nuit sur des roussins à ailes postiches; Pluton et Proserpine, Mars et Minerve, Apollon et Diane, Saturne et Cybèle, Pan et Syrinx, des Faunes et des Driades, tous montant des haquenées; Bacchus traîné sur un tonneau; enfin un char resplendissant, où Jupiter, Junon, Vénus, les

Grâces, les Ris, les Jeux, et cætera, sont entassés confusément, et s'agitent presque étouffés, comme on voit encore, à nos fêtes publiques, une troupe de singes parés se démener grotesquement dans la hotte d'un charlatan.

Le cortége tire à sa fin. Pour clore gaîment la cérémonie, voilà les Parques et leurs quenouilles; puis la Mort paraît la dernière. Noir squelette armé d'une faux, elle frappe à droite, elle frappe à gauche, toujours à tort et à travers; et dans cette bruyante assemblée, elle seule crie : « *La clôture !* (1) »

La procession s'est dirigée vers l'église de Saint-Sauveur (2). Là s'élève un superbe baptistère soutenu par huit colonnes en marbre,

---

(1) Voyez *L'Esprit du cérémonial d'Aix à la Fête-Dieu*, par le P. Joseph, in-12. Aix, 1730.

(2) L'église de Saint-Sauveur est métropolitaine.

d'ordre corinthien, et qui jadis, au même lieu, formaient le Temple du soleil (1). Les apôtres, les diables, les anges, les déesses, pêle-mêle et de bon accord, y vont ouïr les saints offices : et l'eau bénite y est jetée à flots sur les démons, de crainte qu'un vrai suppôt de Satan ne se mêle à la compagnie, événement funeste, arrivé, selon des traditions certaines, avant que les diacres eussent pris cette heureuse précaution (2).

Alamède vole à la cathédrale..... et les heures de la journée, marquées toutes par des spectacles variés, s'écoulent pour lui avec une inconcevable rapidité. Tout l'étonne, tout

---

(1) Six colonnes sont en marbre, deux en granit. *Voyez* Papon, *Hist. de Prov.*, t. I, p. 185.

(2) *Voyez* l'abbé Papon, *Voyage de Prov.* Tout ce qui vient d'être narré est exactement tiré de cet auteur et de plusieurs autres, qui s'accordent tous en leurs récits.

l'intéresse; le damoisel, au début de la vie, dont rien n'a émoussé les sens ni blasé l'imagination, trouve à chaque tableau mille charmes. Le monde, ses folies, les humains; tout est neuf encore à sa vue; et les scènes ouvertes devant lui, semblables à ses jeunes pensées, ont leur fraîcheur printanière et leur enivrante magie.

Le soleil a fui sous les mers. Hugues va se rendre à la cour; et, selon le devoir de sa place, l'orphelin l'aide à se parer de l'habillement somptueux des chevaliers du douzième siècle.

Le sire de Monterolles a quitté son armure. Il revêt une tunique de soie d'une couleur vive et claire, rehaussée d'une large broderie d'argent, et traversée par une écharpe azurée à chiffres de pierreries. Son manteau est de *samit* écarlate. Le collet dentelé de sa ca-

mise de fin lin est rabattu sur son cou découvert et sous sa chevelure bouclée ; enfin trois longues plumes blanches rejetées en arrière, ornent sa toque de velours pourpre (1).

Alamède porte un costume à-peu-près semblable pour la forme, mais d'une extrême simplicité; les couleurs écarlates, les fourrures, les broderies et le velours, sont interdits aux écuyers. Sa tunique est d'un simple drap ; mais descendant jusqu'au genou, et gracieusement entr'ouverte, elle serre sa taille élancée, laisse à sa démarche son aisance, et dessine sans aucun pli ses formes élégantes. Un pantalon serré, une toque à plumes, des brodequins de couleur, et une ceinture de

(1) *Voyez*, sur les costumes des chevaliers, Favyn, *Théâtre d'hon.*, l. I, p. 94. — La Roque, *Traité de la noblesse*. — Le roman de *La Rose*.

soie blanche complètent son ajustement. Parmi les gentes dames de cour, nulle ne remarquera sa mise, toutes remarqueront sa beauté.

Le chevalier et l'orphelin sont au palais de Zénaïre. Un peuple avide de spectacles en inonde les avenues pour voir passer les bannerets. Alamède a franchi le péristyle : des lambris dorés, des peintures à l'italienne, des colonnades en marbre, des vases étrusques, des statues en bronze, des mosaïques en pierres précieuses, des sculptures d'albâtre enrichissent les vastes salles du palais; et jamais de tels objets n'avaient charmé sa vue. La nuit a succédé au jour : de nombreux candelabres placés de distance en distance éclairent les merveilles de l'art. Cachée sous un bocage artificiel, une musique aérienne fait entendre ses sons magiques. L'orphelin est environné de toutes les magnificences du

luxe, de toutes les pompes que les Maures et les Asiatiques avaient, à cette époque, transporté de Cordoue et des champs de l'Arabie aux belles plaines de la Provence; il foule des tapis somptueux; et des parfums de la Syrie, dont la fumée légère et fantastique s'élève çà et là de cassolettes d'or, achèvent d'enivrer tous ses sens.

Au fond de la grande galerie la fille de Raymond se présente.... Ah! comment peindre tant de charmes, tant d'éclat, tant de dignité!.... Telle que la reine des dieux, elle semble parcourir l'empyrée. Sa parure est éblouissante, sa beauté l'est bien plus encore.

Le connétable, le grand maréchal, les princesses et dames de la cour, les dignitaires du royaume, les chevaliers d'honneur, les pages accompagnent leur souveraine; et des glaces de toutes parts réfléchissent l'enchanteresse. Pour la première fois de hauts et brillans

miroirs décoraient les murs d'un salon; les glaces, jusqu'à ce jour, n'avaient point été connues (1); et l'élève d'Éral, aveuglé par la répétition inattendue des lumières dans le cristal magique, ne croit plus être sur la terre; tout lui paraît prestiges et féeries; il oublie l'univers entier, le premier il s'oublie lui-même..... l'inconsidéré va se perdre.

Zénaïre salue ses preux; la majesté de son maintien, tempéré par la douceur suave de son regard, impose et ravit à-la-fois. A son aspect, tous les chevaliers et leur suite se sont spontanément découverts, à l'exception d'Alamède, qui, ne regardant et ne voyant que la reine, n'a rien remarqué de ce qui se passe autour de lui, et n'a point suivi l'exemple

---

(1) On ne connut les glaces de cristal qu'au temps des croisades. — Marchangy, *Gaule poétique*, t. II, p. 285.

général. La veille, au milieu de l'élite des guerriers, il fut le seul qui tira son casque; aujourd'hui, par compensation, seul il reste le front couvert.

La belle Zénaïre s'avance..... Son regard attiré par les plumes blanches qui, dans toute la galerie, ne s'élèvent que sur un front, tombe sur l'orphelin d'Aiguemar; et soudain elle a reconnu l'audacieux écuyer qui désorganisa la fête du jour précédent. Cependant la présence du jeune étourdi, dont le charmant visage s'offre de plus près à sa vue, n'a nullement paru lui déplaire. La grâce du jeune enthousiaste, la piquante et mobile expression de sa physionomie vive et maligne viennent de nouveau l'étonner; et l'idole de la Provence, l'altière fille de Raymond, daigne enfin, pour la première fois, fixer son attention sur un homme et s'occuper d'un inconnu.

Les yeux du jouvencel ont rencontré ceux de la reine, et un vif incarnat a coloré ses joues. Zénaïre a remarqué son trouble, et il a cru la voir sourire. Appuyé contre une colonne, à l'extrémité de la salle, l'orphelin est sur son passage..... bientôt elle sera près de lui.

O magie des premières amours! ivresse du printemps de la vie!.... A l'approche de la princesse, son extrême agitation devient tout-à-fait un délire. Quoi! l'héritière des Bérengers, cette souveraine puissante, cette mortelle incomparable va se trouver à ses côtés, peut-être l'effleurer de sa robe, et respirer le même souffle!.... Cette idée a fait refluer son sang vers son cœur. Il lui semble qu'un encens divin embaume les airs autour d'elle, et que son haleine enivrante est le philtre des voluptés. Le front d'Alamède a pâli, et ses artères battent avec violence.... En ce mo-

ment le voile de Zénaïre agité par l'air, a légèrement touché sa main ; ce contact presque aérien a, sur tous ses sens à-la-fois, agi comme une flamme subtile; et, fascination nouvelle, lui enlève le reste de sa raison.... Tremblant, et la tête baissée, hors de lui-même, il se prosterne.

Mais tous les écuyers à l'écart occupaient un coin de la salle. Lui seul, sorti des rangs de ses compagnons, s'était placé sur la ligne des preux. Cette première faute était grave : puisse-t-elle être la dernière !....

Les paladins, devant lesquels passait la reine, mettant un genou en terre, baisaient respectueusement le bas de sa robe, selon la coutume d'alors (1). Alamède a levé, comme eux, un des bords du vêtement royal.... Mais

(1) *Voyez* les Œuvres de Christine de Pisan. — Aliénor de Poitiers, *Honneurs de la cour.*

hélas ! la main de Zénaïre, plus blanche que le lis du vallon, plus admirable en ses contours que celle de l'amante de Mars, vient frapper sa vue égarée, et vient éveiller tout-à-coup, en son esprit irréfléchi, la plus audacieuse pensée. Un irrésistible pouvoir lui a fait saisir cette main.... Il ose la porter à ses lèvres; et en son désordre mental, avec un transport tenant presque de la frénésie, le téméraire jouvencel y imprime un baiser brûlant.

A cette inconvenance sans exemple, à cet excès de hardiesse, la reine, irritée et surprise, pousse un léger cri de frayeur : elle retire sa main, recule; et lançant un regard d'indignation sur Alamède, elle reste immobile et sans voix.... Une rumeur confuse s'élève aussitôt dans l'assemblée; les chevaliers s'élancent vers la princesse pour connaître et punir l'insensé qui vient, dit-on, de l'insul-

ter ; et l'orphelin, revenu à lui-même, voyant quel danger le menace, à la hâte s'est échappé.

Près de lui s'ouvrait une porte; elle donne en une rotonde servant d'oratoire à la reine. Le coupable s'y réfugie; mais les paladins l'y poursuivent..... Il reprend de nouveau la fuite; et dans sa course précipitée, heurtant un meuble précieux, il renverse les candelabres qui éclairaient l'appartement..... Puis, par une sortie dérobée, au milieu d'un affreux tumulte, aux cris des dames de la cour, aux imprécations des guerriers, le tapageur aventureux se sauve à la faveur des ténèbres.

Moins confus que désespéré, il parcourt au hasard des corridors étroits, des passages obscurs, des détours inconnus et des communications secrètes. Aussi rapidement qu'une flèche, il s'est éloigné de la fatale galerie; et pourtant les pas bruyans des chevaliers qui

volent sur ses traces se rapprochent à tous momens. Une porte fermée l'arrête; il n'a pu l'ouvrir.... il l'enfonce.

Nouvel embarras! autre obstacle!.... Il se trouve au haut du grand escalier du palais; et qu'aperçoit-il devant lui?.... *Le prince d'amour*, qui, suivi de son immense cortége, montait à la salle royale, où Zénaïre sur son trône devait recevoir son hommage.

Les marches de l'escalier étaient encombrées de démons, d'apôtres, de déesses et de saints. Comment percer pareille foule?...... Mais toute réflexion est oiseuse; il faut fuir, n'importe comment; le salut dépend de l'audace. Alamède se jette impétueusement à travers le Ciel et l'Enfer, le Parnasse et le Paradis, les Nymphes et les capucins. C'est un démon parmi les anges, un damné parmi les élus, un tigre au milieu des centaures, un enragé parmi des fous.

Il désorganise l'Olympe; il brise une patte au Veau d'or; il a fait jurer les trois Mages; il foule à ses pieds deux Amours; la reine de Saba renversée se démène sous un vieux faune; et pour complément de désastres, les œufs de Siméon sont cassés.

La confusion est générale. Proserpine irritée, aidée de Moïse en colère, a voulu lui fermer le passage. Le jouvencel enlève à l'une des Parques sa quenouille; et voulant en frapper Proserpine, il fait sauter par-dessus la rampe les Tables de la loi, et arrache une aile à la Renommée. Un centaure écrase saint Jean; le ventre de Bacchus se décout; Iscariote étouffe Hébé; saint Pierre est tombé sur Diane....; et, dans cette effroyable mêlée, tenant sa quenouille à la main, l'orphelin s'ouvrant une issue, échappe enfin à tous les yeux.

Il traverse le vestibule.... Il est sur la place

publique. En ce moment, le dieu Pan jouant de la flûte, accourait à cheval au palais, le long des murs extérieurs. L'ancien page saute en croupe derrière l'enfant qui jouait ce rôle, saisit les rênes du coursier, et, le retournant du côté opposé, fuit à toute bride vers les rues les plus isolées. En vain l'amant d'Écho, furieux, lutte contre son ravisseur, la grosse quenouille d'Alamède a mis en pièces le léger flageolet de Pan; et le satyre au désespoir, ne sachant comment appeler à son secours, et oubliant qu'il est un des dieux aquatiques, fend les airs en criant : « *Au feu !* »

Les cris du prince des roseaux sont entièrement superflus. La populace, amassée autour de la demeure royale, a bien vu passer Alamède à haquenée, enlaçant de ses bras la déité aux pieds de bouc; mais elle a pris ce rapt nocturne pour une suite burlesque des scènes de la matinée. Elle a ouï les sons aigus

poussés par l'inventeur des pipeaux; mais elle a pensé que le chantre des grenouillères parodiait les accords savans; et la multitude, en riant, leur a par-tout fait un passage.

Loin du palais de Zénaïre, en une rue mal éclairée, en un quartier presque désert, le jouvencel s'arrête enfin; il saute à bas de son coursier; et jetant sa quenouille au dieu Pan pour le dédommager de la perte de sa flûte, il le rend à la liberté.

L'orphelin erre à l'aventure..... Que va-t-il faire et devenir? Retourner à son hôtellerie et reparaître devant Hugues, il n'en aura jamais le courage. Où donc se chercher un asile?.... Les événemens passés se sont entassés avec une telle rapidité, que sa mémoire a peine à se les détailler, et qu'il se perd en leur chaos comme un élève géomètre en ses lignes, carrés, et cercles.

Tout-à-coup relevant son front, et comme cherchant à se débarrasser d'un poids accablant: « — Ma folie est irréparable », se dit le léger Alamède; « mais la pleurer ne sert à » rien; l'oublier est donc le plus sage. En » portant les yeux en arrière, je ne vois que » malheurs et fautes: or donc chassons les » souvenirs. Réfléchir est prudent sans doute; » mais sur le présent et l'avenir de tristes » méditations ne m'offriraient nulle res» source: ainsi plus de réflexions! »

Aussi ravi de sa décision, qu'un astronome de sa lunette, lorsque par elle, dans l'espace, il aperçoit une comète et qu'il lui découvre une queue, Alamède poursuit sa marche.

« — Pourquoi m'affligerais-je! reprend-il, » j'ai pu faire une extravagance, mais je n'ai » commis aucun crime. Je suis vigoureux, » jeune et gai; pour chaque homme ici-bas,

» il est mille carrières, et pour tous une
» Providence. C'est l'heure de l'adversité qui
» prépare les jours prospères; et pour mieux
» goûter le bonheur il faut passer par l'in-
» fortune. »

Consolé par ce raisonnement, qui lui paraît sans réplique, il s'assied, d'un air sans souci, sur un banc de pierre auprès d'un antique bâtiment, dont une rangée de colonnes massives orne le vaste frontispice. Mais tout est sombre autour de lui; le portique sous lequel il se repose n'est éclairé que par une lampe à lueur funèbre. Le plus morne silence y règne. Les fenêtres de l'édifice sont grillées; ses murailles sont hautes et lugubres; et l'orphelin ne doute point qu'il ne se trouve en un faubourg, aux prisons de la capitale.

Quel contraste entre les galeries éblouissantes du plus magnifique des palais, et les

arcades ténébreuses du plus sinistre des séjours!..... Le jouvencel, en soupirant, se rappelle Zénaïre; mais ce n'est plus avec ivresse. Le regard d'indignation qu'elle lui a lancé ne s'effacera plus de son esprit. La déité enchanteresse ne lui paraît plus qu'une princesse altière; et se montrant à ses yeux courroucée d'une offense qui ne provenait que d'un excès d'admiration, elle a comme dissipé la nuée radieuse et céleste dont l'avait enveloppée son enthousiasme. Pour lui, Zénaïre, imparfaite, a perdu ses divins prestiges. L'orgueil blessé qu'elle a fait éclater l'a descendue des sommités merveilleuses où son imagination l'avait transportée. Des reines, c'est toujours la plus belle; des mortelles, c'est le chef-d'œuvre; mais ce n'est enfin qu'une reine, ce n'est jamais qu'une mortelle.

L'orphelin, d'après les demi-révélations d'Ipsiboé, ne doit vouer que de la haine à

la fille des Bérengers. Il s'indigne contre lui-même en songeant avec quelle idolâtrie il se prosterna devant elle.... Ah! s'il désire la revoir, c'est pour se venger, par la plus froide indifférence et par le plus profond dédain, du déplorable accueil qu'elle a fait aux premiers élans de son cœur.

« — J'ai mérité ce qui m'arrive », se répète le jouvencel..... « Qu'allais-je chercher à la » cour! J'ai fait comme l'oiseau étourdi qui » voit du luisant, s'y élance, et tombe, bar- » bouillé, dans la glu. »

Un citadin à longue robe (1) s'avance sous le péristyle. Alamède court à sa rencontre et lui demande en quels lieux il se trouve. « — Ce majestueux édifice, répond froide-

---

(1) Des robes longues et traînantes étaient les costumes de la bourgeoisie. — Papon, *Hist de Prov.*

» ment l'inconnu, est le palais du duc de Ro-
» quemire. »

Du duc de Roquemire!.... Quel hasard étrange et presque merveilleux a conduit l'orphelin sous ces murs! La Providence, qui le protége, a guidé ses pas elle-même, et lui indique clairement la route qu'il doit suivre.

La lettre de la dame de Saint-Chrisogone au duc de Roquemire ne l'a jamais quitté; il peut la présenter ce soir même. Mais ayant perdu l'écrit où Ipsiboé lui apprenait son nom, sa destinée et son rang, quelle conduite tiendra-t-il?.... Il n'a plus sa règle tracée, qu'a-t-il à faire? que doit-il dire? Comment répondra-t-il aux interrogations qui pourront lui être adressées?.... Le duc de Roquemire, il est vrai, est un des chefs des *invisibles;* et toutes questions sont interdites aux

membres de cette association, selon leurs statuts révérés : « — Espérance et témérité »! s'écrie l'ancien page d'Éral; et soudain, sans plus réfléchir, il frappe aux portes du palais.

Après un long moment d'attente, il voit s'ouvrir un guichet pratiqué dans la muraille. A travers un grillage étroit, une figure se présente, et d'un ton brusque l'interroge.

« — Qui êtes-vous ? que demandez-vous ?

» — Je suis un orphelin étranger, je demande » le duc de Roquemire.

» — Le duc ne reçoit point d'étrangers. »

Et le guichet s'est refermé.

Alamède, aussi déconcerté qu'un chansonnier dont un parterre mécontent vient de siffler le vaudeville, demeure interdit et muet..... Mais non loin, sous le péristyle, l'homme à longue robe riait : « — Orphelin »! dit-il à l'écuyer, « un chameau chargé de » richesses traverserait plutôt les mers à la

» nage qu'un étranger ne pénétrerait dans
» le palais des Roquemires. Ces demeures mys-
» térieuses ne s'ouvrent point aux inconnus.
» As-tu besoin du duc? Je te plains. Tu peux
» chercher ailleurs un asile.

» — Qui t'a dit, répond Alamède, que
» j'avais besoin d'un asile? Réserve tes avis
» pour ceux qui te consultent, tes discours
» pour ceux qui te questionnent, et ta pitié
» pour ceux qui t'implorent. En vain ce pa-
» lais est fermé, j'y prétends entrer ce soir
» même. »

Il dit, et de nouveau frappe à coups redoublés la porte principale. Le guichet s'est encore ouvert, et la même figure s'y montre.

« — Cerbère à face ridicule »! s'écrie hardiment l'ancien page, « de derrière ta cage
» grillée apprends qu'il te faut m'obéir. Je ne
» supplie point, je commande. J'apporte une

» lettre importante, le duc de Roquemire
» m'attend, et je veux à l'instant le voir.

» — Mon maître », reprend le concierge d'une voix un peu radoucie, « ne reçoit au-
» cune dépêche.... que des mains de ses mes-
» sagers. Quel est votre nom?

» — Que t'importe!... Ouvre, animal re-
» vêche, et tais-toi! »

Surpris de ce ton impérieux, et peu accoutumé à être traité de la sorte, le gardien du sombre édifice commence à croire que nécessairement celui qui s'exprime avec une telle arrogance a le droit d'être impertinent; et pour lui ce droit est si noble! ce privilége est si sacré!

« — Qui vous envoie? a-t-il repris.

» — Ipsiboé, dit l'orphelin.

» — Est-il vrai! répétez encore! Quoi! sei-
» gneur! c'est?...

» — Ipsiboé, m'entends-tu bien! Ipsiboé. »

Mais déjà le concierge a quitté le guichet. Les ferremens de la porte s'ébranlent; les lourdes traverses se baissent; les nombreux verroux sont tirés; la clef tourmente les serrures; les gonds tournent; les battans crient; et le vertibule est ouvert.

Le jouvencel jette un regard malin et triomphant sur l'inconnu du péristyle. « — Si » ton état est le commerce, lui dit-il ironi» quement, si tu transportes sur ces plages » les riches denrées de l'Afrique, réjouis-toi : » car puisqu'un étranger est entré dans le pa» lais des Roquemires, peut-être aussi tes cha» meaux chargés traverseront les mers à la » nage. »

La grande porte refermée, Alamède est introduit en une salle pavée de marbre et environnée de statues; elle est vaste, sombre, déserte; et les décors en sont sévères.

« — Seigneur! dit humblement le concierge,
» daignez m'attendre en cette enceinte. Je
» cours vous annoncer au grand-maître. »

L'élève d'Éral, resté seul, et peu inquiet de sa singulière position, s'applaudit de son audacieuse confiance. Déterminé à ne jamais se laisser intimider, il ignore ce qu'il va dire, sait moins encore ce qu'il va faire, mais à tout hasard s'encourage à mener l'aventure à fin.

« — Le duc, se dit-il, va paraître. Si pour
» répondre à ses discours il ne me vient nul
» subterfuge, je lui parlerai par sentences à
» la manière d'Ipsiboé. Faute d'idées, j'aurai
» des mots; ce grand secret des plumes vides
» est aussi l'art des langues fines. J'essaierai
» parfois l'ironie, qui n'est une réponse à
» rien; puis le langage énigmatique, qui peut
» s'adapter à tout. Enfin si je ne trouve rien
» de mieux, je me retrancherai noblement
» dans la dignité du silence; c'est l'éloquence

» souveraine, qui se commente, qui s'explique,
» qui s'interprète à volonté. L'incapacité quel-
» quefois se donne les airs du sublime. »

Le puissant suzerain s'avance. Quelques pages portant des flambeaux le précèdent. Alamède l'a reconnu. C'est le grand-maître des templiers qu'il a vu à Saint-Chrisogone. Sans trouble et de l'air le plus grave, il lui présente sa lettre. Le chef hautain, pour tout salut, laisse tomber sur lui un regard de bienveillance protectrice; puis il prend l'écrit en silence.

O surprise! A peine en a-t-il parcouru les premières lignes, que, découvrant à la hâte sa tête blanchie par les années et courbant son front vénérable devant le page d'Aiguemar : « — Quoi! seigneur! c'est vous?... lui
» dit-il. Ah! béni soit ce jour prospère! Tous
» mes vœux enfin sont comblés. »

Confondu d'étonnement, et ne compre-

nant rien à cet accueil aussi étrange qu'inattendu, aussi flatteur qu'inexplicable, l'orphelin répond hardiment : « — Oui, c'est moi-» même, noble duc...... Ce jour à tous deux » est prospère, et mes vœux répondent aux » vôtres.

» — Enfin Ipsiboé, reprend le chef, cède à » nos prières instantes ; elle aura vu nos nou-» veaux frères, qui se sont rendus auprès » d'elle ?

» — Je l'ai laissée, dit Alamède, parlant à » toute une cohorte.

» — Seigneur, ajoute le vieillard, aujour-» d'hui même et sous ces murs nos amis se » sont réunis. Reposez-vous ici un moment. » Je cours les prévenir de votre arrivée. L'as-» semblée secrète est nombreuse.... Accordez-» moi l'insigne honneur de vous présenter à » ses membres.

» — Je ne puis rien vous refuser », dit gra-

cieusement l'orphelin; « menez-moi vers eux,
» j'y consens. Je ressentirai, j'en suis sûr,
» autant de plaisir à les voir que j'en éprouve
» à vous entendre. »

Le duc s'incline avec respect, et, s'éloignant, laisse Alamède entouré de ses serviteurs.

Le jouvencel s'assied négligemment en un fauteuil.... Puis s'essayant au rôle de haut et puissant seigneur, il jette un regard dédaigneux sur sa suite; et la tête à demi penchée sur l'épaule, d'un ton d'affabilité orgueilleuse, il adresse ces mots aux pages :

« — Jeunesse! écartez ces flambeaux : leur
» clarté fatigue ma vue... Vos lumières, pré-
» sentement, ne sont pas celles qu'il me faut. »

Son attitude nonchalante est prise pour un noble abandon : sa phrase moqueuse a paru l'aimable badinage d'un grand : les pages obéissans se retirent; et l'orphelin, riant à-la-fois de leur crédulité et de son effronterie, du rôle

improvisé qu'il joue et du talent qu'il y déploie, se plaît sur ce théâtre inconnu, en trouve les scènes charmantes, et fait en lui-même des vœux pour la prolongation de la pièce.

Il va donc se trouver admis parmi les *invisibles*. Les servira-t-il?... Pourquoi non. Si l'honneur ne le défend point, autant prendre ces chefs que d'autres!... Il est, en ce moment, disponible; et moins heureux qu'un preux moderne, il n'a pas même, hors de son drapeau, l'avantage d'une demi-solde.

Aucune question ne lui a été adressée par le duc; et chaque adepte, à son égard, agira sans doute de même. O favorables réglemens!...... Le grand-maître et ses adhérens croient l'élève d'Ipsiboé instruit des principaux secrets de l'association ténébreuse; et en effet il le serait s'il n'eût perdu la lettre explicative de la dame de Saint-Chrisogone.

Le templier est de retour. « — Venez, noble » seigneur ! lui dit-il. Nos dignitaires rassemblés vous attendent impatiemment.

» — Que cet empressement me flatte » ! lui répond l'élève d'Éral ; « j'en suis, je puis vous » l'assurer, aussi touché que je dois l'être.

» — Cet accueil doit peu vous surprendre ; » vous avez droit à nos hommages. Notre cœur » est sans artifice, notre dévouement est sans » bornes, et notre espoir vous est connu.

» — Heureux les cœurs sans artifice » !.... dit le jouvencel déguisant un rire étouffé sous une exclamation pathétique; « gloire à qui » noblement se dévoue !...... Espérances des » âmes justes ! c'est vous qui jamais ici-bas » ne devriez être trompées !.... »

A cette emphatique sentence, le vieillard étonné tressaille.

« — Seigneur, de fâcheuses nouvelles vous » seraient-elles parvenues ?....

» — Aucune, répond Alamède. Seulement » sur certaine affaire.... j'attends des éclair- » cissemens.

» — Mais auriez-vous conçu la crainte que » nos entreprises n'échouent ?

» — Je ne crains rien à cet égard. Sur le ré- » sultat de vos entreprises, j'ai l'âme parfai- » tement tranquille.

» — Et vous savez quelles sont nos for- » ces ?..... poursuit vivement le grand-maître. » Les Forcalquiers (1) enfin, sont à nous.

» — Ah ! que le ciel en soit loué » !..... s'écrie joyeusement le page.

---

(1) L'illustre maison de Forcalquier joue le plus grand rôle dans l'histoire de Provence. Ses membres furent princes souverains et leur puissance fut grande. Ils avaient un état assez vaste et de belles armées. Le comte Guillaume se déclara pour Alfonse Jourdain, dans les guerres de ce dernier contre Raymond Bérenger. *Voyez* Papon, *Hist. de Prov*.

« — L'heure propice est arrivée.

» — Profitons des heures propices.

»—Si les Toulousains nous secondent, avant
» peu nous triompherons; nos frères saisiront
» leurs glaives.

» — Je tiens le mien »: dit Alamède portant la main à son épée avec l'enthousiasme factice des soldats figurans d'un drame.

»—Mais, reprend le duc inquiet, si les fils
» d'Alfonse Jourdain trahissaient notre con-
» fiance?....

»—La volonté de Dieu soit faite »! répond pieusement l'orphelin, ravi de jeter quelque variété dans le caractère de son rôle.

Durant ce singulier entretien, ils se rendaient à l'assemblée; la porte de la grande salle des conférences s'est ouverte devant eux; et le spectacle le plus imposant s'offre aux regards du jouvencel.

Le long d'une immense galerie éclairée avec

luxe et tendue de riches étoffes, des personnages inconnus composent, assis sur deux rangs, un tribunal mystérieux. Ils sont vêtus de robes noires, coiffés de mouchoirs écarlates, et ceints de baudriers à sept poches (1). Sur leur poitrine est un soleil d'or, et à leurs mains une hachette (2). La gravité de leur maintien, la dignité de leur costume, et l'austérité de leurs traits, tout en eux est sombre, sévère, redoutable et majestueux.

Au fond de la salle, chargée d'ornemens symboliques, est un globe de feu suspendu contre une toile d'azur, et imitant un météore. Là, sur une haute estrade, dont un tapis somptueux orne les gradins, s'élève le

(1) Chaque poche du baudrier avait son usage particulier.

(2) Ces détails sont exacts.

siége du duc de Roquemire, président du conseil suprême. De chaque côté, sont trois fauteuils, dont un seul n'est point occupé. Ce sont les places réservées aux chefs du sénat *invisible*.

Tout autre que l'élève d'Éral eût senti fléchir son courage en entrant dans cette assemblée.... Mais rien n'effraie le jouvencel. Tranquille, et d'un pas assuré, il suit le duc de Roquemire.

Les membres du Grand Ordre, s'étant levés à leur approche, se sont découverts en silence, et courbent leurs fronts avec respect. L'orphelin traverse la galerie, et tous les regards se fixent sur lui.... Il marche la tête haute, la poitrine effacée, et le sourire sur les lèvres. Son regard ne s'est point baissé. Passant au milieu des adeptes, il paraît les connaître tous; il leur rend leurs saluts avec

grâce; et noblement familier, bien qu'il ne s'adresse à personne et ne prononce pas un mot, il semble parler à chacun et répondre à-la-fois à tous.

Le duc est monté à l'estrade. Il se tourne vers l'orient, et profère quelques paroles que le nouvel arrivant n'a pu comprendre.... Près du grand siége est un trépied, et sur ce trépied une boule d'airain. Le grand-maître, armé d'une hachette, a frappé sept fois cette boule; et sept fois un son éclatant part du timbre mystérieux (1)! Puis il saisit la main d'Alamède, et d'une voix ferme mais émue: « — Illustres seigneurs! » s'écrie-t-il en s'adressant à l'assemblée, « celui qu'appelaient » nos voeux et qu'attendaient nos frères, le

(1) Les coups étaient inégaux: deux *très-forts*, trois *très-lents*, et les deux derniers *très-précipités*. Toutes ces descriptions ne sont point une invention de l'auteur.

» voici enfin parmi nous !......... Rendons grâce
» à l'Éternel ! je vous présente le comte
» Edgar.

» — Ah ! dit l'écuyer à voix basse, Edgar
» est mon nom de baptême ; la belle décou-
» verte !... N'importe. C'est déjà savoir quelque
» chose.

» — Noble comte » ! poursuit le vieillard en
se tournant vers Alamède, « l'assemblée dont
» je suis l'organe vous supplie de la pré-
» sider.

» — Elle commande, j'obéis, lui répond-il
» sans balancer. »

Et sur son espèce de trône, le président
élu s'installe.

« — Me voilà donc devenu comte », dit le
jouvencel à lui-même. « Eh bien ! soit, en
» attendant mieux. Puisqu'un titre, sans plus
» de gêne, se donne, s'accepte et se porte,
» qui sait celui que je puis prendre !.... »

Tenant en main un livre ouvert, sur lequel est un crucifix, le duc s'approche d'Alamède, et soudain lui parle en ces mots :

« — Comte ! l'Ordre sacré vous admet parmi » ses membres titulaires. A la prière d'Ipsi- » boé, et vu le nom de vos aïeux, nous vous » épargnons les terribles épreuves imposées » aux récipiendaires. Sans pénibles formali- » tés, nous vous proclamons *invisible*. Soyez, » de ce moment solennel, initié à tous nos » mystères ; et sur la croix, sur l'Evangile, » prêtez le serment des adeptes. »

L'ancien page hésite à répondre.... A cette époque d'ignorance, un serment était quelque chose ; on n'en prêtait point à divers chefs, comme cela s'est vu depuis, quatre ou cinq dans la même année. Le Signe du salut et la Bible sont présentés au nouveau frère. La formule du serment est lue ; et l'initié, ne s'engageant qu'à ne point trahir les secrets

de l'Ordre (1), l'orphelin s'écrie: « — Je le » jure. »

Cette cérémonie achevée, le duc s'est placé à sa droite en un fauteuil resté vacant; et le plus profond silence règne.

Alors, toujours léger et malin, l'élève d'Éral, sur son siége, se redresse de l'air auguste d'une majesté de coulisses..... Ne sachant s'il devait commencer sa présidence, selon l'usage, par le pathos académique nommé le *discours d'ouverture*, il cherche à rappeler à sa mémoire quelques vieilles phrases obscures, quelque hyperbole redondante, quel-

---

(1) Avec le temps, la formule devint plus effrayante, car elle portait : « Si je trahis mon serment, que mes » frères me mettent en croix et le front couronné » d'épines!... Je consens à ce que mon ventre soit ou- » vert de mon vivant, mon cœur arraché, mes en- » trailles brûlées, mes membres hachés, dispersés, » et mes restes mutilés privés de sépulture. »

ques magnanimités de théâtre applicables à la circonstance.... Mais le templier, se levant, a pris la parole en ces termes :

« — Illustres défenseurs du vrai culte! sou- » tiens du trône légitime! régénérateurs de la » terre! le ciel daigne enfin nous sourire, et » la cause sacrée triomphe. Notre grande » charte est écrite; l'homme désiré nous pré- » side; et déjà pointe à nos regards le premier » rayon du salut, l'aurore de la liberté.

» Le puissant Guillaume de Forcalquier » s'est déclaré pour nous. Demain, je me rends » en secret près de lui, sur les rives de la » Durance, non loin du hameau d'Albertis, » à la frontière de ses états; le comte de » Toulouse s'y trouvera aussi; et j'y vais porter » aux deux princes le traité qu'ils doivent » signer.... Guillaume a de nombreuses trou- » pes; l'armée toulousaine est prête à mar- » cher; nous concerterons les plans d'atta-

» que; et j'espère qu'avant trois jours vous » me reverrez en ces lieux rapportant le traité » signé. C'est du palais des Roquemires qu'a-» lors la foudre partira.

» Maintenant, illustres seigneurs! vos » avis me sont nécessaires; dois-je annoncer » aux souverains de Toulouse et de Forcal-» quier que, parmi nous et dans ces murs, » le comte Edgar est arrivé?... »

Foulques de Thorames (1), évêque de Marseille, venu secrètement à Aix, répond le premier au grand-maître.

«—Duc de Roquemire! il ne suffit point » de relever le trône légitime, il faut renverser » l'hydre de l'hérésie, il faut poursuivre les

---

(1) Foulques de Thorames, évêque de Marseille, se déclara d'abord pour l'antipape Victor, puis rentra sous l'obéissance d'Alexandre. Il assista au troisième concile de Latran tenu en 1179, et mourut en 1185. Papon, *Hist. de Prov.*, t. I, p. 347.

» schismatiques ; et vos discours n'en disent
» rien. Tant que l'antipape Victor portera la
» tiare à Rome, le ciel, irrité contre nous, ne
» favorisera point nos armes. On parle de
» traités et de chartes : le pontife Alexandre III
» les a-t-il vus et approuvés ?.... Avant qu'il
» n'y ait donné sa sanction, je ne puis les
» ratifier. Voici le *dictatus* de Grégoire VII,
» rendu en l'un de ses conciles ; il sert de base
» à mes principes : *Le pape seul peut faire*
» *de nouvelles lois ; il est le seul dont tous les*
» *princes doivent baiser les pieds ; il peut, seul,*
» *porter les ornemens impériaux et déposer*
» *les souverains ; lui seul a le droit de réfor-*
» *mer les jugemens de tous, tandis que nul*
» *ne peut réformer les siens. Il est indubita-*
» *blement saint par les mérites de saint Pierre.*
» *Il est le seul nom dans l'univers* (1). »

(1) Ce fameux *dictatus* de Grégoire VII fut rendu

Des murmures couvrent la voix de l'orateur. En ces temps peu civilisés, les assemblées étaient bruyantes, les tribunes étaient hardies. De nos jours quelle différence ! quel calme et quelle retenue !.... Comme tout s'est perfectionné !

« — Alexandre III, s'écrie le sire de Valbelle (1), un des dignitaires de l'ordre, est » instruit de tous nos projets : rassurez-vous, » il les approuve. Quant à l'hydre de l'héré» sie, quant au faux pontife Victor, c'est » lorsque nous tiendrons la puissance que » nous pourrons les attaquer : d'ici là, se taire » est sagesse.

» Maintenant il reste à répondre à l'im» portante question du duc : mon avis est de

---

au commencement du onzième siècle. — Abbé Millot, *Élémens de l'histoire de France*, t. I, p. 206.

(1) Le sire de Valbelle figure dans l'histoire de Provence parmi les ennemis de Raymond Bérenger.

» ne point annoncer encore aux puissances
» alliées l'apparition du comte Edgar.

» — Je suis d'un sentiment contraire, »
interrompt Foulques de Thorames.

» — Et moi, dit le baron de Melgueil (1),
» je pense que le comte Edgar doit ouver-
» tement se montrer.

» — Je crois, dit le vicomte de Baux (2),
» qu'il est plus prudent qu'il se cache jusqu'au
» jour de notre triomphe. »

Les opinions se partagent. « — Comte

---

(1) Le baron de Melgueil est souvent nommé dans l'histoire de Provence. — Bouche, t. II, p. 128.

(2) La maison de Baux joue un grand rôle dans l'histoire de Provence. Elle fut souvent en guerre avec les Raymonds Bérengers. Ses membres furent princes souverains et portèrent la couronne. (*Voyez* Papon, *Hist. de Prov.*) Selon Bouche, la maison de Baux est une des plus illustres de la France. Elle eut des comtes de Marseille, des princes d'Orange, des rois d'Arles et des empereurs de Constantinople.

» Edgar ! s'écrie l'un des chefs, sur ce point
» que décidez-vous ? Déclarez-nous votre
» pensée. »

L'orphelin paraît réfléchir : puis d'un air grave et solennel : « — Seigneurs et frères !
» répond-il, j'ai toujours haï les mystères ;
» néanmoins il est certains cas où je vois leur
» nécessité. Relativement au comte Edgar,
» il ne m'appartient point de m'expliquer ; je
» dois laisser libres vos votes ; et sur ma posi-
» tion actuelle, j'ai les plus puissantes raisons
» pour vous taire ici ma pensée. »

Le ton de dignité mystérieuse du président a produit le plus grand effet. L'assemblée applaudit à sa noble réserve, à son extrême délicatesse ; et l'un de ses principaux membres, se disant, en un long discours, l'ennemi de la flatterie, l'a proclamé *le roi des sages*.

La discussion recommence. Divers haran-

gueurs, emportés par le feu oratoire, adressent, selon la coutume, différentes injures à divers préopinans; et, ce préalable rempli, l'avis du sire de Valbelle l'emporte à la majorité. Le comte Edgar, caché dans Aix, ne se montrera point encore.

Le duc de Roquemire s'adressant alors à l'orphelin: « — Seigneur! lui dit-il, la dame » de Saint-Chrisogone a dû avoir mis sous » vos yeux les trois premiers articles du grand » pacte; le conseil désire connaître s'ils ont » eu votre approbation.

» — Noble duc! répond Alamède, ce que » la sagesse a conçu, ce que la justice a réglé, » ce que la religion sanctionne, ne pourrait » être rejeté que par l'homme inepte ou per- » vers. Le comte Edgar, jusqu'à ce jour, ne » s'est montré ni l'un ni l'autre; mais, hélas! » il peut s'appliquer ce vers d'un troubadour » fameux sur l'homme au printemps de la

» vie : *Il sait à peine ce qu'il est, peut-il savoir* » *ce qu'il sera* (1)? »

Cette singulière réponse, modeste, évasive et pompeuse, est accueillie avec surprise. L'assemblée n'est pas satisfaite, mais du moins n'est pas mécontente.

« — Un nouveau code se rédige, continue le chef templier. Dix-huit cents lois » sont déjà faites ; vous devront-elles être » soumises ?

» — Dix-huit cents lois m'être soumises !... » répond le malin écuyer. « Puisque c'est votre » vœu, j'y consens. »

Mais qu'entendait le jouvencel par ces paroles, « *lois soumises ?*.... » Ce qu'il plaît aux princes d'entendre.

Le haut nombre de dix-huit cent étonnait au douzième siècle : qu'auraient pensé les

---

(1) *Histoire des troubadours.*

preux d'alors, si, perçant le sombre avenir, ils eussent pu voir chez certain peuple le grand et magnifique dépôt de QUARANTE-CINQ MILLE LOIS !....

« — Comte Edgar ! dit l'évêque de Mar- » seille, avez-vous, à Saint-Chrisogone, juré » haine à l'usurpatrice ?

» — Je me suis d'abord pénétré, » réplique l'élève d'Éral, « des règles et statuts de notre » Ordre... et je n'interroge personne. »

Foulques est demeuré stupéfait. Le page d'Aiguemar s'est levé : « — Doctes chevaliers ! » s'écrie-t-il avec son inébranlable assurance, « la fatigue d'une longue route et la nécessité » du repos me contraignent à vous quitter. » Déjà la nuit est avancée ; je sens que mes » esprits sont troublés ; j'ai besoin de me re- » cueillir. Au retour du duc, dans trois jours ; » ici, à l'heure accoutumée, nous nous réuni- » rons de nouveau. Vivement touché de votre

» accueil, le comte Edgar vous en rend
» grâce....... »

Il s'arrête, il voudrait poursuivre; mais trop parler est imprudent : d'une voix sonore il poursuit :

« — Seigneurs! la séance est levée. »

La transition était brusque et les remercîmens étaient courts. Mais il s'est élancé de son siége avec une aisance si noble; il a descendu de l'estrade en saluant avec tant d'élégance; il sourit d'un air si bienveillant à tous les membres du conseil; il se peint tant de satisfaction en son regard vif et courtois, que personne n'a osé blâmer ni ses actes ni son langage.

Alamède est hors de la salle, le duc de Roquemire l'a suivi. « — Comte Edgar! dit
» le templier, en cette vaste capitale quelle
» demeure avez-vous choisie?

» — Votre palais, illustre duc. J'aurais

» craint de vous offenser en choisissant un
» autre asile.

» — Vous rendez justice, seigneur, à mes
» sentimens dévoués. Et vos serviteurs, où
» sont-ils?

» — Je n'en veux d'autres que les vôtres.
» Pourrais-je en choisir de meilleurs?

» — Disposez de tout ce qui m'appartient, »
reprend le généreux vieillard; « mes ri-
» chesses......

» — Je les accepte, interrompt l'intrépide
» page, du moins pour un temps limité : un
» refus vous outragerait. Ah! puisse Edgar
» reconnaissant s'acquitter un jour envers
» vous!

» — Je pars cette nuit pour trois jours », dit
le grand-maître en s'inclinant. « Commandez
» ici à ma place; mais ne vous montrez point
» en public, et sortez peu de ce palais : on
» pourrait épier vos pas; et vous seriez peut-

